4.20.16.

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

BX 4820 .M37 1899 v.2
Maraval, Jean Baptiste.
Le protestantisme au XVIe et
au XIXe si ecle: sa

LE

PROTESTANTISME

AU XVI^e ET AU XIX^e SIÈCLE

Sa Religion — Sa Morale — Sa Philosophie
Sa Politique — Son Intolérance

ET LES

FONDATEURS DE LA RÉFORME

PAR J.-B. MARAVAL

TOME SECOND

ALBI
HENRI AMALRIC, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
14, RUE DE L'HÔTEL-DE-VILLE, 14

LE PROTESTANTISME

AU XVI^e^ ET AU XIX^e^ SIÈCLE

ET

LES FONDATEURS DE LA RÉFORME

TOME SECOND

LIBRARY OF PRINCETON
APR 20 1916
THEOLOGICAL SEMINARY

LE

PROTESTANTISME

AU XVI^e^ ET AU XIX^e^ SIÈCLE

Sa Religion — Sa Morale — Sa Philosophie
Sa Politique — Son Intolérance

ET LES

FONDATEURS DE LA RÉFORME

PAR J.-B. MARAVAL

TOME SECOND

ALBI
HENRI AMALRIC, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
14, RUE DE L'HÔTEL-DE-VILLE, 14

Permis d'imprimer :

Albi, le 3 juillet 1899.

H^ri^ FABRE, *V. g. c.*

LE PROTESTANTISME

AUX XVI^e ET XIX^e SIÈCLES

ET LES FONDATEURS DE LA RÉFORME

BIOGRAPHIE DE LUTHER [1]

CHAPITRE PREMIER

Naissance de Luther. — Son enfance. — Son départ pour Magdebourg. — Il mendie en chantant. — Ursule Cotta le recueille. — Ses études à Erfurt. — Sa première maladie. — Son grave accident. — Mort de son ami Alexis. — Son entrée au couvent. — Opposition de son père. — Ses premières erreurs. — Sa justification par la foi. — Belle explication du système luthérien par Bossuet.

Luther naquit à Eisleben, dans la Saxe, le 10 novembre 1483, du mariage de Hans Luther, pauvre mais honnête paysan de la Thuringe, avec Marguerite Lindemann, humble servante de bains, qui passait pour être, à cause de ses vertus, l'ornement de son village. C'est par hasard qu'il vint au monde

(1) S'il nous arrive de ne pas signaler au bas des pages la note indicatrice de la justification de nos paroles, nos lecteurs ne doivent pas croire de notre part à l'intention de les tromper. Nous n'avons aucun intérêt à ne pas dire la vérité, et nous tenons à déclarer d'avance que cette biographie de Luther sort de nos mains conforme aux témoignages qu'ont enregistrés, dans sa REVUE MENSUELLE, le *Pouvoir de Marie ou Compte rendu de la mission du Dieu*, et M. Audin, dans sa remarquable *Histoire du moine de Wittemberg*.

dans cette petite ville, où, de Mœhra, que la famille habitait, était allée sa mère, pour acheter des provisions au marché. L'enfant fut baptisé le lendemain et reçut au baptême le nom de Martin, parce qu'on célébrait en ce jour la fête de saint Martin, le grand thaumaturge des Gaules. Cette naissance fit transporter temporairement le ménage de Hans à Eisleben, que celui-ci quitta bientôt, tandis que son fils était encore au berceau, pour aller demeurer à Mansfeld, où il vécut d'abord fort indigent. Mais Hans joignait à la pratique des vertus chrétiennes une énergie persévérante. Il échangea la bêche de cultivateur contre le marteau de mineur, devint maître dans sa nouvelle profession, prit des ouvriers, et avec les ressources qu'il se créa il put élever une nombreuse famille. Dieu bénit visiblement ses labeurs, et, s'il ne parvint pas à la fortune, il conquit, ce qui valait mieux que l'opulence, l'estime et l'amitié de ses concitoyens, qui lui déférèrent une magistrature honorable dans cette ville (1).

C'est là que se passent les premières années de Martin Luther. Il y montre de bonne heure d'heureux talents et donne de grandes espérances : à six ans, il sait déjà lire et écrire couramment, et le maître d'école de l'endroit, que Hans faisait asseoir souvent à sa table, aime à questionner l'enfant, dont l'œil s'arrête déjà avec assurance et sans sourciller sur l'interrogateur.

Cependant, Mansfeld offrait aux écoliers des res-

(1) Chytræus cité par Audin.

sources fort restreintes, et Martin, qui avait un vif attrait pour l'étude, en partit, à quatorze ans, accompagné de Jean Reinick, son meilleur camarade, pour aller, le havresac sur le dos, le bâton à la main, l'émotion dans le cœur et les larmes aux yeux, demander le pain intellectuel à Magdebourg, célèbre au moyen âge et de nos jours encore par ses gymnases et ses professeurs. Les pauvres y trouvaient ouvertes les portes de la science ; mais l'étudiant avait à payer la nourriture et l'entretien, et Luther ne le pouvait qu'à l'aide de l'aumône, qu'il devait recueillir en chantant sous les fenêtres du riche ou à l'église en psalmodiant au chœur.

Ainsi vécut pendant un an à cette école de misères et d'épreuves, d'où sortirent d'éclatantes lumières, Martin Luther, qui ne put trouver plus longtemps dans les riches de Magdebourg assez de compassion pour lui permettre de payer ses maîtres. Il quitta donc l'impitoyable cité en 1498, dit adieu à ses camarades et à son petit ami Reinick, et se remit en route dans l'espoir de rencontrer ailleurs des cœurs plus faciles à attendrir. A Eisenach, il aperçoit dans la grande rue Saint-Georges une maison de belle apparence ; il s'arrête, pose son sac de pèlerin et, d'un son de voix qui révèle la tristesse qui l'oppresse, il chante. Une femme paraît à la fenêtre, jette à l'enfant deux ou trois pièces de monnaie, et, en se retirant, elle voit dans les yeux du petit mendiant, qui remercie du regard sa bienfaitrice, rouler des larmes de reconnaissance. Emue à son tour, elle fait signe à Martin de monter chez elle ; il y

trouve un repas servi et il mange. Il s'apprête à repartir, après avoir embrassé en témoignage de gratitude l'enfant de la maison compatissante, quand il sent une main qui l'arrête et entend une voix qui lui dit de rester. Il est devenu pour Ursule Cotta un second fils envoyé par la Providence; en cette veuve chrétienne, une seconde mère lui a été donnée par la charité.

Ainsi Luther put reprendre les études que le dénûment avait suspendues. A Eisenach, il apprit rapidement la grammaire, la rhétorique et la poésie, sous un maître renommé, Jean Trébonius, moine et recteur des Carmes, qui donnait nu-tête ses leçons pour honorer d'avance les hommes distingués qui sortiraient de son école (1). Grâce encore à Ursule Cotta, qui lui fit présent d'une flûte et d'une guitare, il cultiva aussi la musique, qu'il aimait avec passion : heureux eût-il été si cet art avait eu sur son cœur le pouvoir qu'on lui prête d'adoucir les mœurs et d'assouplir les caractères! La société chrétienne n'aurait pas à pleurer peut-être sur les égarements où le jetèrent son esprit altier et ses inclinations brutales.

A Erfurt, brillait alors une académie qui avait une grande réputation. En 1501, Luther s'y rendit et s'y livra avec toute l'ardeur d'une passion violente à l'étude de la dialectique, sous Jodocus Truttvetter, qu'il se vantait d'avoir fait mourir par ses mutineries contre la théologie scolastique (2).

(1) Seckendorf.
(2) Aveu de Luther, cité par Audin.

Bientôt il se dégoûta de cette science, comme du droit, auquel son père voulut le faire initier, et se livra, sans modération, à la lecture des grands poètes et orateurs anciens, non point comme un écolier vulgaire, mais comme un vrai philosophe, qui s'applique à retirer des livres, pour les nécessités de l'avenir, les enseignements utiles qu'ils renferment. C'était à la bibliothèque des moines Augustins d'Erfurt que Martin Luther passait ses plus heureux moments. A côté des riches manuscrits, œuvre patiente des moines, qui sauvèrent de leur plume, en les reproduisant, les trésors de l'antiquité, on trouvait quelques bibles latines, que le couvent avait achetées à grand prix. Un jour, la main de Luther tombe par hasard sur l'une de ces bibles. Il l'ouvre et lit avec un ravissement incomparable l'histoire d'Hanna et de Samuel. La poésie et les autres beautés de la parole inspirée l'ont séduit avec tant de puissance qu'il ne peut s'arracher à leurs charmes. A bout de forces et d'énergie, épuisé par le travail, il tombe dangereusement malade. Il avait vingt ans.

L'adolescent se releva de cette maladie contre toute espérance de guérison; mais un nouveau malheur non moins grave suivit de près le premier. Un jour, il s'était mis en route pour aller revoir ses vieux parents. Dans une chute qu'il fit, le couteau s'ouvrit dans sa poche et lui coupa la veine crurale. L'hémorragie était si abondante qu'il eût infailliblement succombé, s'il n'avait été ramené sans retard à Erfurt par un compagnon de voyage, qui le

prit sur ses épaules, afin d'aller demander à un chirurgien d'arrêter le sang qui coulait à grands flots. Le danger fut, cette fois aussi, conjuré.

Cependant, les chagrins de Luther ne devaient point encore se terminer. Il venait d'être reçu, à vingt et un ans, maître en philosophie, et il commençait à étudier la physique et la morale d'Aristote, lorsque le jeune Alexis, son meilleur ami, fut foudroyé à ses côtés par un coup de tonnerre. A l'exemple de Paul terrassé sur le chemin de Damas, le nouveau bachelier leva les yeux au ciel, et la vivacité de son imagination lui persuada qu'une voix lui disait : Au couvent (1) !

Ayant enveloppé dans un petit paquet un Plaute et un Virgile, qu'il prit sous le bras, Luther partit, frappé de terreur, sans même dire un adieu reconnaissant à ses maîtres, et alla frapper, la nuit venue, chez les Augustins, à la porte du couvent, qui lui fut ouverte. Le lendemain, il renvoyait à l'Université les insignes de ses grades, et un mois après il écrivait à son père l'irrévocable volonté qu'il avait de quitter le monde pour se donner à Dieu. Hans avait rêvé pour son fils un avenir plus brillant aux yeux des hommes. Dans une lettre vive jusqu'à la colère, il lui fit entendre, avec ses oppositions, des paroles de dure menace (2); mais rien n'ébranla le jeune homme, qui demeura sourd aux plaintes et aux instances.

(1) Cochlæus et Mélanchthon.
(2) *Hist. de Luther* par Audin.

Les ennemis des couvents ne parlent que des douceurs de la vie monastique. Luther pourrait chasser leur illusion, en leur disant toutes les amertumes qu'eut pour lui le monastère au commencement de son noviciat. Il y entra sous l'impression du trouble que lui avait causé la mort subite de son ami, et les terreurs ne cessèrent de l'assaillir à toute heure : le jour, il tremblait de tomber sans avertissement dans les mains de la justice divine ; la nuit, la voix d'Alexis lui semblait se faire entendre pour l'inviter à la pénitence, et alors Luther, si pur encore, lui qui avait jusque-là un cœur vierge de toute volupté mondaine, se croyait coupable des plus grands forfaits, et pour détourner la vengeance divine, il veillait longuement en priant, se mortifiait en macérant sa chair cruellement, et, plus austère que l'anachorète de la Thébaïde, il jeûnait jusqu'à compromettre sa santé (1).

Tant d'humilité devait se démentir dans les épreuves, par lesquelles les supérieurs combattirent énergiquement le penchant d'orgueil qu'on avait aperçu dans le novice : balayer les dortoirs, ouvrir et fermer les portes de l'église, monter l'horloge, et mendier le pain, la besace sur l'épaule, tels étaient les abaissements dont on tenta la vocation du Frère, et celui-ci murmura (2). L'Université de Wittemberg dut entendre ses murmures, car elle intervint, et Staupitz, vicaire général des Augustins en Allemagne,

(1) Math., *in Vita Lutheri.*
(2) Pfefferkorn.

craignant le désespoir ou la révolte, interposa son autorité, adoucit et supprima presque les rigueurs monastiques en faveur de Luther, en qui il avait fondé, pour son Ordre, les plus hautes espérances (1). Ce n'est pas ainsi pourtant qu'on ranime les institutions ni qu'on forme les grands caractères. Mais que ne peuvent les trop grandes sympathies! Staupitz aimait Luther, et Luther aimait Staupitz, et qui sait si une égalité d'idées n'en était point la cause? Ce qui est certain, c'est que Staupitz, homme sans doute d'intelligence et de savoir, animé même de bonnes intentions, avait été séduit par les traités et les sermons du célèbre dominicain Tauler; qu'il avait glissé dans un pieux fatalisme; qu'à force d'abaisser l'homme sous le poids de ses crimes, il était arrivé à nier sa liberté, et que, de son côté, Luther donna plus tard à ces enseignements une publicité qui arracha de l'Eglise un grand nombre de ses enfants les plus fidèles pour en faire des hérétiques obstinés (2).

Toute difficulté fut donc aplanie sous l'influence de la parole agissante de Staupitz, et Luther devint un moine Augustin en 1507. Son ordination à la prêtrise suivit de près sa profession religieuse. Monseigneur Lasphe lui imposa les mains, et reçut de lui le serment, si malheureusement violé, « de vivre « et de mourir dans le sein de l'Eglise catholique ». A sa première messe, célébrée le 2 mai de cette

(1) Mathésius, *in Vita Lutheri*.
(2) Voyez Audin, *Hist. de Luther*.

même année 1507, assistait Jean Braun, l'un de ses meilleurs amis, prêtre lui-même, qu'il avait invité à la solennité avec des paroles de saint, dans une lettre admirable, qui ne respire qu'abnégation, piété et joie (1). Vaincu à force d'instances, Hans Luther avait cédé, et il assistait lui aussi à la fête, non sans y apporter des témoignages de son opposition et de sa douleur : « Dieu veuille, dit-il, en « parlant de son fils, qu'il ne se soit pas trompé sur « sa vocation ! » Et, tandis que, pendant le repas, Martin lui montrait la beauté de l'habit de moine, pour lui reprocher ses regrets et sa tristesse, le père s'adressa aux docteurs, aux maîtres en théologie et aux autres Pères qui étaient présents ; son regard était à la fois fixé sur son fils, qui restait muet, et il dit : « N'avez-vous pas lu dans l'Ecriture qu'on « doit respecter son père et sa mère ? » Et, reprenant plus haut sa parole, qui s'était arrêtée comme pour attendre une réponse : « Fasse le ciel, ajouta-« t-il, que ceci ne soit pas un leurre du démon ! « Allons, trinquons, buvons, et que Martin nous « aime un peu plus (2) ! » Qui pourrait, après les évènements que nous a apportés l'histoire, se défendre de croire à une inspiration divine ?

Le sacerdoce exalta la dévotion de Luther, et il retomba dans ses angoisses premières. Vainement il chercha dans la prière et dans les austérités le remède à ses tortures ; la prière et les jeûnes, de-

(1) De Wette.
(2) Cochlæus, *in Actis Lutheri*.

meurant impuissants, n'apportèrent à son cœur ni joie ni consolations, comme si son âme eût été blessée mortellement par le crime. Parfois, demandant à l'étude sa délivrance, il s'y livra avec une ardeur fiévreuse, au point d'oublier, sur ses livres, la récitation de ses Heures ; rien n'adoucit ses tourments : ses joues pâlirent, son corps s'amaigrit, et, pour n'avoir jamais compris que la justice de Dieu et sa miséricorde sont deux sœurs qui s'embrassent, l'adolescent devint, sous l'action délétère d'une piété sans sagesse et d'un travail sans sobriété, un vieillard prématuré, déjà flétri au printemps de sa jeunesse (1).

Un jour, témoin de ses mélancolies, un vieux moine, en qui brillaient assurément les feux de l'amour divin avec un plus grand éclat que les lumières de la science, interpella le jeune religieux éprouvé, et lui parla en ces termes :

« Mon Frère, je sais un remède à vos tourments.

« — Quel est-il? répliqua Luther.

« — La foi ; la foi simple et pieuse.

« — La foi? répétait Luther, que ce mot avait « bouleversé, la foi?

« — Oui, mon Frère, reprit le vieux moine, la « foi gratuite : croire, c'est aimer, et qui aime « sera sauvé. »

Les yeux du malade brillèrent d'un feu nouveau. « La foi ! répétait-il, croire ! aimer ! »

« — Oui, continua le Frère, n'avez-vous pas lu

(1) Mosellanus.

ce passage de saint Bernard dans le sermon de l'Annonciation : « Crois que, par Jésus, tes péchés « te seront remis ; c'est le témoignage que l'Esprit « Saint met dans le cœur de l'homme ; car il dit : « Crois, et tes péchés te seront pardonnés. »

La foi par l'amour, la justification par la foi, et la justification gratuite, sans aucune action de correspondance de la part du pécheur, c'est-à-dire la foi spéculative, et non la foi agissante, voilà tout ce que vit Luther dans la parole du Frère Augustin. « Ce fut un éclair, dit Audin, mais un éclair trom- « peur. »

Voilà le principe, le fondement du système religieux inventé par Luther : la foi gratuite ou la grâce, tel est le pivot sur lequel roule le protestantisme du moine saxon ; telle est la symbolique qui exprime, à ses yeux, la pure essence du christianisme, le « miroir, ou, comme il l'appelait, la vé- « rité qu'on avait obscurcie et cachée jusqu'alors, « ou remplacée par des pratiques, des observances, « un culte extérieur et des traditions, qu'il faudrait « tôt ou tard effacer, si on voulait revenir à la pu- « reté primitive de la parole divine. »

Jusqu'à Luther, « on avait cru, dit Bossuet, que « ce qui fait la justification devait, à la vérité, venir « de Dieu, mais enfin devait être en nous, et que, « pour être justifié, c'est-à-dire de pécheur être « fait juste, il fallait avoir en soi la justice, comme, « pour être savant et vertueux, il faut avoir en soi la « science et la vertu. Mais Luther n'avait pas suivi « une idée si simple. Il voulait que ce qui nous jus-

« tifie et que ce qui nous rend agréables aux yeux « de Dieu ne fût rien en nous ; mais que nous fus- « sions justifiés parce que Dieu nous imputait la « justice de Jésus-Christ, comme si elle eût été la « nôtre propre, et parce que, en effet, nous pouvons « nous l'approprier par la foi.

« Mais le secret de cette foi si justifiante, dit tou- « jours l'évêque de Meaux, avait encore quelque « chose de bien particulier, c'est qu'elle ne consis- « tait pas à croire en général au Sauveur, à ses « mystères et à ses promesses, mais à croire très cer- « tainement, chacun dans son cœur, que tous nos « péchés nous étaient remis. On était justifié, disait « sans cesse Luther, dès qu'on croyait l'être avec « certitude ; et la certitude qu'il exigeait n'était pas « seulement cette certitude morale, qui, fondée sur « des motifs raisonnables, exclut l'agitation et le « trouble, mais une certitude absolue, une certitude « infaillible, où le pécheur devait croire qu'il était « justifié de la même foi dont il croit que Jésus- « Christ est venu au monde. Croyez fermement que « vous êtes absous, ajoutait le nouveau docteur, et « dès là vous l'êtes, quoi qu'il puisse être de votre « contrition. Tout consiste à croire, sans hésiter, que « vous êtes absous, répétait-il toujours : d'où il con- « cluait qu'il n'importait pas que le prêtre vous « baptisât, ou vous donnât l'absolution sérieuse- « ment ou en se moquant, parce que, dans les sa- « crements, il n'y avait qu'une chose à craindre, « qui était de ne pas croire assez fortement que « tous vos crimes vous étaient pardonnés dès que « vous aviez pu gagner sur vous de le croire. »

On comprend que Luther appelle cette foi « une « perle précieuse, qui fait assez riche celui qui l'a « trouvée ». Pour lui, tout heureux d'avoir découvert ce trésor qui rendit à son cœur le calme, il ne songera plus désormais qu'à communiquer son bonheur à d'autres.

CHAPITRE II

Staupitz envoie Luther à Rome. — Impressions de Luther en Italie, à Rome en particulier. — Ce qu'il raconte de la ville des Papes. — Réponse à ses contes.

Le quiétisme de Luther fut de courte durée : les terreurs et l'angoisse envahirent de nouveau son âme, et vainement il s'agitait, priait, lisait la Bible, se recommandait aux personnes pieuses, s'enfonçait même dans les profondeurs théologiques de saint Thomas, jamais son cœur ne s'arrachait à l'amertume secrète qui l'empoisonnait. Seules la soumission et l'humilité auraient chassé le désespoir, et ces vertus lui manquaient pour imposer silence au doute qui veillait à son chevet.

Cependant, des voyageurs qui venaient d'Italie semaient, dans ces temps, en Allemagne, des récits empreints d'un merveilleux propre à saisir l'imagination de Luther. Rome, en effet, faisait l'objet de ses rêves, Rome avec son pape, qui charme et fascine les plus hautes intelligences et que vénère la terre entière. Aux yeux de Staupitz, qui avait d'ailleurs à faire réclamer à Rome la solution de quelques difficultés dans l'intérêt de son Ordre, un pèlerinage à la capitale du monde chrétien devait guérir son disciple de ces agitations intérieures qui ne

pouvaient manquer de compromettre gravement la santé de son esprit et de son corps. Il résolut donc de faire partir le jeune moine pour lui faire visiter l'inviolable sanctuaire de l'éternelle vérité (1), et voilà Luther, accompagné d'un Frère, un bâton à la main et du pain dans la besace pour les besoins du premier jour, s'acheminant vers la terre des martyrs. Oh ! « comme son cœur, a dit Niemeyer, « battait de plaisir à l'idée de voir et le pape, cette « parole vivante de Dieu, cette splendeur du Christ « et des apôtres, et Rome, cette terre illuminée des « rayons du soleil des âmes, et qui ne pouvait être « qu'un paradis céleste ! » Mais, hélas ! pourquoi faut-il qu'une première impression flétrisse celles qui la suivent ? Les voyageurs ont à peine franchi le sol allemand, et ils n'ont trouvé que nuages épais et accueils sans bienveillance. Alors, se souvenant des affabilités de leur Sion, ils ont pleuré et vu s'enfuir leurs rêves dorés ; tout, au milieu des splendeurs de l'Italie, déplaît à Luther et même l'irrite : on y vit sous un soleil de plomb qui écrase ; les nuits y sont trop fraîches ; le vin y brûle la tête ; les eaux y sont mortelles ; les couvents trop riches ; la religion travestie ; la nature rapetissée ; l'humanité appauvrie et déshéritée. En entrant dans Rome, toutes ses illusions de bonheur et d'espérance, il est vrai, revivent dans son âme ; son cœur ressaisit ses premiers transports, pour inspirer à son amour des paroles d'une enthousiaste admiration, qui voit dans

(1) Christ. Juncker.

la cité des papes « la Rome sainte, trois fois sanc-« tifiée par le sang des martyrs, l'auguste reine de « toutes les églises ». Mais ce n'étaient là que songes, qui s'enfuyaient rapides comme l'éclair.

Plus le jeune moine avance, plus son enthousiasme se refroidit et se glace : au Capitole, il se représente les cohortes romaines qui en partirent autrefois pour couvrir l'Allemagne de meurtres et d'incendies ; il en voit partir Cincinna pour charger de chaînes sa patrie, et, si ses regrets patriotiques avaient la puissance d'une armée victorieuse, le Teuton commanderait à Rome, et le royaume pontifical tout entier obéirait à la Germanie.

Au Vatican, au lieu d'une papauté, qu'il voudrait trouver dans une austère solitude, il voit une souveraineté entourée de toutes les magnificences royales, et ce spectacle inattendu, quoique bien légitime, le froisse et l'indigne. A ses yeux, la puissance temporelle qui commande aux corps insulte scandaleusement à l'auguste Majesté qui domine sur les âmes ; la visibilité de l'épée emblématique de saint Paul dont Jules II est armé obscurcit à contre-sens le symbolisme des clefs de saint Pierre qui sont aux mains du Pape. De ses souvenirs scolaires, il n'a retenu à l'avantage de Rome que les récits de la mythologie païenne sur ses dieux et ses héros ; de la glorieuse histoire de ses pontifes et de leurs titres sans nombre à l'admiration comme à la reconnaissance universelles sa mémoire infidèle n'a rien gardé ; elle a même oublié que le Nord, d'où il vient, vivrait dans l'esclavage et aurait le Coran de Maho-

met pour évangile, si un pape n'avait arrêté les triomphes du Turc qui menaçait sa religion avec sa liberté (1).

Dans les églises, à la place des fleurs, seul ornement dont une main pieuse pare, le dimanche, les temples rustiques de la Saxe, les pierreries qui décorent les autels, l'or qui brille aux lambris, le marbre qui s'élève en colonnes, les mosaïques qui enrichissent les chapelles, éblouissent l'œil de son corps, aussi bien que celui de son âme, et, parce que Rome n'est pas faite à l'image de son pays, Rome, encore une fois, est l'objet de ses anathèmes.

En dehors de la splendeur des sanctuaires, s'élèvent dans Rome des palais de marbre ; de gigantesques obélisques de granit s'y dressent ; des fontaines de marbre blanc y jaillissent ; les sculptures les plus célèbres y abondent ; les peintures du plus haut mérite s'y multiplient, et toutes ces merveilles ne sont, pour Luther, que l'orgueilleuse parade d'un luxe odieux. Quand donc, au lieu de ces folies d'une vanité qui le repousse, retrouvera-t-il la simplicité de son Wittemberg qui l'attire? Le moine avait donc hâte de quitter la ville sainte. Il s'en éloigna, sans avoir même admiré les vastes lignes de Saint-Pierre, qu'il avait vu commencer, et, au lieu de pressentir les beautés de la basilique, il cheminait, nouveau Judas, en comptant et regrettant l'or et l'argent que l'édifice coûterait (2).

(1) Ranke.
(2) Audin.

Luther ne retira donc pas de grands avantages de son pèlerinage à Rome. Il s'en servit pourtant pour faire donner créance à d'ignobles mensonges, qu'il débita plus tard comme des histoires authentiques contre la papauté. C'était, il est vrai, au cabaret, en parlant à ses commensaux, buveurs de bière, que le moine s'égayait de ces récits, et dès lors le lieu et la circonstance où il pérore sont propres à faire suspecter la sincérité du narrateur. Néanmoins, en rencontrant sous sa plume des relations qui attaquent l'Eglise, nous croyons, quelque minime que soit leur autorité, devoir les vérifier aux sources historiques les plus pures. Nous l'avons fait, et, au lieu d'une confirmation, nous recueillons de nos recherches une réfutation dont nous ne donnerons que ce qui est rigoureusement nécessaire pour répondre à Luther :

« Dans une grande rue, dit le religieux saxon, la « rue qui mène à Saint-Pierre, j'ai vu de mes yeux « une statue de femme revêtue des insignes de la « papauté et tenant un enfant dans les bras. Jamais « pape n'a passé par là (1). »

Si c'est de ses yeux que Luther a vu cette merveille, il devait, on l'avouera forcément, y voir aussi clair qu'à l'heure où il dut être conduit ivre-mort dans sa chambre, la nuit qui fut la dernière de sa vie ; car il faut bien remarquer ce qu'il dit : « Jamais pape n'a passé par là. » Mais où pouvait donc passer le pape pour aller à sa basilique,

(1) *Propos de table* de Martin Luther.

s'il n'y a jamais eu deux rues qui mènent à Saint-Pierre (1) ? Et, si les papes n'ont pu s'empêcher de voir, dans sa niche, une statue qui insulte constamment à la papauté, comment expliquez-vous qu'elle soit encore sur son piédestal, qu'aucun pontife n'ait songé à la renverser et à la détruire ?

« Cette statue, ajoute Luther, est celle de cette « Agnès, née à Mayence, conduite en Angleterre par « un cardinal, puis de là ramenée à Rome, cou- « ronnée pape, succédant à Léon IV, en 857, et « accouchant dans la rue où s'élève son image (2). »

Vous errez encore trop grossièrement, docteur, car, si une papesse était réellement montée sur le trône pontifical pour succéder à Léon IV, cette élévation n'eût pu avoir lieu à la date que vous assignez, en 857. Léon IV, en effet, mourut le 17 juillet 855, et la vacance du siège ne dura qu'un mois. Benoît III devint son successeur immédiat ; son élection fut confirmée le 24 septembre de la même année, et le lendemain eut lieu le sacre en présence des envoyés impériaux et de toute l'armée des Francs. Et remarquez bien qu'aucune erreur chronologique n'a été possible aux historiens qui assignent ces dates : il s'agit ici d'évènements trop solennels pour qu'on puisse même en imaginer l'ombre. Quand mourut Léon IV, l'armée de Louis II était à Rome pour faire couronner un antipape. Jamais, par conséquent, à aucune époque, témoins

(1) Audin.
(2) *Propos de table* de Luther.

plus nombreux ne s'y trouvèrent réunis pendant une vacance de siège ; jamais encore les divers incidents qui signalèrent une élection pontificale ne furent plus complètement connus ; jamais enfin conspiration pareille ne fut plus impossible. Benoît III ne mourut que le 10 mars 858 ; où donc trouverez-vous, en 857, la place pour introduire votre fabuleuse papesse, qui aurait régné, d'après le roman, plus de deux ans ?

« Vraiment, continue le moine, je suis étonné « que les papes la laissent subsister (cette statue) ; « mais il y a là un miracle de Dieu. C'est Dieu qui « les frappe d'aveuglement. »

En vérité, T. R. Père, voulez-vous connaître un miracle plus grand que celui de cette statue qui demeure sur la colonne ? C'est votre aveuglement étrange qui vous fait attendre de tout un monde une crédulité assez sotte pour ajouter foi à vos contes ! Quoi ! avant de hasarder votre vile calomnie, vous n'avez pas même pensé à ouvrir les annales de l'Eglise latine et celles de l'Eglise grecque ! Vous auriez trouvé, dans les deux, une concordance parfaite sur les dates et les successions papales que nous avons citées (1), et en entendant Photius, qui ne fut pas plus que vous épris de tendresse pour l'Eglise romaine, déclarer hautement que « sa géné- « ration a connu le noble pontife Léon IV, dont les « miracles opérés de son vivant attestent la sain- « teté ; qu'il eut pour successeur cet ange de man-

(1) Lisez *Hist. eccl.* par Darras, t. XVIII, p. 433 et suiv.

« suétude qui s'appelait Benoît ; qu'à celui-ci suc-
« céda Nicolas, » n'auriez-vous pas renoncé à faire vous-même le prodige d'imposture que vous commettez ? Vous auriez plutôt travaillé à la conservation de votre honneur, que vous avez sacrifié lorsque vous avez dit ceci :

« Saint Ulrich, évêque d'Augsbourg, raconte dans
« une lettre que le pape Nicolas Ier, qui voulait établir
« le célibat, résolut de faire vider un étang, qui se
« trouvait à Rome près d'un couvent de religieuses.
« Quand l'eau fut détournée, on trouva dans la vase
« plus de 6,000 crânes d'enfants qu'on y avait jetés
« et noyés (1). »

Double outrage, s'écrie un auteur, à la vérité et à la chimie ! Outrage à la vérité ! Nous préférerions dire outrage à la vraisemblance ; car il nous semble que nul ne saurait outrager la vérité qu'en disant des choses croyables. Or, quel est, sur la terre entière, l'insensé qui pourra croire que, dans un couvent de religieuses, à Rome, il y a eu assez de pécheresses, pour qu'on ait pu constater, dans une même investigation, six mille infanticides. En supposant que cet asile ait abrité constamment, durant un siècle, le libertinage, sait-on combien de mères dénaturées et combien de crimes il faudrait y compter chaque année ? Annuellement, soixante criminelles débauchées ; annuellement aussi, soixante victimes de la débauche. Est-ce possible ?

Cette possibilité même étant concédée, peut-on

(1) *Propos de table* de Luther.

admettre que tous les crânes de toutes ces jeunes victimes (crânes presque liquides) se soient conservés sans exception dans un état connaissable, et par conséquent sans décomposition essentielle, durant des années si longues, et dans la vase, comme le dit Luther ? Voilà, certes, l'outrage à la chimie, et la preuve sans réplique que les narrateurs de cette marque n'ont, dans aucune langue, d'autre nom qui leur soit propre que celui de misérables.

Cette qualification pourrait peut-être paraître sévère dans la bouche d'un historien, si nous étions le premier qui s'indigne en entendant des assertions de ce genre ; mais qu'on écoute :

Un de ces livres que la science historique est heureuse de rencontrer dans l'intérêt de la vérité, imprimé à Strasbourg en 1726, dû au travail du Père Raperswil, appelle stupides (*cretenses*) les centuriateurs de Magdebourg, qui ont enregistré le fait, que Luther attribue à la lettre de saint Ulrich, et sait-on ce qu'il apprend à ses lecteurs ? « Que la pré-
« tendue lettre de ce saint aurait été écrite du vivant
« de Nicolas Ier, et à Nicolas même ; que Nicolas
« était mort lorsque naquit saint Ulrich, et que par
« conséquent c'est un homme encore à naître qui
« aurait correspondu avec un homme déjà mort :
« *Hanc historiam,* dit l'écrivain, *quamvis falcissima*
« *sit, et antequam S. Uldericus nasceretur, Nicolaus*
« *jam obierit, ac consequenter nondum natus ad jam*
« *defectum scripserit, tamen hi cretenses eam ut po-*
« *pulo verissimam depingunt.* »

Lorsque M. Gustave Brunet nous apprend, dans

sa savante traduction des *Propos de table* de Luther, qu'il a cherché en vain la fameuse épître ; lorsque M. Audin s'est également livré à des recherches demeurées infructueuses, il semble qu'on ne peut être téméraire si l'on conclut qu'elle n'a jamais existé et qu'elle est de pure invention... luthérienne.

Cette conclusion nous paraît autorisée encore par les autres erreurs contenues en la narration de Luther que nous avons textuellement reproduite :

« Le pape Nicolas Ier, y est-il raconté, qui voulut « établir le célibat, résolut de faire vider un « étang (1) ....»

D'après Luther, le célibat n'existait donc pas au temps de Nicolas Ier, au neuvième siècle. Vetstein, un docteur protestant de Bâle, donne un démenti non suspect au docteur de Wittemberg et aux réformés, qui, comme leur chef, ont nié, avec une persistance opiniâtre, l'existence de la virginité au siècle apostolique. Deux monuments oubliés se sont tout à coup retrouvés sous une main hostile, afin d'en mieux garantir l'authenticité. Ce sont deux lettres écrites par saint Clément, successeur de saint Pierre, aux vierges de ces temps, qui avaient juré à Dieu la pratique de la chasteté. Perdues depuis saint Jérôme, qui les relate, elles ont été découvertes par Vetstein, qui les a publiées pour démontrer que la Providence tient en réserve des armes puissantes, qui peuvent, au temps opportun, servir à la défense de l'Eglise (2).

(1) *Propos de table* de Luther.
(2) *Hist. eccl.* par Darras.

A ces outrages à la vérité, Luther en ajouta plus tard un autre : « Un moine, a-t-il dit, fut étranglé « dans son lit, pour avoir ri de la papauté (1). »

Veut-on savoir le nom de cette victime de la cruauté pontificale ? Elle se nommait Egidius de Viterbe. Or, postérieurement à sa prétendue mort, Léon X put en faire un cardinal.

C'est vraiment dommage, pour les réformés, que leur chef soit pris si souvent en flagrant délit de mensonge !

(1) *Tisch-Reden* de Luther.

CHAPITRE III

Luther est nommé professeur de philosophie par Frédéric II. — Le Sénat le fait prédicateur de la ville. — Succès de l'orateur. — Témérités doctrinales du moine. — Luther bachelier en théologie. — Luther docteur. — Staupitz le nomme visiteur.

En 1512, sur les recommandations de Staupitz, Frédéric II, surnommé le Sage, nomma professeur de philosophie à l'Université de Vittemberg Martin Luther, qui aurait préféré à cette charge l'enseignement de la théologie, « la reine des arts et la maî« tresse du monde (1) ».

Autour de sa chaire, avec sa parole claire, incisive et ironique ; avec son mépris pour les astres de la scolastique ; avec ses sévérités même pour l'Ange de l'école, le jeune professeur groupa la foule, avide de ses leçons, et bientôt le Sénat, témoin de ses succès, le fit prédicateur de la ville.

La responsabilité de la nouvelle mission effrayait Luther, et ce n'est qu'en tremblant qu'il aborda la chaire chrétienne.

Cependant, la gloire qu'il obtient surpasse la grandeur de ses défiances : c'est que le moine a, sous bien des rapports, les qualités du grand ora-

(1) Cochlæus

teur : une pose magistrale, une voix belle et sonore, une diction populaire, des gestes expressifs, une éloquence entraînante ; mais aussi, par malheur, il est d'une témérité doctrinale qui, par ses nouveautés, séduit puissamment l'auditoire. Dans un sermon, il élève à l'excès l'efficacité de la foi, et de la sorte il amoindrit le mérite des œuvres ; dans un autre, sous l'influence de son style insinuant, l'indulgence ne sera pas, sans doute, entièrement détruite ; mais ses effets seront diminués, et son application rendue inutile. Aujourd'hui, il se lamente sur le malheur qu'a l'homme de chercher des médiateurs au ciel, dans les saints et dans les anges ; demain, il pleurera amèrement de ce que le sang de Jésus-Christ est dédaigné, et méconnu le seul médiateur qui puisse faire miséricorde (1).

Ainsi prélude le religieux augustin à ses erreurs futures ; ainsi s'ébranlent, par l'indépendance de son langage et par la perturbation de ses idées, les bases de l'antique édifice et l'enseignement traditionnel de l'Eglise.

La nouvelle charge du moine avait accentué ses goûts pour la théologie : l'étude de cette science absorbait ses moments libres, et saint Paul par ses *Epîtres,* saint Augustin par son *Traité contre Pélage*, Tauler par ses *Sermons,* voilà les hommes qui avaient séduit Luther et auxquels il aimait passionnément de demander ses inspirations.

(1) Sermon de Luther à la Noël.

Ses travaux le conduisent au baccalauréat en théologie ; son auditoire grandit, et commencent alors les leçons de Luther sur des textes sacrés : inauguration de cette science, qui s'appelle l'exégèse, créée dans le Protestantisme pour détrôner la foi et faire régner l'examen à sa place, pour traiter l'évangile comme une œuvre d'homme, pour tout ternir et tout décolorer.

La parole brillante du bachelier fait de Wittemberg une célèbre Université, qui éclipse par sa renommée toutes les autres académies, attire aux leçons les docteurs comme les étudiants, et un jour, le vieux Pollich, qu'on surnommait « la lumière du monde », s'écriait, frappé d'admiration après l'avoir entendu : « Ce Père a un profond regard et des ima« ginations admirables » ; mais il ajoutait aussitôt : « Il donnera des tourments aux docteurs et soulè« vera de grandes tempêtes. » Pollich faisait une prédiction qui ne tarda pas à se vérifier.

Cependant, Staupitz était fier des gloires de son jeune moine ; il lui donnait sans doute de timides conseils, mais à ses leçons il mêlait des encouragements téméraires. C'est ainsi qu'il offrit à Luther la palme de docteur, et, le 18 octobre 1512, dans une cérémonie annoncée au son des cloches, ce grade lui fut solennellement conféré par le doyen de théologie, le fameux archidiacre Carlostadt, alors « émi« nent théologien, orateur remarquable, savant de « premier ordre », selon les qualifications du lauréat reconnaissant, qui le transforma plus tard en « pauvre diable qui n'a jamais rien su, en piètre

« dialecticien et en ignare rhéteur (1) ». Comme c'était une coutume prescrite par la règle, Luther prononça, devant l'assemblée, la formule d'obéissance à l'Eglise et à ses canons; mais ce serment ne lia pas sa conscience, car « il était alors, dit-il, « dans les langes du papisme, et Dieu n'avait pas « encore dessillé ses yeux (2) ».

Quand ses yeux furent ouverts, Luther n'attaqua pas seulement Aristote, qu'il nomma le « docteur en « diable », par haine assurément pour sa dialectique; mais il poursuivit encore de ses ignobles sarcasmes la philosophie chrétienne dans la personne des saints, qui avaient fait de la science l'auréole de la sainteté.

Un moment, le vicaire général des Augustins le fit descendre de sa chaire pour le faire visiteur plénipotentiaire des couvents de la province de Wittemberg, durant une absence qu'il était obligé de faire. Cette dignité nouvelle offrit à Luther la belle occasion de dénigrer la vie des cloîtres et d'accuser les moines non point de n'être ni pieux ni chastes, mais de « connaître beaucoup mieux saint Thomas « que saint Paul », et de préférer la scolastique à l'Ecriture. C'était une grande iniquité, mais ce n'était pas la plus criante (3).

(1) *Tisch-Reden* de Luther.
(2) Idem.
(3) Lisez, pour attester les faits de ce chapitre, Jurgens, Ever, de Welle, Compte rendu de la mission du Diois, Darras, Audin, etc.

CHAPITRE IV

Luther se propose d'attaquer les indulgences. — Son amour passager pour les vertus chrétiennes. — Calomnies de Luther et des protestants contre Tetzel. — Réfutation de ces calomnies. — Sermon et thèses de Luther.

Luther apprit, en cours de visite à Grimma, qu'un dominicain du nom de Tetzel prêchait à Wurzen les indulgences et qu'il soutenait que, dès que le grochen tombait dans l'escarcelle du quêteur, une âme s'envolait du purgatoire au ciel. Le visiteur secoua la tête, et dit en riant : « Dieu aidant, je ferai un « trou à l'escarcelle (1). »

Luther retourna donc à Wittemberg avec l'intention bien arrêtée de se faire l'adversaire des indulgences et de commencer ainsi sa rébellion contre l'Eglise. A lire sa correspondance, on dirait pourtant que sa préoccupation capitale est désormais l'acquisition des vertus chrétiennes. L'humilité est la première dont il recherche la pratique ; il a peur des gloires, qui le poursuivent, et il ne veut pas qu'on l'expose « aux agaceries de cette femme adul- « tère, de cette séductrice des adolescents, que cite « Salomon dans ses Proverbes, dont le poison brûle « les veines et qu'on nomme vanité mondaine (2) ».

(1) Compte rendu de mission du Diois, qui cite chron. mss de Grimma.
(2) De Wette.

Non moins est ardent son amour pour le dévouement aux âmes ; le feu en est si vif qu'il le pousse jusqu'à l'héroïsme. Un jour, ses amis vont le conjurer de fuir, à leur exemple, devant le fléau de la peste, qui sévit avec violence à Wittemberg : « Fuir ! ré-« pond le docteur, mon Dieu, non ! Pour un moine, « le monde ne périra pas ; je suis à mon poste, j'y « reste par obéissance jusqu'à ce que l'obéissance « me fasse un devoir de m'éloigner ; non pas que « je n'aie aucune crainte de la mort, je ne suis pas « l'apôtre saint Paul ; mais le Seigneur me délivrera « de la peur (1). »

C'est bien la belle langue du prêtre catholique ; mais combien sera différente celle de Luther lorsqu'il n'en aura plus ni l'esprit ni le cœur ! La peste s'abat, plus tard, sur son troupeau, et, lorsque les âmes vont chercher un abri contre la mort à la table de communion, que dit le prêtre mercenaire ? — « C'est bien assez qu'elles reçoivent publiquement « quatre fois l'an le corps de Jésus : l'Eglise n'est « pas une esclave ; donner le sacrement à quicon-« que s'approcherait de la table sainte, surtout en « temps de peste, serait un poids lourd pour les mi-« nistres (2). »

Pareil fut le discours de Calvin, Enoch et Cop à Genève, quand, vers les mêmes temps, le même fléau passait par cette ville : « Magnifiques seigneurs, « dirent-ils aux conseillers souverains, dispensez-

(1) De Wette.
(2) Lango cité par Audin.

« nous de soigner les pestiférés, car nous trem-
« blons (1). » Mais bien autre se fit entendre le langage du clergé lyonnais, lorsque, toujours à la même époque, une semblable calamité décimait la ville de Lyon : « Monseigneur, disaient les prêtres à leur « archevêque, soyez assez bon pour nous permettre « de nous enfermer avec les pestiférés. » En vérité, il n'y a guère que la chasteté et la virginité catholiques qui soient capables de s'élever jusqu'aux hauteurs de l'héroïsme (2). Lorsque pareillement, en 1870, les balles et la mitraille prussiennes couvraient de morts et de mourants nos champs de bataille, qui vit-on, en dehors de la virginité catholique, relever le soldat tombé et caresser ainsi, au péril de la vie, dans ses membres blessés, la patrie vaincue ? N'est-ce pas une preuve que seul le Catholicisme enfante perpétuellement les héros de la véritable charité comme perpétuellement aussi il conserve seul le trésor de la vraie foi ?

Quand les sentiments de sa première charité jaillissaient du cœur de Luther, il avait encore la foi ; mais est-ce à dire que le doute n'avait encore nullement souillé son âme ? Hélas ! si ses croyances n'avaient pas encore totalement sombré, elles allaient bientôt fléchir. La parole qu'il avait prononcée contre Tetzel est une preuve surabondante des perfides intentions qu'il nourrissait, et les prédications du dominicain furent non la raison, mais le prétexte de sa révolte contre l'Eglise.

(1) Audin (*Hist. de Luther*) citant Michelet, et *Hist. de Calvin*.
(2) Audin.

Pour donner une apparence de justice à l'attaque de Luther contre le prédicateur des indulgences, le Protestantisme a fait pleuvoir sur Tetzel les railleries les plus sanglantes, et l'a poursuivi des persécutions et des calomnies de tout genre. A entendre les réformés, le disciple de saint Dominique ne fut pas moins qu'un moine « aussi dissolu qu'ignorant ». Or, Luther n'a pas dit un mot des mœurs de son ennemi ; ne fallait-il pas qu'elles fussent irréprochables, pour avoir droit à ce silence ? Et, quand Miltitz alla, au nom de Léon X, le réprimander pour ses excès de zèle, il ne lui reprocha non plus aucun libertinage. Tetzel donc a pu être d'une exaltation religieuse, que la prudence avait besoin de modérer ; il a pu étaler pour la papauté un fanatique amour, que le pape lui-même eût désavoué ; il a pu montrer une impétuosité de cerveau qui a compromis son œuvre (1) ; mais de l'imprudence à la dissolution, il y a toute la distance de la terre à l'enfer.

La stupidité dont on le charge n'a pas plus de réalité que la volupté dont on l'accuse. Ce n'est pas seulement d'Albert de Brandebourg, archevêque de Mayence, que Tetzel reçut la délégation de prêcher les indulgences dans le pays d'Allemagne, mais il avait joui auparavant, pour le même objet, de la confiance méritée de Giovanni-Angelo Arcimbold, doyen d'Arcisate, plus tard archevêque de Milan, prélat aussi considérable par son instruction que par sa conduite. Léon X, qui, certes, se connaissait

(1) Audin.

en hommes et en talents, l'avait confirmé dans cette charge, et avait attesté solennellement son expérience, son savoir et sa doctrine en faisant de lui un inquisiteur de la foi. On ne pouvait donc contester à Tetzel la valeur d'un prêtre érudit, et, s'il en avait la réputation, il ne l'avait point usurpée : en effet, en 1487, à Leipzig, dans un concours public, tel qu'on n'en avait vu d'aussi nombreux, présidé par Thomas Hertil, Henri Heldler, Jean Laricke et Jean Fabri, quatre hommes de haute capacité, il avait conquis, le sixième, le grade de bachelier en philosophie (1), laissant derrière lui cinquante candidats sur cinquante-six qui s'étaient présentés à l'examen. Selon Jean Lintner, le religieux était une des lumières dominicaines et une des gloires de son Ordre. Buddeus, à son tour, quoique écrivain protestant, le gratifie d'une entraînante éloquence. Il y a donc en Tetzel plus qu'un charlatan, qu'on a mensongèrement dépeint comme un coureur de ville en ville, monté sur un char magnifique, où la place d'honneur est occupée par la bulle pompeusement étalée sur un coussin de velours ; séduisant de tout cet éclat les multitudes ; pénétrant dans les cités, bannières déployées, précédé de prêtres, de moines, de religieuses, de magistrats, d'écoliers, d'hommes et de femmes, qui chantent des cantiques ; entrant dans les églises, où il trouve les autels parés et surmontés d'une croix en bois rouge aux armes pontificales ; escaladant enfin la chaire,

(1) Wogel.

qui lui est réservée, pour prêcher les pardons et menacer des foudres de l'Eglise quiconque niera l'efficacité des indulgences, que Frère Barthołémée vend et qu'achète l'argent du riche comme le denier du pauvre (1).

Non, ce n'est réellement par aucune de ces extravagances aux couleurs réformées, que Tetzel publia avec succès les indulgences accordées aux bienfaiteurs de la basilique de Saint-Pierre. Il tomba peut-être, nous le reconnaîtrons si on veut, quoique la démonstration en soit encore attendue, dans quelques exagérations d'importance secondaire dont nous n'essaierons pas de l'excuser ; mais ce qui est à justifier, ce sont ces étranges débordements qui l'assaillirent et les accusations d'hérésie qu'on fit peser sur sa conscience : deux pièces authentiques, émanées des autorités civiles et religieuses de Halle, en 1517, et publiées, s'il vous plaît, par un luthérien, du nom de Seideman, déclarent, comme à la suite d'une enquête officielle, que le dominicain est innocent des insanités dont on l'accuse. Au reste, a-t-il besoin, pour plaider sa cause et la gagner, d'autre avocat que lui-même, par son *Instructio summaria sacerdotum ad prædicandas indulgentias* ? N'y a-t-il pas, dans ce document, le programme le plus orthodoxe de l'enseignement qui le suivit ? Qu'on lise ce traité et l'on y trouvera que le pécheur doit se repentir et se confesser pour gagner les indulgences. L'archevêque Albert avait affiché sur la porte de toutes les

(1) Voyez Audin, Darras.

églises une pareille doctrine. Si son mandataire lui eût été infidèle, et eût méconnu ses leçons, on se demande si le silence du primat, en cette occasion, n'eût pas été la connivence la plus impardonnable, lorsque tant de voix portaient, en Allemagne, un retentissement éclatant et universel.

Mais non encore ! Luther ne disait point la vérité, lorsqu'un soir, au cabaret, il enveloppait Tetzel dans les calomnies que vomissait son impiété contre le pape, les évêques et les moines, et qu'il faisait de lui un cynique « pipeur, qui osait prêcher « qu'eût-on violé la Mère de Dieu, l'indulgence était « assez puissante pour effacer le péché (1) ». Sexkendorf nous trompe encore, quand il nous rapporte que l'indulgence de Tetzel opérait « sans l'expiation intérieure ». Ce qui est la vérité, c'est qu'avant de parler d'indulgence, l'orateur incriminé commençait par établir « la nécessité de recourir au tribu- « nal de la pénitence, ajoutant qu'une fois contrit « et confessé, le pécheur obtiendrait alors, par l'au- « mône, le pardon qu'il sollicitait (2) ». Est-ce là, nous le demandons, chose différente de la doctrine de l'Eglise ?

Malgré toute l'évidence des preuves qu'avait données Tetzel sur son orthodoxie ; malgré ses sermons, qui sont demeurés la possession de l'histoire pour démontrer que le dominicain ne donnait aux fidèles

(1) *Tisch-Reden.*

(2) Voir l'extrait d'un sermon de Tetzel (pièces justificatives produites par Audin, *Hist. de Luther).*

que les enseignements du pape ; malgré l'emploi qu'il fit des termes mêmes dont le Souverain Pontife se sert, encore de nos jours, comme dans les siècles passés, lorsqu'il annonce au monde un de ces grands bienfaits spirituels, destinés à ranimer les saintes énergies du christianisme ; malgré tous ces témoignages à décharge, disons-nous, Luther annonça qu'il prêcherait lui-même la vraie doctrine sur les indulgences, comme si, dans le moine augustin, s'étaient personnifiées l'Eglise et la vérité. Il prêcha, en effet, et voici à quelle occasion :

L'année 1517 allait se terminer. On annonça que Tetzel s'était fixé à Juterbock, petite ville de la principauté de Magdebourg, à quelques milles de Wittemberg. A cette nouvelle, tout s'ébranla pour courir aux instructions du prédicateur : riches et pauvres, enfants et vieillards, hommes et femmes, tous obéissaient à la puissance d'une attraction invincible. Il n'y avait que Luther et ses partisans qui essayaient en vain de comprimer le mouvement et d'éteindre l'enthousiasme. La tête du moine était en ébullition, plus encore que ne l'était, dans la cuve, la bière dont il s'enivrait, et dans une de ses violences qu'il ne put contenir, il réclama de plusieurs évêques leur intervention pour mettre un terme à la prédication des indulgences, qu'il appelait le scandale de la chrétienté. Au lieu d'ouvrir ses yeux, le silence que gardèrent les évêques enflamma plus encore sa colère, et il se rua, avec autant de brutalité que d'*ignorance*, contre un enseignement qu'un grand nombre de siècles avaient professé, et que l'Eglise

a trouvé gravé dans la Bible même (1). On nous renverrait à coup sûr le qualificatif d'ignorant, si nous n'avions aussitôt le soin de recourir à l'autorité non suspecte de Michelet, qui nous apprend, dans ses *Mémoires de Luther,* tome I, que le moine a dit lui-même « qu'il ne sait pas au juste ce qu'on « appelle indulgences ».

(1) Voyez *Hist. eccl.* par Darras, Audin...

CHAPITRE V

Manifeste ou sermon de Luther contre les indulgences. — Ses quatre-vingt-quinze thèses affichées. — Tetzel docteur. — Il répond à Luther. — Jean Eck-Emser et Prierias se mêlent à la lutte. — La tradition selon Eck.

Néanmoins, Luther attaqua les pardons, le front découvert, comme s'il eût étudié la question sa vie entière, et ce fut le jour de la Toussaint qu'à Wittemberg, dans la collégiale de tous les Saints, il prononça, au milieu d'un immense concours d'habitants et d'étrangers, un virulent manifeste qu'il décora du nom de sermon. La veille, le maître en théologie avait fait placarder, aux piliers extérieurs de cette collégiale, devenue trop célèbre, quatre-vingt-quinze thèses, dont le sermon du lendemain fut le commentaire, dans le but réel, quoique hypocritement désavoué, de renverser le Catholicisme.

Ces propositions, si l'on écoute ses déclarations publiques, ne sont, en définitive, que « des hypo-« thèses, des questions posées, un pur exercice « d'école, une dispute de théologie, qui n'implique « nullement la conviction et n'entame en rien l'o-« béissance à l'Eglise ». C'est ce que croit naïvement Staupitz, et ce qu'il affirme, avec la meilleure franchise du monde, aux esprits plus prévoyants, qui s'alarment justement de l'audacieuse tentative

du moine. Celui-ci, à son tour, avec une humilité, dont la profondeur n'est égalée que par la bassesse de sa criminelle duplicité, jure ses promesses à un prélat, qui intervient pour empêcher qu'il ne les publie, et il lui proteste qu'il « aime mieux obéir « qu'opérer des miracles ; que l'Eglise n'a pas d'en- « fant plus soumis que lui ; que l'obéissance, selon « la parole du livre saint, l'emporte sur le sacrifice », tandis que, au même moment, il écrit à Spalatin qu'il ne sera « ni assez faible ni assez hypocrite « pour écouter les timides conseils de l'évêque », et dans une lettre à Jean Lange, un prieur qu'il avait établi lui-même au monastère d'Erfurt, il fait tomber une grêle d'injures sur ses contradicteurs et ses conseillers, auxquels il donne des noms qui n'existeront jamais que dans sa langue, pour apprendre à la postérité tout ce qu'il y a eu de grossier et d'avili dans le caractère de Martin Luther.

Le bruit et l'agitation ont été semés ainsi par les thèses et les commentaires qui vont remplir le monde. Les catholiques ne peuvent plus se taire, et la bataille commence.

D'un côté, c'est toujours Luther avec ses thèses, ses commentaires, la traduction qu'il en fait en langue vulgaire, et les prédications qu'il multiplie pour favoriser l'expansion de ses théories et les faire descendre jusqu'au peuple.

Voici, dans le camp opposé, Tetzel d'abord, admirable de zèle et de courage. Pour obéir à ses devoirs, il condamne premièrement les thèses ; il les brûle même, et puis il descend du tribunal de l'in-

quisiteur, pour se battre comme théologien. Auparavant, il soutient brillamment à Francfort-sur-l'Oder, à soixante ans passés, deux grandes thèses sur la question des indulgences ; y reçoit le grade de docteur des mains de l'oracle de l'école, Conrad-Koch, dialecticien de haute marque, connu dans l'histoire sous le nom de Wimpina (1), et, muni de cette distinction qui paraissait devoir rendre ses armes plus redoutables, le frère prêcheur se présente à son adversaire, et l'appelle à un duel selon les règles de la scolastique. Plusieurs des problèmes qu'il propose à la discussion sont dignes d'une attention particulière, donnent de l'ampleur au débat, et, si l'adversaire avait accepté la lutte, en entendant prouver inébranlablement que l'Eglise a tenu toujours pour catholiques de nombreuses vérités que ni l'ancien ni le nouveau testament ne renferment d'une manière explicite ; qu'il y eut des fidèles avant la Bible ; que l'enseignement oral précéda l'Ecriture, certainement le partisan outré de la parole écrite eût dû se retirer vaincu (2) ; mais Luther a dit souvent : « *Recedat syllogismus*, que le syllogisme s'en aille. » Des déductions tirées de premiers principes, garantis par la raison universelle mise en relief par les astres de l'école Aristote, saint Thomas, les Pères de l'Eglise ; de l'autorité, en un mot, de la tradition, il n'en veut point davantage ; déjà, proclamant, en matière de religion, le moi seul juge souverain,

(1) Vogel.
(2) Frédéric Meyer et Semler.

dont il fait un écho divin, une manifestation infaillible, la lumière des lumières, il laisse attaquer lâchement son contradicteur par une tourbe d'écoliers, qu'il aurait certainement contenus, s'il ne les avait déchaînés ; et ceux-ci, pareils à des gens en démence, devinant les désirs du Saxon, jettent dans les flammes les thèses qui lui déplaisent, dansent autour du bûcher, et hurlent sur la place publique des vivats enthousiastes pour le moine augustin, et des cris de mort contre l'enfant de saint Dominique. Faut-il ajouter, à la honte de l'époque, qu'on entendit alors un Ulrich de Hutten, poète que le vice entraînait à la tombe, et un Eobanus Hessus, écrivain sans pudeur comme buveur sans tempérance, se faire l'écho de ces bruyants excès, et chanter eux aussi : « Vive « Luther et périsse Tetzel (1) ! »

Avant de succomber à la peine, ce soldat intrépide eut pourtant la joie de voir se dresser en face de l'erreur d'autres défenseurs non moins habiles de la vérité catholique.

Mais le terrain de la discussion s'était élargi, avons-nous remarqué. Dans l'examen ou la discussion des arguments produits à l'appui des thèses, ce ne seront plus les indulgences seules qui feront l'objet du débat. Cette question a été féconde et en a enfanté d'autres. C'est maintenant la tradition, dont Jean Eck vient démontrer, contre Luther, la mission glorieuse qu'elle a de garder intacte la vérité.

Jean Eckius ou Eck, un Saxon lui aussi, était

(1) Audin, *Hist. eccl.*, par Darras.

docteur en théologie, chancelier de l'Université d'Ingostadt, auteur, à trente-deux ans seulement, d'un traité remarquable *sur la prédestination* et d'autres ouvrages d'une valeur considérable. Jadis, le religieux augustin le prit pour un homme de grand savoir et de haute intelligence. Quand il eut perdu l'espoir d'en faire l'avocat de ses erreurs, il le métamorphosa en ignorant théologastre, en raisonneur sans raison et en sophiste misérable.

L'agresseur wittembergeois a soutenu que Dieu n'a donné au chrétien qu'une voie unique pour le conduire à la vérité, et il n'assigne qu'à l'Ecriture sainte librement interprétée le privilège d'être le juge infaillible de la foi.

Le catholique, répond Eckius, dans ses *Obélisques*, ne nie point que la vérité ne soit renfermée dans l'Ecriture ; mais l'intelligence humaine, qui peut se tromper quand elle cherche à percevoir, comprendre ou expliquer les manifestations divines, ne saurait, pour ce motif, être sûre qu'elle a saisi la vérité avant de s'éclairer à cet esprit de Dieu qui n'a cessé de gouverner l'Eglise.

Cette lumière, cet esprit de Dieu, cette forme visible de Jésus-Christ continuant sur la terre sa mission doctrinale, ce sens universel de l'Eglise, comme l'appelle le Concile de Trente, n'est-ce pas la tradition ? Qui oserait accuser de renoncer à leur propre raison, de mépriser les témoignages sensibles, de placer la lumière sous le boisseau, les chrétiens, qui s'éclairent, comme le firent leurs aïeux, au soleil dont toujours, après saint Pierre, s'illu-

mina l'Eglise du Seigneur ; qui saluent avec révérence la perpétuité sans ombres ni taches des enseignements des écoles ; qui baisent, en les suivant, les vestiges vénérés des Pères et des docteurs, des prélats et des papes, en qui s'embrassa, dans un pur amour, l'auréole des saints avec la gloire des savants ? En quoi les intuitions du protestant doivent-elles surpasser les profondeurs du regard de nos antiques commentateurs et de nos interprétateurs célèbres ? A nos exégètes catholiques Dieu aurait-il caché, par hasard, des secrets, qu'il n'a révélés qu'à Luther ? Souvenons-nous donc que Jésus-Christ promit aux apôtres son assistance jusqu'à la consommation des siècles ; que, rayons du même foyer, leurs successeurs répandirent la même lumière ; que, souffles de la même bouche, ils portèrent aux siècles la même parole ; que, flots du même océan, ils fertilisèrent toujours les intelligences des mêmes leçons et les cœurs des mêmes vertus ; qu'enfin tels seront à jamais encore les mêmes prodiges, toujours anciens et toujours nouveaux, de ce qui se nomme la tradition (1).

A ses réflexions si justes, à la logique forte et serrée, aux conclusions invincibles de l'illustre théologien, Luther répond, sans doute, mais ce n'est que pour outrager le bon sens et la vérité ; il ne trouve, dans les *Obélisques*, « que chaos scolasti- « que, vains songes et rêves », rien des sacrés canons, rien des Pères de l'Eglise, et pourtant Eckius y a

(1) *Obelisci Eckii.*

multiplié les plus riches citations patrologiques et leurs rapprochements avec la parole révélée (1) ! C'est une certitude, et la négation qui en est faite accuse plus qu'une hardiesse ordinaire. En citant le fait, on dit assez, pour qu'il ne soit besoin de prononcer la qualité d'un homme qui se trompe ainsi ou qui veut tromper de la sorte : il est vrai que Luther ne veut que quelques jours pour se rétracter, et, lorsqu'il insistera pour voir sa règle de foi dans la Bible seule, il accusera, avec le même aplomb, l'antagoniste qui le gêne de ne s'appuyer jamais que sur les enseignements du passé et sur l'autorité des Pères. Qu'importent les contradictions, pourvu qu'aux yeux des peuples l'adversaire ne passe point pour un vainqueur ?

D'autres lutteurs descendirent aussi dans l'arène : Jérôme Emser d'abord, un poète et un littérateur brillant, un érudit canoniste et un théologien du plus grand mérite ; ensuite Sylvestre Mazzolini (Priérias), un homme brillant encore, qui avait fréquenté la cour des Médicis, sans tenir trop mauvaise figure au milieu des célébrités qui en faisaient la plus fameuse des académies.

Mais que pouvaient faire, sur les intentions arrêtées de Luther, les meilleurs arguments puisés dans le Docteur angélique, même quand ils étaient présentés avec toute l'élégance d'un style cicéronien ? Tout, sous sa plume envenimée, est qualifié de babioles, de blasphèmes, de plagiats, qu'on doit

(1) *Luth. Asterici.*

traiter comme on traite les vols, les pillages et les hérésies, par le gibet, par le glaive et par le feu, et pourquoi, s'écrie-t-il, « pourquoi ne laverions-nous « pas nos mains dans leur sang (1)? »

Evidemment la tête de Luther s'égare dans la lutte à mesure qu'elle s'enfonce davantage dans l'erreur : aussi, après avoir commencé par une simple attaque aux indulgences sans trop les connaître, le voici devenir, à une courte distance de là, le négateur du purgatoire, le démolisseur de la confession auriculaire, le destructeur du sacrement de pénitence, mais, en revanche, ce qui est certes moins onéreux, le créateur, par son étrange théorie sur la justification, d'un système commode autant que fatal, où s'effondrerait toute moralité, si la voix de la conscience n'était là pour faire entendre ses répulsions contre la dissolvante logique luthérienne !

(1) *Op. Lutheri*, tome I.

CHAPITRE VI

Griefs et ingratitude du peuple envers le clergé. — Noblesse et sacerdoce. — Scolastique et humanisme : leurs querelles et leurs écrits. — Reuchlin et Ulrich de Hutten. — Nécessité d'une réforme.

Avant de voir les tristes défections qu'amène avec elle celle de Luther, il n'est pas, ce semble, hors de propos de dire brièvement les causes qui firent trouver à sa révolte des sympathies inattendues contre le Catholicisme.

I. Ce sont premièrement les griefs du peuple contre le clergé.

Le clergé avait bien des titres à la gratitude du peuple d'Allemagne. Si les Allemands ne furent point jadis étreints dans un dur esclavage, c'est à la conduite du sacerdoce dans les différends entre l'empereur et la papauté, que les communes de la Germanie durent les lambeaux qu'elles gardèrent de leurs libertés, et, malgré cette dette, qui eût dû leur être la plus sacrée, elles osèrent pourtant faire aux prêtres le reproche, qui est de tous les temps et de tous les lieux, de se trop mêler aux affaires de ce monde, comme si, en se vouant au service des âmes dans la société spirituelle, le prêtre avait abdiqué sa seconde nature, et perdu ses droits dans la société

humaine ! Mais que ne peuvent les entraînements de l'exemple !

Au quinzième siècle, la bourgeoisie de Francfort-sur-l'Oder voulut, malgré les saints canons, continuer ses rapports avec le margrave Louis. Excommuniée pour ce motif, elle perdit ses prêtres. A son tour, elle crut trouver vis-à-vis de Rome une revanche de son châtiment : dans son orgueilleuse indifférence, lorsque l'excommunication fut levée, elle rit et se moqua du retour de ses pasteurs. La conduite de Francfort devint contagieuse à l'Allemagne entière, et fut, pour elle, un encouragement au schisme, en l'apprenant à se passer du prêtre.

II. La noblesse avait aussi ses raisons de s'éloigner du clergé : les voleurs ne veulent-ils pas faire en paix leur métier ? Or, il y avait en Allemagne aussi bien qu'en d'autres lieux, des monastères à piller et de riches biens d'églises à séculariser.

De plus, barons, chevaliers, électeurs et princes paient tribut au pape, et, s'ils craignent l'empereur, ils redoutent encore plus le pontife. S'affranchir donc de Rome et faire dépendre du noble l'existence sacerdotale et la vie monastique, tel est le rêve doré que poursuivent les seigneurs teutons, et telle aussi la conclusion pratique dont Luther les éblouit pour faire de leur cupidité sacrilège l'auxiliaire puissant de sa criminelle doctrine. Leur apostolat ne pourra manquer d'être efficace, et le peuple fera ce qu'il verra faire à ses maîtres. Lorsque surtout ces puissants tiendront l'encensoir d'une main et de

l'autre l'épée ; lorsque à leur couronne Luther aura attaché une tiare, l'éloquence du réformateur aura sa mission moins difficile, l'entraînement sera grand, l'Eglise asservie et le Catholicisme renversé.

III. La haine des humanistes pour les scolastiques ne contribua pas moins à la diffusion des erreurs luthériennes.

On sait avec quelle acrimonie Luther attaqua Aristote et pourquoi Aristote fut ainsi attaqué par Luther : n'était-il pas, comme on l'a écrit, l'autorité, la magistrature du génie, la royauté de la parole, la papauté philosophique ? C'est ce qui créa au moine saxon des amitiés innombrables, qui ne se comptèrent que par le nombre des platonistes qui pullulèrent au commencement du seizième siècle sur la terre d'Allemagne : aussi ils étaient là, à l'heure de son fameux sermon, en rangs serrés, ces amis de Luther, lettrés de l'époque, pour applaudir à ses triomphes oratoires, et l'un d'eux, du nom de Mycénius, s'émerveillait, après le discours, de ce que, du pauvre couvent de Wittemberg, eût pu sortir « un prédicateur que Dieu s'était choisi pour la « régénération de son œuvre ». Il y avait, dans cette assistance empressée, comme dans cette parole dithyrambique, une réclame en faveur des doctrines nouvelles ; l'éloquence en fut persuasive.

L'importation du platonisme, par les Grecs, de Constantinople en Italie, et, par les Italiens, d'Italie en Allemagne, opéra dans ce pays, avec une émulation littéraire qu'on doit bénir, une révolution

doctrinale qu'on ne peut que déplorer. Les cœurs furent universellement conquis, quand les raisons ne furent pas séduites : seuls les cloîtres demeurèrent fermés à Platon, et seule y resta vénérée la figure d'Aristote. Les moines le défendirent, le chantèrent même pour le défendre. Malheureusement, à leurs hymnes aussi maladroits qu'offensants les philosophes nouveaux répondirent par des moqueries publiques, et les panégyriques prononcés par l'ignorance présomptueuse tournèrent au détriment du sage de Stagyre. Ses apologistes étaient des religieux sans culture, qui, de peintres de lettres, de rehausseurs d'or, de copistes parcheminiers et de calligraphes, étaient devenus par milliers des poètes improvisés et de plats louangeurs sans savoir et sans étude. Quand, en effet, l'imprimerie commença à reproduire dans quelques heures le labeur monacal de plusieurs années, la presse avait déshérité les monastères de la reproduction des manuscrits, et, en leur ravissant ainsi l'une de leurs plus belles gloires, elle les écrasa du plus déplorable malheur : car, pour échapper au démon de la paresse, ils tombèrent aux mains du démon de l'orgueil, et ils se crurent témérairement des écrivains. Leur témérité entama la considération dont ils avaient jusque-là joui, et leurs enseignements commencèrent à être atteints.

Une querelle théologique occupa aussi, dans ces temps, le monde savant. Un israélite converti, du nom de Pfefferkorn, avait attaqué les juifs et divers livres hébraïques avec une aigreur que désapprou-

vait la charité et une incapacité que condamnait la science. Sans défendre le judaïsme, Jean Reuchlin, jeune helléniste merveilleux, hébraïsant de grand mérite, haute intelligence encore, prit sous sa protection certains ouvrages hébreux, réfuta le censeur avec un style qui avait tous les charmes, fit aussi sa confession religieuse et sa profession de foi philosophique ; mais Aristote fut loin d'avoir ses faveurs.

Des notabilités du clergé catholique, passionnées pour le platonisme, approuvèrent Reuchlin ; les couvents, au contraire, crurent le dogme menacé ; les moines crièrent à l'hérésie et leurs rivaux à l'ignorance. A la question des personnes se joignit la question des doctrines ; les consciences s'agitèrent davantage, et la paix religieuse en fut plus vivement troublée : Cologne, Erfurt, Louvain, Mayence condamnèrent aux flammes l'écrit de Reuchlin ; la Faculté de Paris porta solennellement une même sentence, et l'auteur, de son côté, encouragé par les humanistes, défendit si violemment son œuvre, qu'il arriva jusqu'à traiter ses juges de calomniateurs et de faussaires.

Après une réponse essayée par Pfefferkorn, arriva enfin l'intervention de Rome. Le Pape ne ratifia pas la condamnation ; mais il n'approuva pas non plus le condamné. Il se borna à formuler un arrêt qui renvoya simplement la décision à une époque indéterminée.

Néanmoins, Reuchlin retira de ce jugement une victoire, et les platonistes la célébrèrent bruyamment. La scolastique en fut encore gravement com-

promise ; les prêtres séculiers et réguliers, considérablement amoindris. Or, quand le prêtre est atteint aux yeux des masses, la doctrine qu'il prêche reçoit plus que des éclaboussures.

Au milieu de ce concert d'oppositions anticléricales, une voix résonnait plus fortement que les autres : c'était celle d'Ulrich de Hütten.

Hütten, encore enfant, chantait, en 1499, des cantiques à l'abbaye de Fulde, qu'il quitta pour aller apprendre les lettres, d'abord à Cologne, puis à Francfort-sur-l'Oder, où il reçut, à dix-huit ans, ses grades de maître ès arts. Sous le patronage et avec l'argent de l'archevêque de Mayence, il continua sa route, à côté des intelligences cultivées, dans le monde littéraire, et il devint, dit-on, une des plus grandes célébrités de l'Allemagne savante.

A s'arrêter à des témoignages dont autrefois on n'aurait pu suspecter la sincérité, Ulrich rivalisa, comme littérateur, avec les grands maîtres du siècle d'Auguste, et au point de vue religieux parut en lui « la véritable aurore qui se leva sur les couvents, « pour en découvrir aux regards les souillures ; la « lumière qui pénétra dans un cloaque ; le soleil « de vérité qui illumina et chassa le mensonge ; le « précurseur du nouveau Messie (Luther), auquel « il prépara les voies en mettant à nu les scandales « de la papauté, la tyrannie de Rome, l'immoralité « des cardinaux, les turpitudes des évêques et des « abbés, les lubricités des moines, en un mot tou- « tes les voluptés du clergé (1) ».

(1) Lisez Audin, *Hist. de Luther*, ch. 7.

D'après les documents dont l'histoire est aujourd'hui en possession, Hütten ne fut en réalité qu'un cynique écrivain, qui eut, sans doute, un grand talent, dont les beautés se souillèrent aux bourbiers dont il se plut à remuer la fange ; un vil calomniateur, qui multiplia les attentats à la vérité comme à la pudeur ; un « chevalier des vertus des blondes « allemandes », qui donna à la chasteté la figure du vice et prêta gratuitement aux nobles cœurs la honte des âmes viles, dont la sienne fut le type, tandis que son corps, malade d'une maladie qu'on ne nomme pas, en portait sur lui la preuve irréfutable (1).

Il écrivit un livre infâme, qu'il intitula : *Les Lettres des hommes obscurs*. Par cette œuvre, qui est plus obscène qu'éloquente, qu'il entreprit uniquement pour décrier les cénobites et les prêtres, les évêques et le pape, qu'il publia enfin pour disposer les âmes à la révolte, il prépara puissamment les esprits au mouvement insurrectionnel (2).

Il était, sans doute, pour les calomniés, un moyen de paralyser l'action de l'écrivain sans honneur comme sans retenue : ils avaient le droit de montrer l'accusateur sous la nudité d'un réalisme éhonté, et de le suivre jusqu'à la tombe, dans une petite île du lac de Constance, où il cacha sa chair rongée par le mal honteux qu'il n'avait pu guérir ; mais il est des images que le pinceau monacal ne peut re-

(1) Voyez la note de la p. 100, ch. 7, de l'*Hist. de Luther*, par Audin.
(2) Lisez le même chap. 7 de la même *Hist. de Luther*.

produire, et une langue que la bouche sacerdotale ne peut parler. Il fallut donc, dans les Universités, dans les monastères et dans les presbytères, se condamner au silence, confier à la Providence seule la plaidoirie de la cause, et en attendant le mal se propagea (1).

Les impostures accréditées de Hütten abattirent tout courage, et enlevèrent toute énergie, particulièrement dans les couvents. Ne pouvant plus écrire, les intelligences monacales, surtout celles que les manuscrits avaient laissées sans travail, furent vouées à l'oisiveté ; l'oisiveté les accoutuma à la paresse ; la paresse enfanta le murmure, et alors Luther, qui se tenait au guet pour saisir l'opportunité des circonstances, fit entendre à l'oreille du cénobite contre l'autorité le cri du soulèvement et de l'indépendance. Il fut écouté d'un grand nombre, plutôt pour effacer les marques de réprobation que le livre d'Ulrich avait gravées sur leur front que pour reconquérir la liberté qu'ils avaient volontairement aliénée.

C'est de la sorte que l'augustin révolté commença à se créer des disciples, dont beaucoup devinrent bientôt les apôtres zélés de sa doctrine.

IV. Plus que les livres de Reuchlin, plus que les lettres de Hütten, plus encore que les écrits d'une multitude de vilipendeurs qui frappèrent « comme « des timbaliers » sur toute espèce de vêtement reli-

(1) Lisez le chap. 7 de l'*Hist. de Luther*.

gieux et sacerdotal, un mot, un seul mot fut plus puissant pour exciter les peuples, c'est celui de réforme que répétaient toutes les langues.

Et pourquoi dissimulerions-nous que ce n'était pas sans raison que l'on appelait des vœux les plus légitimes une réforme dans l'Eglise, puisqu'elle était réellement nécessaire ?

Elle était nécessaire dans tous les rangs, particulièrement dans le clergé, dont les désordres, selon le cardinal Julien, qui les dénonce au pape Eugène IV au concile de Bâle, avaient déjà excité la haine des chrétiens contre le sacerdoce, et menaçaient de créer bientôt une hérésie nouvelle.

Elle était nécessaire, car il existait des dérèglements universels, et Bossuet nous apprend que même les vrais enfants de l'Eglise le reconnaissaient : « Ils déploraient, dit-il, les maux sans aigreur, en « proposaient avec respect la réformation, dont aussi « ils toléraient humblement le délai, et, loin de la « vouloir procurer par la rupture, ils regardaient, « au contraire, la rupture comme le comble de tous « les maux. Au milieu des abus, ils admiraient la « divine Providence, qui savait, selon ses promesses, « conserver la foi de l'Eglise, et, si l'on semblait « leur refuser la réformation des mœurs, sans s'ai- « grir et sans s'emporter, ils s'estimaient assez heu- « reux de ce que rien ne les empêchait de la faire « parfaitement en eux-mêmes. »

Là est tracée, dans l'exemple de ces grands chrétiens, la conduite qu'auraient dû avoir tous les fidèles ; mais ce n'est pas malheureusement ainsi que raisonnèrent les esprits superbes.

La vue des désordres qui régnaient dans l'Eglise et principalement parmi ses ministres, les frappa douloureusement jusqu'à ébranler leur foi, et, oublieux des enseignements du Maître qui apprenait aux Juifs le respect de la chaire de Moïse, lorsque même se conduïsaient mal « les docteurs et les pha- « risiens assis dessus », ces catholiques, devenus faibles, crurent ébranlés par les abus les fondements de l'édifice divin, et, en se détournant des docteurs, ils s'écartèrent de leur doctrine.

Ce fut le succès de Luther, qui se hâtait dans son œuvre, pour garder encore ce prétexte à sa révolte, malgré la certitude qu'il avait que Rome était pleine d'ardeur pour la rénovation désirée de tous. Déjà, sans doute, la cognée avait vigoureusement atteint la racine ; mais, avant même que l'Allemagne songeât à en gémir et à s'en plaindre, l'arbre penché allait se relever sans secousses, s'il n'eût plu au Saxon turbulent d'en précipiter la chute. Au lieu d'attendre un relèvement, qui était prochain, le moine bondit comme un lion furieux, s'élance sur sa proie, et paralyse ainsi les efforts qu'avaient multipliés, les protestants eux-mêmes en conviennent, Jules II, Alexandre III, Léon X et le concile de Latran, pour remettre en honneur la science sacrée, restaurer les mœurs sacerdotales et faire briller partout les vertus chrétiennes à la gloire de Dieu et à la glorification de son Eglise.

CHAPITRE VII

Léon X apprend les erreurs de Luther. — Protestations de Luther contre ses prétendus calomniateurs. — Le pape charge Staupitz de ramener l'hérétique. — Le moine se fait des disciples. — Luther est cité à Rome. — Sa comparution à Augsbourg. — Ses conférences avec Cajetan. — Son refus de se rétracter. — Ses projets d'appel au pape, puis au concile.

La tiare pontificale brillait dans la ville éternelle avec une splendeur inaccoutumée ; la couronne pontificale surpassait en éclat toutes les couronnes royales ; le trône du pontife romain se montrait le plus élevé de tous les trônes ; toutes les langues célébraient les grandeurs du successeur de Pierre ; la science et les arts honoraient dans lui leur illustre restaurateur : la littérature par ses œuvres de génie, la peinture par les chefs-d'œuvre de sa palette, l'architecture par ses remarquables monuments, la sculpture par l'habileté de son ciseau ; les hommages universels confiaient à l'histoire la mémoire du grand pape qui régnait pour l'immortaliser ; Léon X, en un mot, touchait à l'apogée de sa gloire. Sa joie croyait pouvoir convier l'Eglise entière aux jouissances d'un règne de paix, dans ce siècle glorieux qu'on baptisait déjà de son nom, lorsque, au sein de ces louanges si méritées, une nouvelle, qui porta dans les âmes la tristesse et l'émotion, se répandit à Rome : du fond de son

humble couvent, un orgueilleux moine menaçait le repos du monde, remplissait déjà l'Allemagne du bruit de ses erreurs, et arrachait cette portion du troupeau catholique à la vie lumineuse où l'avait conduite jusque-là la houlette suprême.

Néanmoins, l'audace de Luther était si inconnue du pape ; une lettre que venait d'écrire le docteur était tellement remplie de feinte humilité, que Sa Sainteté crut aux plaintes que le religieux augustin lui faisait entendre contre « des ennemis » qui le déshonoraient du nom d'hérétique, et ne conçut d'abord de ces rumeurs aucune crainte.

Les fameuses propositions que le docteur a écrites avaient été imprimées sans doute et même répandues déjà au delà des Alpes, à Rome, à Venise et ailleurs ; mais, selon Luther, « ce ne sont que des « propositions que l'auteur émet sous forme de « thèses et non de doctrines, de véritables énigmes « proposées en style énigmatique ; et, pour adoucir « l'humeur des adversaires, voilà, dit-il, mes fan- « taisies que je publie aujourd'hui, qui donneront « l'explication de mes thèses...., et on saura désor- « mais quel culte porte l'écrivain à la puissance des « clefs et combien on a eu tort de lui prodiguer les « épithètes dont on a essayé de le flétrir ».

Et, cette profession de foi émise, aplati devant le Saint-Père, malgré les sentiments qu'il garde dans l'âme d'un hypocrite courtisan, à genoux et les yeux en larmes, il soumet ses œuvres à l'approbation ou à la réprobation du chef de l'Eglise, et il jure de se taire pour attendre la décision. Mais sa conversion

est si peu sincère qu'il n'interrompt nullement l'enseignement de ses erreurs ; que, dans ses livres comme dans la chaire, il traite la vertu de l'excommunication dont il se sent menacé comme la traiterait un pyrrhonien de marque, et qualifie « d'igna- « res et de tyrans » ceux qu'il appelle dédaigneusement « les porte-foudres spirituels » (1).

Quoique persuadé enfin de l'hétérodoxie de Luther, Léon X n'avait pas la force de punir un homme « de génie », qui était l'orgueil de l'Allemagne et qu'il ne croyait haï que par jalousie de couvent. Il préféra tenter une réconciliation avant de porter un anathème.

C'est à Jean Staupitz qu'il fait écrire pour lui confier cette importante mission. Il fallait une influence bien puissante pour faire reculer le moine.

Staupitz était-il bien le personnage propre à ramener l'hérétique ? Il était, à la vérité, ce vicaire général de l'ordre des Augustins, que Luther estimait pour sa piété sans faste, qu'il admirait pour ses mœurs évangéliques et qu'il aimait pour ses lumières étendues ; mais n'avait-il pas été toujours son confident intime, le contrôleur de ses projets et jusqu'au vérificateur de ses sermons ? Hélas ! si l'on avait pu savoir qu'il avait mis plus de soin à limer la phrase de son disciple que de sévérité à redresser ses écarts de doctrine, on aurait soupçonné certainement l'organisation flottante d'un mandataire qui était sérieux avec Cajetan et rieur

(1) Hagenbach cité par Audin.

avec Erasme ; qui s'entretenait amicalement avec Carlostadt, le partisan des nouvelles doctrines, aussi bien qu'avec Eckius, le théologien défenseur de l'inflexible vérité ; qui se moquait en secret de Tetzel prédicateur, et se montrait en public plein de respect pour Tetzel inquisiteur ! Et puis, comme nous l'avons dit, n'étaient-ce pas des sympathies mutuelles pour les enseignements de Tauler qui avaient fait de Luther et de Staupitz deux amis qui étaient l'un pour l'autre des intelligences infaillibles ? Donc Staupitz ne pouvait point réussir ; il dut tenter pourtant de donner timidement des conseils ; mais son intervention ne produisit aucun fruit. Luther persévéra dans sa révolte, et ne cessa pas de prêcher (1).

Sa prédication eut encore des succès et lui donna des disciples. Fiers de la gloire de leur frère, des religieux du couvent des Augustins furent les premières recrues de sa parole ; des princes, désireux de secouer le joug fiscal de la chancellerie romaine, furent faciles à séduire ; des écoliers furent entraînés par l'éloquence du révolté ; de pauvres ouvriers, venus des mines, s'attachèrent à sa foi comme à celle d'un prophète.

Sa plus glorieuse conquête fut Mélanchthon, qui devint son plus fervent apôtre. Mélanchthon était un jeune humaniste de vingt-deux ans, professeur du plus haut mérite, gratifié d'un extérieur séduisant. Aux dons de la nature il joignait une élégance

(1) Voyez Audin, *Hist. de Luther*, ch. 12.

de parole qui donnait des charmes aux sciences qu'il enseignait. Un jour qu'il expliquait, à Wittemberg, au plus brillant des auditoires les *Comédies* d'Aristophane, Luther fut ravi, et dans son ravissement il fit entendre en public de chaleureux applaudissements (1).

De son côté, Mélanchthon avait voulu entendre Luther, qui charma d'abord son oreille, persuada plus tard son cœur facile à gagner, et fit bientôt de lui le plus puissant propagateur du nouvel évangile : quiconque l'entendait était, dit-on, séduit et conquis à la Réforme.

La révolte de Luther avait aussi besoin d'encouragements. Elle les trouva dans l'intervention, tour à tour secrète et ouverte, de la noblesse teutonne. Une pure spéculation de théologie l'aurait trouvée au moins indifférente, et peut-être, dans ce cas, serait-elle devenue le juge impitoyable du docteur ; mais souvenons-nous en passant qu'on faisait miroiter aux yeux de sa cupidité des laïcisations que le triomphe du réformateur rendait inévitables : pour des hommes qui avaient un luxe coûteux à entretenir, des valets nombreux à payer, des équipages et des meutes à nourrir, l'espoir du gain et l'appât des bénéfices à retirer étaient, avouons-le, des tentations déterminantes ; ils y succombèrent, et ils devinrent les aides du fondateur de la religion nouvelle (2).

(1) Audin, *Hist. de Luther*, ch. 12.
(2) Ibid.

Cependant, effrayé des troubles qui menaçaient l'Allemagne, l'empereur Maximilien, qui ne ressemblait point aux chevaliers de son empire, avait, le premier, écrit à Léon X, afin de lui dénoncer ces malheurs et de se mettre à la disposition de la papauté, pour faire exécuter partout dans ses propres Etats les décisions du Saint-Siège. Sa lettre avait trouvé le pape déjà décidé à agir plus énergiquement.

Le 7 août 1518, par le ministère de l'évêque d'Ascoli, Luther fut donc cité à comparaître, dans soixante jours, à Rome, par-devant des juges choisis de Sa Sainteté, pour y répondre sur ses doctrines. Son refus, d'après les prescriptions adressées au cardinal Cajetan, qui représente le Souverain Pontife à la cour impériale, doit faire menacer Luther de l'excommunication, porter le légat à recourir à l'assistance du monarque, des princes de l'empire et des Universités et faire enfermer le désobéissant, en attendant que de nouveaux ordres enjoignent de l'envoyer à Rome. Il est bien entendu que le pape commande de pardonner au repentir et de punir de l'interdiction l'opiniâtreté. Les princes comme les sujets, les laïques comme les prêtres, qui se feront les recéleurs de l'hérétique, sont, aux termes du bref pontifical, déclarés infâmes, privés de leurs privilèges et de leurs charges civiles. Seul l'empereur est excepté de ces sévérités (1).

Que fit Luther après avoir été cité ? Malgré les instances que dut faire auprès de lui Frédéric, élec-

(1) Voyez auteurs cités par Audin.

teur de Saxe, prié par Léon X d'user de tout son pouvoir pour contraindre le moine à obéir à la sommation, Luther continua de prêcher et d'écrire, affectant de montrer la quiétude d'une victime toute disposée à l'immolation pour le triomphe de la parole divine. Il avait pourtant reçu la citation sans manifester de colère et paru tout décidé à l'obéissance (2). Mais ses amis intervinrent, et alors il hésita ; de l'hésitation il passa à la résolution, et d'homme résolu, il redevint homme flattant. Il finit par s'arrêter à la ruse : il s'abstint un moment de prêcher, étala, dans ses paroles, un grand respect pour Léon X et pour les décisions papales, et puis, quand il crut avoir assez fait pour aveugler les plus clairvoyants, il recourut au subterfuge, pour colorer son refus de comparaître à Rome : c'est un voyage long, dit-il, la saison est rigoureuse ; la route a, pour lui, des dangers ; son corps est usé par des longs travaux. S'il ne peut surmonter tous ces obstacles, « il est prêt à confesser sa foi devant des « juges de capacité, à Wittemberg, à Augsbourg, « ou dans quelque ville d'Allemagne qu'on voudrait « lui désigner ».

Aux sollicitations de Luther se joignirent les sollicitations de l'amitié et les prières de l'Université de Wittemberg, qui invoquait comme titres à l'indulgence le génie de Luther, attirant des multitudes d'étrangers et faisant de cette ville une nouvelle Sion, d'où la lumière se répandait jusqu'aux royau-

(1) De Wette.

mes les plus reculés. L'électeur de Saxe s'interposa seul d'une manière efficace : par l'influence du nonce, il obtint du pape, qui avait toute confiance en Cajetan, que le moine incriminé comparût seulement devant le cardinal (1).

Cette concession n'était conforme ni aux désirs de Luther, ni aux aspirations de ses partisans. L'inflexibilité attendue du Saint-Siège était d'avance escomptée au profit de la Réforme ; elle aurait provoqué une obstination à son avantage ; ou bien, si Luther eût été contraint d'aller à Rome, son dévouement aurait été pompeusement célébré, les périls du voyage exploités, et Luther finalement posé en holocauste. C'était une victoire ; les calculs furent déjoués.

Quelque répugnance qu'eût Luther à comparaître, il obéit, cette fois, non cependant sans avoir auparavant couvert de boue, dans sa correspondance, les illustrations de l'époque, les dialecticiens les plus profonds, les thomistes les plus célèbres, la cour romaine toute entière, ni sans avoir, au préalable, annoncé à Mélanchthon ce qu'il lui renouvela plus tard, lorsqu'il fut arrivé à Augsbourg, « qu'il aime-« rait mieux périr que de se rétracter (2) ».

Le 26 septembre, le moine part de Wittemberg, emportant ces sentiments au fond de son cœur, et laissant touchés jusqu'aux larmes ses écoliers qui rêvent pour leur maître des périls et des embûches

(1) Voyez Audin, *Hist. de Luther*, ch. 12.
(2) Paroles rapportées par Audin.

chimériques. Lui-même, au contraire, semble plein de courage ; mais l'émotion a gagné son âme attendrie par ces marques d'amour. Aux portes de la ville, des grands, des moines, des ouvriers surtout l'attendent, et en le voyant : « Vive Luther ! » s'écrient-ils. « Vive le Christ, et sa parole ! » répond le Saxon. Ses amis l'accompagnent encore, pour ne le quitter qu'à quelques lieues des faubourgs, après avoir échangé avec lui des marques de l'affection la plus vive (1).

A Weymar (remarque considérable à faire), il accepte l'hospitalité de ce Myconius qu'il connaît bien, curé de l'endroit, misérable renégat et vil défroqué qui se maria avec une jeune fille de Gotha (2).

En passant à Nuremberg, il n'oublie pas non plus d'embrasser Wenceslas Linck, et il se remet en route, pour arriver à Augsbourg le 8 octobre accompagné de cet ami et d'un religieux augustin du nom de Léonard.

Dès qu'il est entré au couvent des Carmes, Luther en donne avis au cardinal ; mais il refuse de paraître en sa présence avant d'être muni d'un sauf-conduit de l'empereur (3). C'était injurier grossièrement le plus doux des hommes, l'ennemi de toute violence, totalement éloigné de faire du docteur un martyr.

(1) Récit d'Audin.
(2) Rembard.
(3) Récit de Luther.

La pièce, impatiemment attendue, est remise le 11 octobre, et le moine appelé se présente le 12 au légat, qui va au-devant de lui et l'embrasse. Luther, de son côté, se jette aux pieds du cardinal, et lui tient ce langage : « Pardon, Monseigneur, dit-il, si « quelques paroles imprudentes me sont échappées, « je proteste que je suis prêt à les désavouer, si « vous me montrez qu'elles sont coupables (1). »

Pour cette démonstration, il faut donc une dispute. Cajetan, certes, peut l'accepter et se donner ainsi une victoire. Aux vertus du cœur qui sont l'apanage des saints, il unit les qualités qui font l'auréole des savants : érudit de premier ordre, exégète supérieur, théologien sans rival, il sait par cœur toute la *Somme* de saint Thomas, et, si l'œuvre du grand génie s'était perdue, on l'eût retrouvée, dit-on, dans le cerveau de son disciple (2).

Néanmoins, Cajetan refusa le duel, et il répondit : « Mon intention n'est pas de disputer, mon frère ; « je vous demande, par ordre de Sa Sainteté, de ré- « tracter vos erreurs et de vous abstenir de rien en- « seigner désormais qui puisse troubler la paix de « l'Eglise.

« — Mon Père, dit Luther, montrez-moi en quoi « j'ai péché.

« — Encore une fois, mon fils, reprit le cardinal, « je ne viens pas ici pour disputer avec vous com- « me dans une école ; je ne suis point votre juge ; je

(1) De Wette.
(2) Audin.

« suis envoyé par notre père commun à qui vous « écriviez il n'y a pas longtemps : « Approuvez, con- « damnez, appelez, rappelez, je suis prêt à écouter « votre voix comme la voix de Dieu. » Rétractez- « vous donc, car telle est sa volonté.

« -- Me rétracter ! » dit Luther ; « mais quelle er- « reur ai-je enseignée ? »

Le légat jugea à propos de n'en citer que deux : « Que les mérites de Jésus-Christ ne sont pas les « trésors des indulgences » ; et « que, pour être jus- « tifié, la foi seule suffit », et il rappela à l'hérétique la bulle de Clément VI sur les indulgences et l'enseignement universel de l'Eglise sur la nécessité de la foi associée aux œuvres.

Le réformateur avait entraîné le prélat dans une discussion qui durait depuis déjà deux heures, lorsque celui-ci rappela à son interlocuteur sa volonté de ne pas discuter, et par deux fois, pour en finir, il lui fit cette question : « Vous rétractez-vous, oui « ou non ? »

Luther demanda trois jours pour répondre, et on se sépara (1).

Ce terme n'est pas encore expiré que, en présence de quatre sénateurs, de témoins nombreux et d'un notaire, il remet au nonce une protestation qui contient la déclaration suivante : « Qu'il n'avait « jamais eu l'intention de rien enseigner qui pût « offenser les doctrines catholiques, les divines Ecri- « tures, l'autorité des saints Pères, les décrets des

(1) Voyez récit d'Audin avec pièces justif. citées.

« papes. Que, du reste, s'il avait erré, homme fai-
« ble qu'il était, il offrait de soumettre ses écrits au
« jugement du Saint-Père, des Universités de Bâle,
« de Fribourg, de Louvain et de Paris surtout, la
« mère et la patronne des bonnes études. »

Double outrage commis dans cette conduite par Luther : l'un au légat, en amenant des témoins et en signifiant ainsi sa défiance ; l'autre, ce qui est plus grave, au pape et à la foi en recourant au jugement des écoles.

Cajetan voulait se borner à réclamer encore une fois la rétractation de l'hérétique, afin de le réconcilier avec l'Eglise (1). Mais Staupitz, qui assistait à la conférence, s'interpose par des supplications émues et obtient du cardinal que son moine pût se défendre par écrit.

Le lendemain, après une préparation qui a duré toute la nuit, le docteur présente son plaidoyer, où il a rassemblé des textes nombreux empruntés aux livres sacrés, et où, pour son malheur, il a étalé cette absurde proposition de Panormita : « Que le
« simple laïque, en matière de dogme, s'il s'appuie
« sur l'autorité et la raison, est supérieur au pape. »
Voilà, dit le légat, en montrant du doigt ce passage,
« voilà qui est monstrueux, et vous voudriez que je
« misse sous les yeux de Sa Sainteté de si odieuses
« paroles, après toutes les assurances que vous lui
« avez données de votre obéissance filiale ! » Voyons, frère, poursuit-il en répondant à Luther, et en pre-

(1) De Wette.

nant sa main, qu'il pressait affectueusement dans la sienne(1) ; « voyons, il en est encore temps ; je suis « prêt à intercéder pour vous auprès de notre père « commun ; mais qu'une vaine gloire, que de mau- « vais conseils, qu'une obstination aveugle ne vous « retiennent pas : allons, rétractez-vous. »

Luther garda le silence, et alors Cajetan ajouta : « Eh bien ! Ne revenez plus. Tout est fini. » Le rebelle s'inclina et s'éloigna.

Cependant, le prélat avait pitié d'une âme que perdait un orgueilleux entêtement. Au nom de Léon X, pour la paix publique et pour le repos de la Saxe, il pressa vivement Staupitz et Linck d'intervenir encore, afin de ramener Luther. Cet acte de paternelle charité mit la plume à la main de l'égaré, qui épuisa, dans une lettre dont le commencement est admirable, tout ce que peut contenir de sentiments d'affection, de reconnaissance et de respect, un cœur qui revient d'une erreur qu'il déplore. Malheureusement, son repentir n'était qu'une feinte et la répétition des comédies passées. La missive se terminait ainsi, par une insubordination plus opiniâtre que les précédentes : « Quant à la rétrac- « tation, mon révérend et doux père, que vous et « notre vicaire demandez avec tant d'insistance, « ma conscience ne me permet en aucune manière « de la donner, et rien au monde, ni des ordres, « ni des conseils, ni la voix de l'amitié, ne pourrait « me faire parler ou agir contre ma conscience. Il « reste une voix à entendre, qui vaut toutes les

(1) De Wette, Audin et autres.

« autres, c'est celle de l'épouse qui n'est que la « voix même de l'époux. Je vous supplie donc en « toute humilité de porter cette affaire sous les « yeux de notre Saint-Père le pape Léon X, afin « que l'Eglise prononce sur ce qu'il faut croire ou « rejeter (1). »

La douceur, la bienveillance, la temporisation n'avaient donc plus rien à attendre, et Luther fit ainsi évanouir toute espérance et même toute illusion de rapprochement, surtout par son appel « du « pape mal informé au pape mieux informé », qu'il fit afficher en plusieurs lieux publics, et par sa fuite secrète et précipitée de la ville d'Augsbourg (2). Il était déjà à Nuremberg, lorsque l'atteignit, par les soins de son ami Spalatin, le bref par lequel le chef visible de l'Eglise, l'image vivante du Fils de Dieu sur la terre, venait dire au moine encore catholique, au nom de la toute-puissance du Christ : « Voi- « là l'enseignement de l'Eglise, croyez et obéissez, « ou vous serez retranché de la communion des « apôtres. C'est un dogme de foi que l'efficacité des « indulgences. Votre raison le repousse, vous n'êtes « plus mon fils ; vous n'êtes plus un anneau de « cette grande chaîne qui vous liait aux disciples « de Jésus ; vous n'êtes plus une goutte de cet océan « qui ne se desséchera qu'à la fin des siècles ; je vous « renie au nom du Christ, comme ont été reniés « Jean Huss, Wicleff, et tous ceux qui, ainsi que « vous, ont voulu marcher dans leur sagesse, au

(1) Lettre de Luther transcrite, avec pièces justif., par Audin.
(2) Récit d'Audin.

« lieu de suivre cette lumière qui éclairera tout « enfant docile jusqu'à la consommation des siè- « cles (1). »

Sait-on ce que dit alors Luther de Léon X, qui, au lieu de l'excommunier, avait mieux aimé recourir encore une fois à la voix de la persuasion ? Il répondit par un nouvel outrage au pontife, et qualifia de « polisson (2) » celui qui, sous le nom de Léon X, avait essayé « de lui faire peur » avec son bref.

Arrivé à Wittemberg, l'hérétique imagine « que « ce pape mieux informé auquel il recourait pour- « rait peut-être bien le condamner », et alors il rédige un appel « du pape mieux informé » au concile, et si le concile le punit, c'est la Sorbonne de Paris qu'il veut avoir pour juge (3). La Sorbonne n'est-elle pas « la mère des sciences » ? Mais, lorsque cette mère des savants sera devenue plus tard, selon lui et vis-à-vis de lui, une cruelle marâtre par la flétrissure dont elle couvrira ses écrits, elle aura fini d'être le sanctuaire des lumières théologiques, pour n'être qu' « un repaire de sots, d'ânes et d'a- « nissimes (4) ».

Ainsi trouve la joie et le bonheur à se moquer de ce qu'il y a au monde de plus respectable et de plus respecté, celui qui s'est déjà moqué de la science, du bon sens et de la foi.

(1) Audin, *Hist. de Luther.*
(2) Parole dite à Spalatin.
(3) Lettre à Spalatin. De Wette.
(4) Audin, *Hist. de Luther*, chap. 13.

CHAPITRE VIII

La presse et les arts popularisent les idées nouvelles. — Luther prépare un second appel. — L'appel est imprimé et publié. — L'hérétique y doute de l'infaillibilité papale. — Repos de Luther à Wittemberg. — Visiteurs attirés par sa renommée. — Mort de l'empereur Maximilien. — Election de Charles-Quint. — Miltitz succède à Cajetan pour convertir Luther. — Mort de Tetzel. — Résultat négatif de la mission de Miltitz.

Lorsque les ministres de la religion sont attaqués dans la considération dont ils doivent jouir auprès des âmes, la doctrine qu'ils enseignent, disions-nous plus haut, n'est pas loin d'être atteinte. Voilà pourquoi, depuis deux ans, le novateur s'est occupé sans relâche à ce travail de destruction. Selon la presse, qu'il a fait parler en langue vulgaire, les moines, les théologiens de Cologne, les prédicateurs des indulgences, les scolastiques, les cardinaux, le pape même, tout ce qui représente l'Eglise romaine n'a été qu'une vraie barbarie avec l'obscurité des ténèbres et la brutalité de tous les vices : Luther, au contraire, les Universités d'Allemagne, les écoliers, les humanistes, tout ce qui personnifie la Réforme n'a été que la civilisation avec la clarté des plus vives lumières et le spectacle des plus hautes vertus. Par l'artiste, dont il a associé la collaboration au travail de l'imprimeur, le burin de tout graveur, se faisant bouffon, a multiplié sous des

formes ridicules les portraits des adversaires, et le ciseau de tout sculpteur n'a travaillé que pour les répandre, tandis que la calcographie a frappé par milliers les médailles du réformateur, et la peinture rivalisé avec la statuaire, pour étaler aux yeux de tous l'image du moine, dont elles ont fait l'idéal du juste et du chrétien. Ainsi devint puissant, uniquement par la faveur du peuple, l'enseignement nouveau : tant il est vrai que toute révolution, pour être fécondée, a besoin du mouvement populaire, qui la reçoit ébauchée et la conduit à sa fin. L'insurrection luthérienne n'eût jamais été heureuse, si l'ouvrier, demeuré dans ses ateliers ou dans ses boutiques, n'avait été entraîné à la suite de Luther. Wiclef avait enseigné presque tout ce qu'enseignait le moine, mais l'ivraie de Wiclef demeura déposée dans les esprits, et les théologiens en étouffèrent le germe. Plus habile, le réformateur agit différemment ; il répandit la querelle dans les carrefours et les marchés, et la semence, au lieu d'être balayée par le vent, se développa, pour lui donner une récolte abondante (1).

Encouragé par l'accueil qu'il trouvait dans les masses, le Saxon s'enhardit, et, à Wittemberg, prévoyant une condamnation, il a préparé, pour être prêt à affronter la malédiction de Rome, « où « siège l'Antechrist, » un second appel plus complet que le premier « du pape au futur concile » : impudent manifeste, plein d'arrogance, où, avant

(1) Lisez Audin, *Hist. de Luther*, chap. 14.

d'insulter à l'ineffable douceur du cardinal Cajetan, à son orthodoxie et à sa science, il élève, pour la première fois, des doutes sur l'infaillibilité du chef de l'Eglise, et débite, sur cette question, aujourd'hui vidée, les inepties puériles que l'ignorance seule peut accumuler : « Le pape n'est-il pas, » dit-il, « de même chair, de même condition que « les autres hommes, peccable, faillible comme « eux; pouvant errer et tomber ainsi que saint « Pierre (1)? » Vous oubliez, docteur, de lire dans l'Ecriture, que vous prenez pour seule règle de vos croyances, qu'il est surtout la pierre fondamentale d'un édifice inébranlable, et, comme tel, inébranlable lui-même, le pasteur divin des agneaux et des brebis, et à ce titre incapable de les conduire qu'en de sains pâturages ; le confirmateur de ses frères dans la foi, et en cette qualité l'apôtre souverain de la vérité, le pécheur converti, que la prière du Christ préserve de toute défaillance.

L'arme étant forgée, aiguisée même, car Luther est prévoyant, et il a d'avance livré son appel à l'impression, elle doit demeurer, s'il faut l'en croire, dans le fourreau jusqu'à l'attaque du pape, et l'imprimeur a l'ordre de remettre chez l'appelant l'édition toute entière : mais, par un de ces coups du hasard que l'on ne prévient pas, plutôt par une criminelle tolérance ou par une lâche complicité que l'on explique très bien, étant connue la duplicité de l'hérétique, le libraire, rebelle à la volonté

(1) Seckendorf et *Lutheri opera.*

de l'auteur, livre au commerce, sans attendre, l'écrit que le public dévore (1). Par l'écrit, de la tête ou mieux des passions indomptables du réformateur la révolution passe rapide comme un torrent aux passions surexcitées de la Germanie, de la Saxe surtout, que l'orgueil d'avoir un enfant comme Luther pousse particulièrement à s'assimiler et à répandre ses idées malsaines.

Tandis que l'invocation au futur concile fait bruyamment son chemin dans le monde allemand, Luther est un moment réfugié au fond de sa solitude de Wittemberg, paraissant écouter, dans le repos, ce qu'on dit autour de lui des résultats de sa déclaration de guerre. Or, à chaque heure, c'est un nouveau visiteur qui frappe au couvent pour l'interrompre dans son calme : l'un est avide de connaître le Frère Martin, devenu déjà célèbre ; l'autre sollicite sur saint Thomas une appréciation du moine, qui déteste l'illustre dominicain ; celui-ci veut de lui une docte consultation sur le culte à rendre aux saints et sur leur puissance ; celui-là demande si la guerre à faire aux Turcs est prudente et légitime ; maintenant, c'est Ulrich qui va l'encourager à la lutte ; bientôt, Erasme, afin de lui offrir ses félicitations pour son *Commentaire* des psaumes (2). Vraiment, Luther, pour ce coin de la catholicité, est devenu un oracle d'Occident, dont l'autorité vaut la puissance d'un pape ! Et de

(1) Lettre à Wenceslas Link.
(2) Sleidan, *Hist. de la Réformation.*

ces progrès dont jouit son œuvre, le cénobite s'applaudit comme d'une victoire glorieuse, jusqu'à s'enivrer d'un fol orgueil qui le pousse sans cesse à marcher. Il court, en effet, toujours, avec une rage aussi aveugle qu'infernale, à des conquêtes qui seront plus désastreuses à mesure qu'elles deviendront plus nombreuses.

Cependant, la vie de Luther se perd un moment encore au milieu du tumulte que font les ambitions autour du cercueil impérial, car l'empereur Maximilien n'est plus. Il faut donner un nouveau maître au monde, et l'on se recueille pour mettre en des mains dignes le plus beau des sceptres, et sur une noble tête la plus belle des couronnes. Tout fait donc silence, et on n'entend point le bouillonnement des passions religieuses, dont, hier encore, le bruit et la fureur troublaient cette terre teutonne ; tout prête l'oreille pour écouter le verdict des septemvirs réunis en diète, et le 28 juin, on apprend qu'à l'unanimité a été fait empereur, au préjudice de François Ier, le monarque le plus élégant du siècle, Charles-Quint, déjà roi d'Espagne, jeune homme de 19 ans, d'un cœur généreux et d'une intelligence élevée, d'un jugement sûr et d'un esprit orné, d'une volonté ferme et d'une foi sans déguisement comme sans faste. Si Rome a perdu dans Maximilien un allié sincère de l'Eglise, elle acquiert dans le souverain qui lui succède un ardent protecteur. Le réformateur eût préféré à la tête de l'empire Frédéric de Saxe. Protégée par ce prince, la Réforme n'eût chanté que des triomphes.

Néanmoins, le moine insubordonné ne perdit point courage. Rome l'observait, mais lui aussi observait Rome, et, recueilli dans sa cellule, il mûrissait les projets d'astuce et de violence qui allaient caractériser en lui le plus audacieux des sectaires, comme le plus cynique des calomniateurs.

De son côté, Léon X, gravement alarmé par les bruits de l'orage, qui, après l'élection, recommence à gronder sous le ciel germanique, est résolu à dompter par tout moyen l'opiniâtreté du rebelle, l'ennemi capital de la papauté : mais, avant de le frapper, il veut une nouvelle fois employer la persuasion et la mansuétude. C'est Miltitz, un simple chanoine de Mayence, un Allemand, un Saxon même comme Luther, que le pape nomme son négociateur, en lui donnant le difficile mandat de ramener à la voie de la soumission le religieux dévoyé. Esprit moins orné que Cajetan, Miltitz était doux et conciliant. Commander aux deux partis de garder un silence sévère est le commencement de ses efforts ; solliciter du duc de Saxe la faveur de son intervention et de son influence pour le succès de sa mission est le second acte de sa nonciature ; s'empresser ensuite de remettre à Spalatin une lettre du Souverain Pontife est un nouveau moyen qu'il met en œuvre, avec la confiance que la prière du chef de l'Eglise flattera l'ami de Luther, et déterminera le retour, si ardemment ambitionné de tous. Georges Spalatin était un homme de lettres, qui jouissait d'une ré-

putation peu ordinaire ; qui avait conquis un canonicat à Altembourg et l'honneur d'être le secrétaire intime de Frédéric ; mais, en lui demandant son concours, Léon X ne savait point que cet humaniste avait, sur le libre arbitre et la justification, les idées de Staupitz, ni que l'amitié d'un tel homme dût être funeste à la cause que plaidait son député, et dangereuse pour l'impétueux novateur qu'il s'agissait de ramener au bercail (1).

Ces espèces de préliminaires achevés, Miltitz prit à cœur un rapprochement qu'il était à ses yeux nécessaire d'opérer, avant d'entreprendre la réconciliation de l'hérétique avec l'Eglise.

Il arriva à Altembourg en décembre de la même année 1518, la tête remplie contre Tetzel des préventions que les plaintes des populations catholiques de la Saxe avaient injustement fait naître en lui. Aussitôt, il manda le dominicain, afin de rétablir, s'il était possible, la bonne harmonie qui n'existait plus entre le moine qui prêcha l'efficacité des indulgences et le moine qui les attaqua. Tetzel était malade, incapable de se mettre en route ; il s'excusa donc dans une lettre pleine de cœur, où il protesta de son attachement inaltérable au Saint-Siège. Il invoquait, pour se dispenser du voyage, le danger qu'a créé, pour sa vie même, la colère partout allumée contre lui par les calomnies éhontées et les haines implacables de Luther, et finalement il demanda des instructions sur sa conduite

(1) Audin.

à tenir, promettant de les suivre, s'il le pouvait sans péril (1). Hermann Raab, provincial des Dominicains, joignit à ces excuses la voix de son autorité, attesta l'exactitude des faits racontés par son inférieur, signala les fureurs de Luther, fit connaître les mérites de Tetzel et le recommanda vivement à la sollicitude de l'envoyé pontifical (2). Mais Miltitz ne fut pas satisfait, se rendit peu après à Leibzig, et, sans craindre la présence du provincial, il menaça Tetzel de le dénoncer au pape. Ce fut un coup mortel. Tetzel ne murmura pas ; atterré subitement par des griefs qu'il n'avait pu détruire, il courut se mettre au lit, pour ne s'en plus relever, et il mourut de chagrin le 14 juillet 1519, victime de son dévouement au pontife dont la cause le préoccupait toujours plus que sa vie propre.

Les calomnies dont fut abreuvée son âme, Luther avait su les accréditer. Tout le calice était amer, sans doute, jusqu'à la dernière de ses gouttes, pour le vaillant défenseur de la papauté ; mais, quand on appartient, comme lui, à la famille la plus docte de l'Eglise, être dénoncé par l'histoire comme un hérétique assez ignorant pour dire « qu'eût-on violé la Mère de Dieu, l'indulgence « peut, même sans pénitence ni repentir, réhabi- « liter le coupable », c'est, entre toutes, l'accusation qui devait particulièrement meurtrir son cœur !

(1) Lettre de Tetzel.
(2) Hofmann.

Pendant plus de deux ans, en effet, il avait, la larme à l'œil, sollicité, en chaire, dans ses livres, au couvent, dans ses voyages, sur son lit de douleur, qui fut le lit de sa mort, que l'ignominie qui lui en venait fût épargnée au prêtre et au moine (1).

Le misérable réformateur avait recueilli de Myconius ce colportage, qu'il savait fort bien avoir été inventé ; il l'avait répété d'abord comme un bruit populaire sans avoir l'air d'y croire ; ses thèses en avaient fait mention et les affiches placardées aux murs des églises l'avaient porté à toute oreille. A une heure d'émotion, qui fut l'heure de l'agonie de Tetzel, le Saxon avait semblé pourtant se repentir et s'était hâté d'écrire au moribond des paroles de consolation, avec l'assurance, pour l'avenir, d'un oubli complet du passé. Mais chasser le naturel est chose difficile ; tromper était à Luther une nature acquise, et vingt ans après sa promesse, lorsque son ennemi ne peut plus se défendre, le Wittembergeois fut assez lâche pour ressusciter le mensonge. Ses disciples n'ont pas plus que lui respecté la vérité de l'histoire (2). Pareils aux oiseaux de proie, ils n'ont pas même épargné le cadavre du religieux, qu'ils insultèrent par des épitaphes (3) : heureusement, tôt ou tard, la justice se fait jour et reprend sa place. Tetzel compte aujourd'hui dans l'histoire des apologistes aussi nombreux que le furent ses critiques, et c'est par le courage d'un protestant sur-

(1) Audin.
(2) Arnold.
(3) Vogel cité par Audin.

tout qu'a été rendue à la robe du pieux dominicain l'éclatante blancheur que l'encre d'un méchant augustin avait couverte de ses plus noires taches (1).

Les entrevues de Miltitz avec Luther commencèrent le 5 janvier 1519, à la table de ce Georges Spalatin dont l'orthodoxie était plus que douteuse. C'est là aussi qu'elles se continuèrent.

A croire les biographes protestants, elles furent cordiales de part et d'autre. Ils ajoutent cependant que « jamais diplomate n'avait été joué si complè-« tement que le fut le mandataire de Rome ».

Aux bons arguments invoqués pour arriver à la persuasion, le chanoine unit les adulations et les complaisances : il prodigua l'éloge au docteur, défendit mollement le pape et abandonna aussi bien Cajetan que Tetzel. De son côté, le docteur parut se résigner à obéir. Une lettre qu'il écrivit, en effet, à l'Electeur de Saxe, lorsque furent terminées les conférences, autorisa cette espérance : « J'ai vu « Charles de Miltitz, le nonce apostolique, écrit le « novateur, et voici ce dont nous sommes convenus « pour arriver à la pacification générale : il m'est « imposé de cesser mes prédications, et j'en ai con-« tracté l'engagement, pourvu que mes adversaires « soient tenus à garder le même silence. Je reste « chargé d'écrire à Sa Sainteté, pour lui donner l'as-« surance de mon entière soumission, et lui témoi-« gner mon regret des préventions et des haines « excitées par mes derniers discours. Je dois égale-

(1) Walch.

« ment exhorter le peuple à ne point se séparer de « la communion du Saint-Siège, et déférer à l'ave- « nir mes écrits et mes sentiments, sans aucune ré- « serve, au docte archevêque de Salsbourg. »

Quelque insuffisante que soit la satisfaction, on ne pouvait guère attendre davantage de la fierté de Luther, dont le caractère, les antécédents et les compromissions semblaient devoir, au contraire, s'opposer à ce semblant de soumission, qui le laissa insoumis. Il le demeura en réalité, et voici, pour démasquer toute l'hypocrisie, qu'il emploie, afin de faire croire à la sincérité de son retour, les passages essentiels d'une lettre que le rebelle écrit à Léon X :

« Bienheureux Père, dit-il, je suis encore dans la « nécessité, moi, la lie des hommes, cendre et pous- « sière, de parler à votre incomparable Majesté. « Daigne Votre Clémence écouter les faibles bêle- « ments de la plus infime de vos brebis. Est dernière- « rement venu ici, cet homme honorable, Charles « Miltitz, camérier secret de Votre Béatitude, m'ac- « cusant gravement en votre nom, auprès de notre « illustre prince, d'avoir manqué de déférence et de « respect envers l'Eglise romaine, et demandant sa- « tisfaction. Quelle n'a pas été ma douloureuse sur- « prise, en voyant ainsi détourner de leur sens mes « paroles et mes démarches, qui n'avaient d'autre « but que d'en soutenir l'honneur et les privilèges ! « On exige de moi que je rétracte mes discussions. « Je ne demanderais pas mieux si la rétractation « était possible. Mais aujourd'hui, par le fait même « des incriminations et des hostilités qui n'ont cessé

« de me poursuivre, mes écrits sont partout répan-
« dus bien au delà de mes espérances. Comment
« les révoquer ? Les idées qu'ils expriment ont tel-
« lement pénétré dans les cœurs que toute tenta-
« tive serait désormais inutile ou même nuisible.
« Dans un temps où notre Germanie pullule d'hom-
« mes éclairés, sagaces et judicieux, le meilleur
« moyen d'honorer l'Eglise, c'est de ne rien révo-
« quer. Une rétractation ne ferait que la souiller et
« la livrer au dénigrement des peuples.

« Ceux-là, oui, Très Saint Père, l'ont injuriée et
« l'ont souillée, cette sainte Eglise de Rome, ceux-
« là que je n'ai cessé de combattre, et qui, dans des
« discours insensés, tenus au nom de Votre Sain-
« teté, voulaient, adorateurs d'un lucre fétide, jeter
« sur le repentir l'opprobre et l'abomination, et,
« comme si ce n'était pas assez de toutes ces ini-
« quités, moi qui luttais contre toutes ces mons-
« truosités, ils me chargent de tout le poids de leurs
« témérités.

« Ah ! Très Saint Père, devant Dieu, devant la
« création, j'affirme que je n'ai jamais eu la pensée
« d'affaiblir ou d'ébranler l'autorité du Saint-Siège.
« Je confesse que la puissance de l'Eglise romaine
« est au-dessus de tout ; au ciel, ni sur la terre, il
« n'est rien au-dessus d'elle, Jésus excepté. Que
« Votre Sainteté n'ajoute aucune foi à ceux qui par-
« lent autrement que Luther.

« Quant aux indulgences, je promets à Sa Sain-
« teté de ne plus m'en occuper, de garder le silence,
« pourvu que les adversaires le gardent à leur tour ;

« de recommander dans mes sermons au peuple
« d'aimer Rome, et de ne pas lui imputer les folies
« des autres, de ne pas croire aux paroles amères
« dont j'ai usé et abusé envers elle en combattant
« ces jongleurs, afin qu'à l'aide de Dieu ce bruit de
« discorde s'apaise : car tout mon désir était que
« l'Eglise de Rome, notre mère commune, ne fût
« pas flétrie de la souillure de ces hommes d'argent,
« et que le peuple apprît à préférer la charité aux
« indulgences (1). »

Est-il possible de trouver, dans quelque élucubration qu'on imagine, un amas de finesse et d'astuce pareil à celui qu'on vient de lire ? Avez-vous d'abord entendu, avec le pape, les bêlements plaintifs de la pauvre petite brebis, changée bientôt en un serpent, qui rampe pour mordre plus à son aise ? Avez-vous ouï les caresses filiales de cette phraséologie trompeuse, qui brûle des flots d'encens pour empêcher d'être saisies les exhalaisons corruptrices de ce mal qui persévère et qui s'appelle rébellion ? Ah ! continuez à écouter attentivement Luther avec ses protestations et dites-nous si, dans toute son épître, il n'a pas habilement combiné la perfidie avec l'insolence, quand, dans l'humilité la plus profonde, mais la mieux feinte, il semble baiser la terre pour s'élever au plus haut ciel ; lorsque, dans la sincérité la plus parfaite, mais la mieux étudiée, il tente de persuader le pontife du désir qu'il a de se rétracter,

(1) Lettre transcrite aux pièces justificatives de l'*Hist. de Luther*, par Audin.

et qu'il le refuse ; quand, dans la sollicitude la plus vive, mais la plus affectée, il invoque sa résolution de ne rien révoquer, comme un moyen certain d'honorer Rome dans sa Germanie si docte, si sagace et si judicieuse, comme si déshonneur était possible, pour l'Eglise de Dieu, à se trouver en contradiction avec des hommes, fussent-ils les plus célèbres du monde.

Mais, encore un peu, et vous allez faire vôtres toutes ces pensées, lorsque vous verrez le moine perdre la faible voix du timide agneau, pour reprendre sa haute parole de tonnerre : Miltitz a cessé, pour lui, d'être cet « homme honorable, « *honestus vir* », dont il parlait hier au Souverain Pontife, pour devenir « un trompeur, un menteur, « qui l'a quitté, lui donnant un baiser, baiser de « Judas, et en versant des larmes, larmes de cro- « codile ; un joyeux et franc buveur, qui trinquait, « à la saxonne, en buvant d'énormes pots de bière « d'Imbeck, et venait, armé de soixante-dix brefs « apostoliques, pour le prendre captif dans son « homicide Jérusalem, dans sa Babylone pour- « prée (1). »

Que voit-il maintenant dans cet épiscopat, où il trouva l'archevêque de Salzbourg digne d'être choisi de lui pour juge de sa doctrine ? « Ils m'appel- « lent, dit-il, superbe et audacieux, ces évêques ; « je ne dis pas non ; mais que sont-ils ces hom-

(1) De Wette.

« mes-là pour savoir ce qu'est Dieu, ou qui nous « sommes (1) ? »

Comment traite-t-il l'autorité pontificale, à laquelle, il n'y a qu'un moment, il prodiguait ses pieuses adorations? « Faut-il que je vous le dise à « l'oreille? En vérité, écrit-il, je ne sais si le pape « est l'Antechrist en personne ou son apôtre, tant « le Christ, c'est-à-dire la vérité, est corrompu et « crucifié dans ses décrets (2). »

Cependant, il faut bien qu'on l'avoue, Rome avait fidèlement reproduit ce Christ dans la patience et la douceur de sa conduite. Qu'on s'en souvienne : depuis trois ans, la querelle des indulgences trouble l'Allemagne entière ; le nom de Luther et ses thèses sont portés en tout lieu jusqu'au dernier bourg de la Germanie, et ses doctrines courent, la tête orgueilleusement levée, passionnant toutes les âmes ; le docteur a partout une tribune, et partout il les prêche ; l'imprimerie multiplie ses clichés pour les répandre. Or, le silence du pape, au milieu de ce tumulte, aurait-il été de mise, quand le Vatican, pour l'apaiser, aurait volontiers sacrifié tous les trésors qu'il renferme ? Quand un incendie va tout consumer autour de lui, peut-on ne pas crier au feu ? A l'heure de l'orage, quand l'éclair luit et le tonnerre gronde, le matelot n'a-t-il rien à tenter pour préserver son navire de la tempête qui le menace ? Léon X de-

(1) De Wette.
(2) Ibid.

vait donc parler et agir. Il le fit et voyons-en le mode.

Ses brefs aux archevêques, aux évêques, aux ordres religieux réclament le concours de tous, pour l'œuvre de la pacification religieuse : Luther demeure sourd à toutes les voix qui le conjurent ; l'intervention du pouvoir civil est sollicitée : le novateur le méconnaît encore ; la pourpre romaine est envoyée : l'hérétique en rit et s'en moque ; Miltitz a, d'une parole amère, tué Tetzel : l'immolation n'a pas plus satisfait le moine ; surviennent Staupitz, Spalatin et d'autres : l'amitié se heurte encore à l'invincible obstination d'un orgueil qui est sans mesure.

Restait, après tout cela, à faire entendre de Luther le cri de tristesse et d'alarme des Franciscains de Juterbock. Rassemblés sous la présidence de leur supérieur, les cénobites ont marqué, dans les écrits de Martin, quatorze propositions que leur foi repousse ; leur conscience a été effrayée du scandale, particulièrement déplorable, d'un prêtre qui ose soutenir que « le laïque, se fondant sur « l'Ecriture, est supérieur à l'autorité du pape, du « concile, de l'Eglise » ; leurs plaintes sont arrivées à l'évêque de Brandebourg, et par ce prélat à l'auteur de cet enseignement hérétique : le croirait-on ? Oui, a répondu Luther, en empruntant au dictionnaire des halles son plus grossier langage ; « oui, « au laïque armé de l'Ecriture Sainte il faut croire « plus qu'au pape, plus qu'au concile, plus qu'à « l'Eglise. C'est la doctrine de saint Augustin, et il

« n'est au monde que des moines observantins, au « front de prostituée, pour soutenir le contraire (1). »

Ainsi s'épuise tout ce que possèdent de ménagements, de bienveillance et de douceurs pape et monarque, cardinaux et prêtres. Devant cette armée pacifique des soldats de l'Eglise, une âme, quelque belliqueuse qu'on la suppose, aurait dû s'émouvoir et se rendre. Hélas ! inflexible comme un chêne séculaire, l'opiniâtre Luther, au contraire, résiste. Il est pourtant un homme redouté qui pourrait briser l'instrument de la discorde, c'est l'électeur de Saxe ; mais Frédéric porte au fond de son cœur une blessure que le Saint-Siège lui a faite : un enfant naturel de ce prince a sollicité de Rome un bénéfice que Rome a eu le devoir de lui refuser, et voilà, sans doute, la raison de la préférence coupable du père pour Luther, et de son indifférence criminelle contre son adversaire (2).

Luther attendra donc les anathèmes de l'Eglise avant de se déterminer à un retour. « Ses doctri- « nes, comme il dit, n'ont-elles pas affronté le so- « leil ? » Pourquoi donc écouterait-il les vœux de Miltitz et des évêques, et porterait-il sa cause devant le juge qu'il se choisit au colloque de Saltembourg ? « Qu'on lui désigne plus tôt les articles « qu'il doit rétracter et les motifs de sa rétracta- « tion ; et puis lui serait-il permis de fuir une dis- « pute solennelle qui lui a été offerte à Leipzig par

(1) De Wette.
(2) Pallavicini.

« Eck? Ce serait une ignominie pour lui, et la « honte de son refus rejaillirait sur ses amis, son « Ordre et son Université. Son protecteur même, « l'électeur de Saxe, en serait atteint, et d'ailleurs « les illustres personnages qui seront les témoins « du tournoi n'auront-ils pas la compétence d'un « archevêque et même d'un cardinal ? » Et puis, ajoutait-il, « je ne veux pas pour juge d'un Cajetan, « qui aurait voulu me faire renoncer à la foi chré- « tienne et qui n'est rien moins que catholique ».

CHAPITRE IX

Eck demande à Luther de fixer le jour de la discussion. — Capacité de Carlostadt. — Talents et titres de Eck. — Carlostadt débite une thèse de Luther contre le libre arbitre. — Mauvais accueil que font les Lypsiens à sa doctrine. — Victorieuse réplique de Eck. — Discussion sur la primauté papale. — Luther est vaincu.

C'est à Augsbourg, quand Luther se présenta devant le cardinal Cajetan, que Eck proposa à Carlostadt, qui accepta, une dispute théologique sur les questions qui travaillaient le monde. Luther en régla la forme. Voilà pourquoi Eck crut devoir le prendre à partie. Il écrivit au docteur en ces termes : « Le 22 du mois passé, mai 1519, je vous dis le jour « que nous avons fixé pour disputer. Comme Car- « lostadt n'est plus que votre second, et que vous « êtes aujourd'hui l'homme de la lutte, c'est à vous « à fixer le jour où elle s'ouvrira (1). »

Le 27 juin, jour indiqué par le docteur, eut donc lieu, à Leipzig, au château de Pleissembourg, l'ouverture d'une célèbre discussion entre l'école traditionnelle et l'école nouvelle.

Le moine n'avait pas voyagé comme cheminent les moines voués à la pauvreté, mais dans un ap-

(1) Lisez note en langue allemande, citée par Audin, ch. 18, *Hist. de Luther*.

pareil militaire. Traîné par un char somptueux et découvert, il avait fait son entrée solennelle dans la ville, ayant à ses côtés Carlostadt et Mélanchthon et à sa suite deux cents étudiants pour applaudir aux succès ; de nombreux maîtres, docteurs et licenciés, pour apprécier les débats, et plusieurs hussites accourus pour retrouver en Luther un autre père et un successeur de leur Jean Huss (1).

Eck, au contraire, s'était rendu à la cité ducale sans bruit et sans luxe, accompagné seulement d'un humble serviteur.

Le matin, après l'assistance à une messe chantée en musique, les trois champions Eck, Carlostadt et Luther, entendirent un beau discours du professeur Pierre Mosellanus, qui leur recommanda, avec insistance, d'être modérés en parlant, probes en citant des textes et charitables en discutant.

A deux heures, en face l'un de l'autre, chacun sur une chaire, où sont représentés saint Georges et saint Martin, paraissent d'abord le chancelier d'Ingolstadt (Eck) et l'archidiacre de Wittemberg avec leurs inégalités d'esprit, d'instruction et d'éloquence. Carlostadt est, à cette heure, pour Luther, un théologien illustre ; pour Mélanchthon, un érudit ; pour les critiques sans passion, simplement un rhéteur, bouffi de vanité, amoureux de bruit plus encore que de gloire. Eck, au contraire, est un vaniteux aussi, mais un rival qui a suivi, durant trois ans, les cours de droit sous des maîtres illustres ; qui a sé-

(1) *Hist. de Martin Luther*, par Christ. Huber.

rieusement étudié la théologie sous des professeurs habiles ; qui a écrit des livres estimés, prêché des sermons sympathiquement écoutés, et il se présente à son adversaire avec la triple auréole du docteur, de l'orateur et de l'écrivain.

L'objet des débats n'est plus le mérite des indulgences, que l'un doive attaquer et l'autre défendre. L'indulgence a vieilli, et dans l'esprit des novateurs ont germé d'autres doctrines qui ont blessé douloureusement l'oreille catholique.

C'est une thèse composée par Luther, que Carlostadt, parlant le premier, récite sur le libre arbitre. Selon lui, « l'homme dans l'état présent, depuis « la chute originelle, ne possède pas même l'ombre « de la liberté ; ses actes prétendus spontanés sont « les simples mouvements d'une machine, obéis- « sant à l'impulsion comme à l'arrêt d'une force « étrangère ou supérieure ; sous la main de Dieu, « l'homme agit ou reste dans l'inaction d'une ma- « nière absolument fatale. Le mot de liberté ne se « trouve nulle part dans l'Ecriture ; il est né dans « le cerveau de quelques-uns de ces sophistes qu'on « a nommés scolastiques. Le dogme du libre ar- « bitre ne peut se vanter que de deux ou trois siè- « cles d'antiquité. »

L'argumentation dut être peu solide : pas un des auditeurs ne voulut ressembler à l'homme machine, que Dieu n'a pas créé à son image, mais que Luther a fabriqué à la sienne dans la personne de l'archidiacre qui venait, comme un otomate, de reproduire si docilement la désolante doctrine. Les

sourires moqueurs des Lypsiens accueillirent la thèse luthérienne, annonçant ainsi d'avance à son brillant contradicteur sa victoire éclatante.

« Si l'homme n'est pas libre, s'écrie l'adversaire, « où gît donc la distinction du bien et du mal ? « Que devient sa responsabilité morale? Pourquoi « lui parler de salut ou de damnation ? Peines et « récompenses, vice et vertu, mérite et démérite, « qu'est-ce que tout cela dans la même hypothèse ? « Une puérile antinomie. A quoi bon la discussion « présente, puisqu'elle ne peut modifier en rien « l'implacable destinée ? » Orateur et logicien, Eck avait multiplié de la sorte, avec sa facilité prodigieuse, les questions à Carlostadt, lorsque enfin, celui-ci perdu, mais non découragé, comme dans un tourbillon qui l'aveugle, bégaie des raisonnements et des textes, et, passant aux conséquences sans avoir rien prouvé du principe, il ajoute : « Toute œuvre « bonne ou mauvaise en soi, sans excepter les plus « pures et les plus pieuses, est une mortelle offense « envers Dieu. » « Pour qui donc, demande la ré- « plique, le sang du Golgotha a-t-il coulé, si l'homme « pèche toujours, même quand il le recueille ? Enon- « cer ces idées n'est-ce pas insulter le créateur, an- « nihiler la rédemption et déshonorer la créature ? »

Carlostadt était de ce coup annihilé et déshonoré lui-même ; il se déshonora davantage quand, à bout de réplique, force lui fut de demander un sursis. Sur ses désirs, fut renvoyée au lendemain la suite du débat.

Mais, le lendemain, la lumière remplit de ses

clartés la tribune des jouteurs sans avoir chassé les ténèbres qui couvraient l'esprit de Carlostadt. L'archidiacre s'avouait vaincu, il ne reparut point (1).

A sa place s'assit Luther, le 4 juillet 1519. Un habile développement de la controverse commencée avec Carlostadt conduisit à la papauté le docteur d'Ingostald, et surgit alors un débat sur la primauté du Pontife romain, que le docteur de Wittemberg soutenait être de droit humain, contre Eck, qui voyait en Dieu son origine.

Il n'y a plus de papauté, si la papauté ne descend directement du ciel. Si elle n'est qu'une puissance humaine, elle est, comme toute chose terrestre, sujette aux caprices des temps, pouvant s'affaiblir, crouler ou mourir de vieillesse. Tout ce que l'homme fait ne peut-il le défaire ? Si donc la houlette papale a été mise aux mains du pontife par le peuple, comme le sceptre aux mains des autres monarques, le peuple pourra l'en arracher, en un jour de colère, pour la transporter à qui bon lui paraîtra. Et alors, quand sévira l'épreuve, ou que la persécution rugira, à qui s'adressera le chrétien, pour se faire dire si ses douleurs, ses combats ou sa mort sont pour la vérité ? Ne faut-il pas donc qu'un guide infaillible soit descendu d'en haut pour demeurer vivant sur la terre jusqu'à la fin des siècles ?

Elle est conséquemment venue de Dieu cette autorité pontificale, la première de toutes les autorités, puisqu'elle était nécessaire, et voici l'arme invin-

(1) Audin, *Hist. de Luther*, ch. 18.

cible dont Eck se sert pour établir ce fait, le plus considérable que nous ait jamais porté l'histoire; c'est ce texte évangélique : « Tu es pierre, et sur « cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de « l'enfer ne prévaudront pas contre elle, et je te « donnerai les clefs du royaume des cieux; et tout « ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, « et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié « dans le ciel. »

Voilà par conséquent Pierre établi par Jésus-Christ la pierre fondamentale de l'Eglise, « contre « laquelle les portes de l'enfer », c'est-à-dire les puissances infernales et les schismes, « ne prévau- « dront pas ». Le voilà investi des clefs du royaume des cieux, avec le pouvoir, dans l'Eglise, de lier et de délier, d'ordonner, de commander, d'absoudre et de gouverner; et voilà victorieusement démontrée la suprématie du siège apostolique, la hiérarchie de l'Eglise, le principe de l'unité, l'organisation du christianisme, l'économie du plan divin.

Luther était, pendant le discours, dont il devinait le but, dans des perplexités déchirantes : nier la personnification du Christ dans son vicaire, c'est d'un seul coup se séparer de l'Eglise, renoncer aux sympathies d'un grand nombre de seigneurs qui doivent des ménagements à Rome, s'éloigner beaucoup d'âmes indécises dont s'alarmaient déjà les croyances, des prélats que sa science lui attachait, des cardinaux mêmes qui l'admiraient.

Admettre, au contraire, cette émanation spirituelle de l'autorité divine, pour être transmise à

Pierre, et par Pierre à ses successeurs, c'est reconnaître hautement à Léon X l'infaillibilité que cette transmission implique ; c'est reconnaître encore la condamnation par le pape de l'hérésie luthérienne sur les indulgences, et en vérité la situation était pénible : mais plus le novateur entend le nom de Léon X et de sa tiare, plus il les abhorre et les méprise, et alors, ses yeux se reportant sur Eck, Luther concède à son adversaire l'honneur de croire à l'autorité pontificale de source humaine, mais c'est en refusant d'en confesser l'origine divine : « Tu es Pierre » s'adresse à l'apôtre, dit-il ; mais ces « autres paroles : « Sur cette pierre, je bâtirai mon « Eglise », le Christ les a dites de sa personne « même. » C'était aussi rejeter implicitement la visibilité de l'Eglise. Avec la perspicacité de son œil lumineux, Eck a vu tout de suite, dans la parole du moine, la résurrection des erreurs de Jean Huss, et avec un rire malin, qui montre la joie qu'il éprouve, il se hâte de citer à l'interlocuteur l'hérétique qui l'inspire. « Vous m'offensez », réplique vivement Luther, qui refusait cette paternité pour sa parole ; mais à ce déni mensonger Eck oppose sans attendre la proposition condamnée par le concile de Constance : c'est mot à mot la proposition du réformateur. Un moment la confusion s'empare du docteur et lui impose silence ; puis, reprenant sa voix, avec une arrogante fierté, il ose affirmer bien haut que, « parmi les propositions condamnées par le concile de Constance, il « y en avait de véritablement évangéliques ».

A ces mots succède, dans toute la salle, un silence indigné. Le duc Georges, la colère dans l'œil et la menace dans le geste, le rompit en disant : « Mais c'est donc la peste ! »

Pour le chancelier d'Ingostald, sa réplique fut courte, mais douce comme l'est ordinairement une parole de pitié : « Est-il possible, dit-il, que Luther « condamne un concile général? »

Le novateur néanmoins ne s'arrête pas; d'erreur en erreur, il arrive jusqu'à nier explicitement l'infaillibilité du concile œcuménique : « Ah ! mon « cher père, dit alors Eck, avec un accent de na- « vrante tristesse, que dites-vous là? Un concile « général, régulièrement assemblé, qui peut se « tromper ! Mais cela sent le payen. »

Tout se finissait là; Georges de Saxe quittait la salle, en prononçant des paroles indignées; Luther se retirait humilié d'une défaite, Eck tout fier d'une victoire. L'histoire l'a enregistrée comme un beau triomphe, et c'est avec raison, car les voix qui applaudirent étaient les voix compétentes de tous ces hommes de la Germanie qui portaient sur leur front les deux couronnes de la science et de la vertu : Louvain, Leipzig, Cologne avaient à ce congrès toutes les célébrités de leurs écoles, et Mélanchthon lui-même, conquis plus d'une fois par l'éloquence entraînante du théologien catholique, avait fait comme tous les spectateurs, il avait battu des mains (1).

(1) Voyez, pour plus de détails, Audin, *Hist. de Luther*, ch. 19.

Mais, si le succès a des joies pour le triomphateur, il lui réserve aussi des tristesses. Les écoliers de Wittemberg, la nuit venue, ont assiégé le couvent qu'il habite ; ils ont crié : « Vive Luther ! A « bas Eck ! » et si la protection du duc Georges n'eût préservé le défenseur du pape, le poignard dont on l'a menacé en aurait fait une victime.

Tout était fini là, disions-nous ; nous nous trompions.

Quelques autres conférences eurent encore lieu, sans avoir une grande importance et sans présenter un grand intérêt. Mais Luther, ainsi qu'il le dit, par crainte, comme autrefois à Augsbourg, d'être plus longtemps à charge à ses hôtes ; par désir de revoir son Wittemberg, où l'appelaient des affaires urgentes, ou encore parce que les questions en litige étaient épuisées, quitta Leipzig furtivement, de la même manière qu'il s'éloigna de Cajetan après leurs entrevues, sans prendre congé de ses adversaires, sans même dire adieu à ses amis. La clandestinité d'une retraite précipitée ne pouvait guère tourner à sa gloire ; elle fut, à tous les yeux, une déshonorante désertion (1).

Mais combien avait raison l'évêque de Merseburg, quand il voulait empêcher la dispute ! Hélas ! l'avantage du vainqueur ne fut pas encore celui de la doctrine ! La soif de se venger mit en fureur les vaincus : Carlostadt, une fois dérobé aux regards du chancelier, fouille dans les livres, et les libelles

(1) Schulerus, cité par Audin.

que sa colère enfante dénoncent en style de possédé les erreurs imaginées de Rome ; de toutes parts, des voix s'élèvent, qui crient à l'oppression papale et réclament la rupture de leurs chaînes ; la noblesse est appelée au combat et le peuple à la révolte ; on n'épargne aucune soutane : prêtres, moines, cardinaux et évêques, toute robe est vouée à des emportements d'énergumènes ; dans des livres, écrits à la façon infernale, le vicaire même du Christ devient, comme son Maître, un roi de théâtre (1) : sur la tête une couronne d'épines ; à la main un roseau, et sur les épaules un manteau de pourpre, la royauté pontificale est le jouet des dérisions publiques. Luther donne à ses disciples l'exemple d'une rage sans frein ; il jette à tous les vents des écrits incendiaires, son appel à l'empereur, sa captivité de Babylone, son traité de la réformation, refusant à tous la paix dont on a soif et déclarant à tous la guerre qu'on abhorre : guerre à la scolastique, guerre à la théologie, guerre à la papauté, guerre au Catholicisme.

(1) Dialogues de Hütten.

CHAPITRE X

Miltitz est trompé. — Ses rapports à Rome. — Lettre de Léon X à Luther. — Emotion passagère du docteur. — Il écrit à l'empereur. — Il publie de nouveaux livres. — Epigrammes du moine contre Rome et les Romains. — Epître de Luther au pape. — Le livre ascétique qu'il a dédié au Souverain Pontife. — Les doctrines de cet ouvrage.

Dans une correspondance intime avec Staupitz, du 3 octobre 1519, Luther appelle Miltitz un « renard » ; aux entrevues qu'il aura avec le nonce, le 8 du même mois à Liebenwerda, et à Lichtemberg le 12, il se montrera lui-même la plus simple des colombes. A Liebenwerda, il promettra de soumettre ses écrits à l'archevêque de Salzbourg ; mais, comme toujours, il continuera, en écrivant à ses amis, de se moquer de Miltitz, de l'archevêque et du pape, n'ayant nullement intention d'accomplir sa parole. A Lichtemberg, il feindra l'engagement formel d'écrire au Saint-Siège et de joindre à sa lettre un traité ascétique propre à consoler Léon X(1), mais il l'a déjà fait, et la lettre, comme le traité, sont partis en grand secret pour Rome.

Cela faisant, Luther trompe indignement Miltitz, et Miltitz, le « renard », joué par Luther, la colombe, semble entretenir à Rome de vaines espérances.

(1) De Wette.

D'heureuses nouvelles arrivent à tout propos au Vatican : un jour, c'est la mort de Tetzel qu'on y annonce ; un autre, le silence que Luther promet ; aujourd'hui, le repentir et la douleur que l'hérétique témoigne ; demain, le choix d'un évêque éclairé que le moine désigne pour devenir son juge.

Si à cette heure le pape possédait l'épître de Luther, toute illusion, s'il y en a, lui serait impossible ; mais la missive n'est pas encore connue. Voilà pourquoi, croyant peut-être, comme Miltitz, aux comédies d'un moine que Machiavel aurait pu accepter pour maître, il veut achever, par une intervention directe, l'œuvre qui lui paraît heureusement commencée. Peut-être aussi c'est le bon pasteur des âmes qui sent plus vivement qu'un autre le devoir qu'il a de retenir au bercail les brebis que le loup menace d'en soustraire, et pour cela il a hâte de faire entendre au ravisseur la parole souveraine qui a été jusqu'ici méconnue.

Léon X parle donc à Luther, le 29 mars 1519, dans une lettre ravissante qui ne respire que de tendresse paternelle, de ferme douceur et d'espoir inaltérable. Nous voudrions la transcrire tout entière, et faire entendre tous les battements du riche cœur de Sadolet, le premier humaniste du siècle, qui l'a écrite et a fait traduire à sa plume, avec les beautés littéraires, les émotions inénarrables qu'éprouve dans ces cas l'âme vraiment sacerdotale. Mais nous devons nous borner à reproduire la péroraison de cette lettre. Aussi bien le lecteur ne saura qu'y admirer davantage de l'indulgence du père le plus

doux qui rappelle par les témoignages du plus vif amour son prodigue qui s'égare, ou de la mansuétude de l'autorité la plus élevée qui assure à son contempteur l'oubli des mépris, avec les embrassements de la tendresse qui les pardonne :

« Tenant sur la terre, dit le Saint-Père à Luther, « la place de celui qui ne veut pas la mort du pé- « cheur, mais plutôt sa conversion et sa vie, nous « admettons, avec un cœur de père, vos moyens de « justification. Nous désirons vous voir et vous en- « tendre. Comptez sur la bienveillance spéciale que « nous ressentons pour les âmes d'élite qui brillent « par leur érudition, notamment dans les saintes « lettres. Cette rétractation que vous n'avez osé faire « en présence de notre légat, vous la ferez en pleine « liberté, avec une sécurité complète, en présence « du Vicaire de Jésus-Christ. Aussitôt donc que « vous aurez reçu cette lettre, mettez-vous en che- « min, venez droit à nous. Laissant de côté toute « haine, uniquement mû par la charité, nous en « avons la douce espérance, vous rendrez gloire à « Dieu. De votre démarche résultera, pour nous, « le bonheur d'accueillir un fils obéissant, et pour « vous, celui d'embrasser un père plein de man- « suétude et de bonté. »

A la lecture de cette lettre, qui ne fut remise, on ne sait pourquoi, que six mois après qu'elle fut écrite, que fera le moine infidèle ? La conscience a-t-elle oblitéré en lui toute sorte de sentiment filial ? Ou bien la grâce va-t-elle le terrasser, comme saint Paul au chemin de Damas, sur la voie de son or-

gueil indomptable et de ses autres passions, qu'il ne s'avoue peut-être pas encore ? Va-t-il courir à cet autre Ananie qui l'appelle et qui lui tend les bras pour l'embrasser et le presser sur son cœur attendri ?

Luther est touché, et même on le dirait vaincu : « Je sais, s'écrie-t-il, que l'Eglise romaine est la « chaste épouse du Christ, la mère des églises, la « dominatrice du monde, la fille de Dieu, la terreur « de l'enfer... Ceux-là se trompent qui me disent « l'ennemi de cette Eglise. Je l'aime cette Eglise de « Rome. Nul ne la chérit d'un plus pur amour. »

Mais non, ce n'est là qu'un moment d'effusion chrétienne, fugitive comme l'éclair, si ce n'est l'acte dernier d'une hypocrite comédie et le premier d'une tragédie navrante. Le 25 janvier 1520, Luther, en effet, écrivait, lui aussi, une lettre. Celle-ci devait arriver à l'empereur d'Allemagne avant qu'arrivât au pape celle que le rebelle promit à Miltitz. Le moine y flatte le pouvoir temporel avec autant d'habileté qu'il en sait mettre à tromper la puissance spirituelle. Obséquieux jusqu'à l'abjection, orgueilleux jusqu'à l'arrogance, il se place, devant Charles-Quint, comme un apôtre de Dieu, dont la doctrine est menacée dans sa pureté évangélique, et le ministre qui la prêche dans sa liberté ! Comme autrefois saint Athanase, il se déclare contraint de recourir à la protection impériale. A genoux, il la sollicite du monarque, « non pour lui, mais pour « la vérité » contre le méchant qui opprime le juste.

Or, veut-on connaître la vérité, « pour laquelle « seule, selon Luther, l'empereur est armé du glai- « ve » ; « le flambeau évangélique » que les enne- mis du moine veulent étouffer ? Qu'on lise les écrits qu'il a déjà publiés avant l'heure de sa plainte : ses discours sur l'Eucharistie, où il attaque le sacrifice ; son manifeste à la noblesse allemande, où, comme moyen de réformer l'Eglise, il indique la suppres- sion de la hiérarchie sacerdotale, et la collation à tout fidèle par le baptême des pouvoirs ecclésias- tiques ; la captivité de l'Eglise à Babylone, où les sacrements sont réduits à trois et même à deux. Qu'on se souvienne encore des doctrines qu'il a dé- fendues à Wittemberg, à Augsbourg, à Leipzig ; de ses thèses contre les indulgences ; de ses extrava- gances sur le libre arbitre ; de la primauté de droit humain, « avec laquelle, dit-il, doit en finir, une « fois pour toutes, tout ce qui sent couler dans ses « veines « du sang teuton » ; qu'on se souvienne, en un mot, du sens individuel, auquel il donne la suprématie sur l'autorité et la tradition. Le libre examen, sans doute, fermera l'oreille de Carlostadt à la voix de Luther, pour élever, malgré le moine et comme lui, l'archidiacre à la dignité de chef de secte ; il placera aux mains du curé d'Einsielden, autre démolisseur, des instruments inventés, tou- jours au dépit de l'hérésiarque ; il donnera enfin à la Réforme le privilège peu envié, mais inévitable, de n'avoir pas vécu trois ans sans se réformer elle- même, et ce sera le châtiment bien mérité de l'in- vention réformatrice. Mais ne pouvait-on pas prévoir

que la seule puissance de cette raison individuelle serait capable de démolir la doctrine de son inventeur, qui ne l'avait créée pourtant que pour ruiner l'Eglise romaine ? Besoin n'était assurément d'avoir le regard d'un prophète pour prédire ce qui arriva bientôt, que la symbolique même de Wittemberg ne résisterait pas à son influence : Wittemberg, en effet, n'a gardé qu'un seul article de sa foi nouvelle, celui que « le pape est l'Antechrist (1) ».

On a dit qu' « avant Luther, la pensée opprimée « dormait dans l'esclavage ». Ne sont-ce pas, au contraire, les plus humiliantes chaînes qu'a forgées le novateur aux esprits qu'il a séduits ? Le sens individuel, qu'il leur prête à tous comme étant l'instrument de l'absolue vérité, est-il autre chose, en effet, que le rayon d'un foyer humain ? Et dès lors n'est-il pas en quelque sorte matériel, et par conséquent plus lourd pour la pensée, le poids qui l'écrase, et plus meurtrier le lien qui l'étreint, quand, obligée de reconnaître la paternité luthérienne, elle s'entend menacer par le moine, qui l'anathématise et la renie, s'il l'aperçoit voler dans des régions qu'il n'habite pas lui-même ? En vérité, pour nous résumer, quand la pensée est attachée à la terre, rivée par les clous de Luther, n'est-elle pas plus en servitude que lorsque, sous l'égide du Vicaire du Christ, elle a la liberté de toucher au ciel pour y recevoir les leçons divines !

Luther pouvait, mais ne voulait point voir les

(1) Audin, *Hist. de Luther*, ch. 20.

désastres que subirait son évangile sous la tyrannie de son libre examen. Sa haute intelligence n'aurait eu besoin d'aucun effort pour s'élever à un raisonnement bien simple, que peuvent comprendre même les esprits les plus vulgaires : qui ne saisit, en effet, qu'il y a des rapports nécessaires entre l'homme et Dieu, comme il y en a entre l'homme et ses semblables ? Il y a donc sur la terre deux sociétés : la société religieuse et la société civile.

Or, chacune de ces deux sociétés ne doit-elle pas avoir son organisation, son gouvernement ? Une société peut-elle se tenir debout si elle n'est pas gouvernée ? Et de fait la société civile ne l'est-elle pas ? Pourquoi refuserait-on le même avantage à la société religieuse, puisqu'il lui est nécessaire pour vivre ?

Donc, dans la société religieuse aussi bien que dans la société civile, il doit y avoir dépendance ou servitude, comme il doit y avoir hiérarchie, car on ne saurait imaginer de commandement, s'il n'y a pas en même temps soumission.

De là bien établie, pour l'Eglise, la possession légitime d'un code qui régit la manifestation de la pensée religieuse et des actes de la conscience, afin de garantir l'unité de l'enseignement, comme l'unité des croyances, dont elle vit ; de la préserver, contre l'individualisme, du désordre dont elle mourrait; de la prémunir contre l'anarchie que le libre examen y introduirait, et de la sauver du despotisme d'un seul tyran qui contraindrait la foi de tous à être la servante de la sienne. Leibnitz comprenait mieux

que Luther cette légitimité et cette vérité, quand il écrivait à Fabricius cette judicieuse parole : « Puis-« que Dieu est l'ordre, il s'ensuit qu'il y a de droit « divin, dans son Eglise, un magistrat spirituel. » Voilà le droit constitutionnel de l'Eglise, voici le fait.

Un jour, il y a tantôt deux mille ans, un grand personnage parut au monde. Il annonça qu'il venait jeter les fondements d'une société religieuse. C'était une réforme qu'il voulait opérer, avec une autorité autrement majestueuse que celle du moine, puisqu'il avait en lui l'autorité divine. Sur les ruines de la vieille société, ce personnage, qui était le Christ-Dieu, jeta la base d'une société nouvelle, et il la dota d'une constitution dont elle ne pouvait se passer pour être une puissance régulière. De par la volonté du fondateur, elle eut, en naissant, un législateur, qui eut la mission glorieuse de diriger d'autres législateurs : « Tu es Pierre, lui dit-il, et « sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les por-« tes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ;

« Pais mes agneaux, pais mes brebis ;

« Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans « le ciel. »

Puis, il lui donna des coadjuteurs, ayant, comme lui, la puissance législative, et enfin il fit de tous les peuples les sujets de cette royauté qui doit tenir sa place, commander avec son autorité, enseigner avec son infaillibilité jusqu'à la fin des temps, car il ajouta : « Je suis avec vous jusqu'à la consomma-« tion des siècles. Celui qui vous écoute m'écoute ; « celui qui vous méprise me méprise. »

Et, maintenant, après nous être permis cette digression, peut-être trop longue mais nécessaire, cherchons de « quels méchants qui oppriment le « juste » veut se plaindre Luther en écrivant au jeune souverain. De Tetzel, sans doute, d'Emser, de Prierias, de Cajetan et de Eck ? Oui, mais surtout du pape. Ecoutons, en passant, quelques épigrammes du réformateur : « Tout ce qui est à Rome « n'est qu'un ramassis de fous, de niais, d'imbé- « ciles, d'ignares, de bûches, de possédés et de « diables, qu'il est de nécessité de ne pas épargner.

« Le pape, c'est l'Antechrist que le monde attend. « C'est l'Antechrist en pensées, en paroles et en « actions. Je vous en dirai bien d'autres, ajoute-t-il, « vous me lirez. »

Lisez donc le moine, et vous verrez encore écrit sous sa plume bilieuse que « le pape n'est plus « qu'un envoyé de Satan sur la terre », que « Rome « est la grande prostituée », qu' « elle a cessé d'être « Rome pour devenir Babylone » ; qu'il faut étaler « au grand jour les mystères de l'Antechrist ».

Ce ne sont, dira-t-on, que des mouvements de colère d'une âme froissée qui se laisse un moment emporter. Sans doute, ce sont des emportements, mais des emportements qui s'appellent fureur, fureur persévérante, fureur immortelle, fureur réfléchie, fureur sacrilège, qui ose se ruer sur la majesté la plus royale et la plus divine qui fût jamais ! « On connaissait mon caractère, dit-il à un « ami ; on ne devait pas irriter le chien, il fallait le « laisser tranquille ; rien ne doit vous étonner. La

« Réforme ne saurait s'accomplir sans ébranlement « et sans violence. La parole de Dieu, c'est l'épée, « c'est la guerre, c'est la destruction, c'est la ruine, « le poison et la mort... Malheur à la terre ! Des « signes ont paru dans le ciel : c'est ma tragédie « qu'ils annoncent (1). »

Des signes, à la vérité, avaient paru dans le ciel ; mais c'étaient les signes de la miséricorde. Au lieu de l'accueillir avec amour, l'hérétique en abuse et la réduit à demeurer stérile. C'est le figuier de la parabole évangélique qui ne produit aucun fruit. Voici l'ultimatum qui fera tout comprendre, la lettre fameuse que Miltitz, en riant de Cajetan et de ses revers, demanda et obtint dans l'espoir d'y trouver la gloire de sa nonciature :

« Parmi les monstres de ce temps, contre lesquels « je soutiens depuis trois ans la guerre, je dois for- « cément élever vers vous, Bienheureux Léon, mes « pensées et mes regards... Je le proteste, et ma « mémoire est fidèle, jamais je n'ai parlé de vous « qu'avec honneur et respect. S'il en était autre- « ment, je serais tout prêt à me rétracter. Ne vous « appelai-je pas le Daniel dans la fosse aux lions ? « N'est-ce pas moi qui défendis votre innocence « contre un homme tel que Sylvestre Prierias, qui « osait la souiller ?... Quoique par la haine impla- « cable de vos impies adulateurs et leurs infâmes « manœuvres, je me sois vu dans la nécessité d'en « appeler au futur concile, dédaignant en cela les

(1) *Opera Lutheri.*

« arbitraires constitutions, les défenses tyranniques « de Pie II et de Jules II, vos prédécesseurs, je n'ai « voulu me séparer de Votre Béatitude, au point de « ne plus demander pour vous tous les biens dési- « rables. Les gratuites inimitiés et les serviles ani- « madversions, je puis les mépriser, puisque j'en « triomphe ; mais il est une situation à laquelle je « ne saurais me résigner, celle d'ennemi déclaré de « votre personne. Le moment est venu de procla- « mer la vérité ; ma conscience à cet égard ne me « fait aucun reproche. S'il en était autrement, je « serais impardonnable à mes propres yeux. Je « prendrais en main la cause de mes adversaires, « la palinodie ne me coûterait pas le moindre effort ; « elle me serait aussi douce qu'honorable.

« Vous ne sauriez le nier, mon cher Léon, ce « siège où vous êtes assis surpasse en corruption et « Babylone et Sodome ; c'est contre cette Rome « impie que je me suis révolté. Je me suis soulevé « d'indignation, en voyant qu'on se jouait si indi- « gnement sous votre nom du peuple de Jésus- « Christ ; c'est contre cette Rome que je combats, « que je combattrai tant qu'un souffle de foi vivra « en moi : non pas que je croie, ce qui est impos- « sible, que mes efforts prévaudront contre la tourbe « d'adulateurs qui règnent dans votre Babylone « désordonnée ; mais, chargé de veiller sur le sort « de mes frères, je voudrais qu'ils ne fussent pas la « proie de toutes les pestes romaines. Rome est « une sentine de corruption et d'iniquité, car il est « plus clair que la lumière que l'Eglise romaine, de

« toutes les Eglises la plus chaste autrefois, est deve-
« nue une caverne fétide de voleurs, le plus effronté
« des lupanars, le trône du péché, de la mort et de
« l'enfer, et que sa malice ne pourrait pas monter
« plus haut, quand l'Antechrist y régnerait en per-
« sonne.

« Vous, Léon, vous voilà comme un agneau au
« milieu des loups, comme Daniel au milieu des
« lions, comme Ezéchiel au milieu des scorpions.
« A tous ces monstres qu'allez-vous opposer ? Trois
« ou quatre cardinaux, hommes de foi et de science ?
« Qu'est-ce que cela au milieu de ce peuple de mé-
« créants ? Vous mourriez empoisonné, si vous ten-
« tiez de remédier à tant de maux, et avant même
« d'avoir songé au remède... Les jours de Rome
« ont été comptés, la colère de Dieu a soufflé sur
« elle. Elle hait les conciles, elle hait la Réforme,
« elle ne veut pas qu'on mette un frein à sa fureur
« d'impiété. On dira d'elle ce qu'on a dit de sa mère :
« Nous avons soigné Babylone, elle ne peut être
« guérie, laissons-la. C'était à vos cardinaux et à
« vous de remédier à tant de maux ; mais la poda-
« gre rit de la main du médecin, le char n'écoute
« pas les rênes.

« Plein d'amour pour votre personne, j'ai sou-
« vent gémi de vous voir élevé sur le siège ponti-
« fical, dans un siècle comme le nôtre : vous mé-
« ritiez de naître à une autre époque. Le siège de
« Rome n'est pas digne de vous, il devrait être oc-
« cupé par Satan, qui en vérité règne beaucoup plus
« que vous dans cette Babylone... N'est-il pas vrai

« que, sous ce vaste ciel, il n'y a rien de plus cor-
« rompu, de plus inique, de plus pestilentiel que
« Rome ? Vraiment Rome surpasse en impiété le
« Turc lui-même : elle, autrefois la porte du ciel
« et aujourd'hui la gueule de l'enfer, que la colère
« de Dieu empêche de fermer ; à peine s'il nous est
« permis de sauver quelques âmes du gouffre in-
« fernal.

« Espérer, conclut Luther, espérer que je me ré-
« tracte, que je chante la palinodie, il ne faut pas
« y songer ; nul ne doit le prétendre, à moins de
« vouloir susciter de plus violentes tempêtes. M'im-
« poser des lois dans l'interprétation de la parole
« de Dieu, je ne le souffrirai pas davantage ; la pa-
« role de Dieu ne saurait être enchaînée, puisqu'elle
« donne au monde la liberté. Avec cette double ré-
« serve, il n'est rien que je ne puisse et ne veuille
« accepter pour le rétablissement de l'ordre. Je dé-
« teste les contentions, je ne provoquerai personne,
« mais je n'entends pas non plus être provoqué...
« Laissez-moi vous le dire, Bienheureux Père Léon,
« n'écoutez pas ces dangereuses sirènes, qui font de
« vous une sorte de Dieu mêlé, non un pur homme,
« et vous attribuent le droit imaginaire de tout com-
« mander et de tout exiger. Cela ne saurait être,
« vous ne prévaudrez pas. Vous êtes le serviteur
« des serviteurs, pas autre chose ; vous occupez le
« dernier rang, le poste le plus périlleux parmi le
« reste des hommes. Ils vous induisent en erreur
« ceux qui vous proclament le maître du monde,
« et soumettent tous les chrétiens à votre autorité.

« Ils se trompent ou vous trompent ces impies adu-
« lateurs, qui vous placent au-dessus du Concile et
« de l'Eglise universelle. En disant qu'à vous seul
« appartient l'interprétation des divines Ecritures,
« ils n'ont d'autre but que d'exercer leur impiété
« sous votre nom... C'est à moi de l'impudence peut-
« être de faire ainsi la leçon au suprême docteur
« de l'univers, à celui qui dicte les célestes sen-
« tences, pour répéter le mot consacré ; mais je suis
« entraîné par le zèle, j'obéis à mon affection pour
« vous.

« Je ne veux pas venir à vous les mains vides ;
« je vous offre un petit traité sous votre nom, gage
« de notre amour pour la paix, témoignage de ce
« dont j'aurais aimé à occuper mes loisirs, si vos
« adulateurs me l'avaient permis ; présent de peu de
« valeur, si vous considérez la forme de l'œuvre,
« bien précieux, si je ne me trompe, si vous vous
« attachez à l'esprit du livre. Moi, pauvre moine,
« je n'ai rien de mieux à vous offrir, vous n'avez
« besoin d'autre don que d'un don tout spirituel. »

Protestations hypocrites pour exorde ; insinuations perfides, calomnies horribles, outrages impudents pour exposition ; récidive effrontée pour conclusion, voilà donc toute la lettre de Luther. Pour ne pas douter des dispositions du moine, il nous reste à connaître le témoignage d'amour qu'il offre au pape, comme son gage de paix, et comme sa garantie de soumission filiale : c'est à la fois ce traité d'ascétisme que Miltitz sollicita du docteur, qui y professe le plus brutal fatalisme, selon lui autorisé par la religion et autorisant l'immoralité.

Il y enseigne, en effet, comme doctrines fondées sur la parole évangélique : 1° la justification par la foi sans les œuvres; et, si plus tard on oppose au docteur la foi morte sans les œuvres, dont parle saint Jacques, l'épître de l'apôtre ne sera qu'une « épître de paille ».

2° L'impossibilité de la foi avec les œuvres, et l'incarnation de la créature au péché, qu'elle est condamnée à commettre toujours, même quand ses lèvres s'ouvrent à la prière, que sa riche main se vide dans le sein du pauvre, que ses yeux pleurent sur les souffrances du Sauveur, ou que son cœur se brise dans les larmes du repentir; « car, dit le « moine, tout ce qui est en nous est coulpe, péché, « damnation, et l'homme ne peut faire le bien ». Eck a bien répondu plus haut à cette folie en réfutant Carlostadt, qui a récité fidèlement la thèse de Luther; mais que peut être le docteur d'Ingolstadt devant le docteur de Wittemberg, sinon un ignorant ou un imbécile qu'il dédaigne ? Seul le novateur mérite d'être écouté, lorsqu'il écrit à Mélanchthon, pour le consoler sans doute d'être, lui aussi, un des malheureux pécheurs : « Sois pécheur et pèche fortement, « mais plus fortement encore crois et te réjouis « dans le Christ, le vainqueur du péché, de la mort « et du monde. Le péché, c'est notre lot ici-bas. « Cette vie n'est pas la demeure de la justice, mais « nous attendons, dit saint Pierre, des cieux nou- « veaux et une terre nouvelle, où habite la justice. « Il suffit que, par les richesses de la gloire de Dieu, « nous connaissions l'agneau qui ôte les péchés du

« monde : le péché ne saurait nous en arracher,
« quand dans le même jour nous commettrions mille
« et mille homicides, mille et mille adultères. »

« Croire, ajoute ailleurs l'augustin rebelle, croire
« est un don si précieux, que, si l'on pouvait com-
« mettre un adultère dans la foi, ce ne serait pas
« un péché. »

C'est là une des plus brillantes pierreries de l'écrin luthérien, et on conviendra que le réformateur est pour le moins l'émule de Tetzel qu'il a tant bafoué ; l'efficacité de sa foi vaut bien celle qu'il accuse faussement le dominicain d'avoir attachée aux indulgences. Il ne manquait qu'un digne couronnement à ce nouvel édifice, sorti des mains habiles du docteur. Le voici dans sa *Captivité de l'Eglise à Babylone :* « Tu dois voir, dit-il, combien est riche
« l'homme chrétien, qui ne saurait perdre son salut,
« même quand il le voudrait, par toutes sortes de
« péchés, à moins toutefois qu'il refuse de croire ;
« car, à l'exception des péchés contre la foi, rien ne
« peut lui fermer la porte du ciel... Repentir, con-
« fession, satisfaction, œuvres inventées par les hom-
« mes ; tout cela t'abandonnera, te rendra malheu-
« reux, si, oubliant la foi, tu te reposes sur les vaines
« pratiques de la superstition humaine. »

Les Ravachol n'ont donc qu'à croire, et leur dynamite pourra, s'ils ont confiance, se jouer sur les ruines du monde par elle amoncelées, leur justice ne saurait se perdre. Foi de Luther ! c'est une vérité ! !

En voici une autre, qui a couvé longtemps dans

le cerveau du novateur, pour éclore dans sa *Liberté chrétienne*. L'accueil qu'on doit lui faire est le même qu'ont reçu les leçons précédentes : « Le sacerdoce est infus dans l'humanité comme l'âme dans « le corps ; il appartient à tout homme qui croit, « parce que, le Christ s'étant uni à l'humanité par « une union mystique, l'âme est devenue son épouse, « et qu'elle participe alors à tous les dons que « l'époux répand sur sa bien-aimée : les vocables « de prêtre, de clerc, d'ecclésiastique ne signifient « rien, et sont un outrage à la parole de Dieu, parce « que nous sommes tous ses enfants au même degré, « ses économes et ses ministres, et que les vêtements, la pompe extérieure, les cérémonies ne « sont que de vaines figures, des formes humaines, « que l'esprit du Christ doit bannir du milieu des « chrétiens. »

C'est donc, d'après Luther, la foi seule qui confère à tous l'onction, non pas mystique ou allégorique, mais vraiment réelle et vraiment sacerdotale, comme l'eau du baptême donne à tous ceux qui le reçoivent le titre d'enfants de Dieu. L'homme donc l'acquiert ou l'abandonne, la reprend ou la quitte encore, selon qu'il croit ou qu'il doute. Mais alors, demande-t-on, quelle est cette foi qu'il doit avoir pour changer ainsi de nature ? Celui qui avait, en 1518, la foi moins les indulgences était-il prêtre ? Celui qui avait, en 1520, la foi moins l'ordre et l'extrême-onction était-il prêtre ? Celui enfin qui, en 1521, avait la foi moins le culte des saints était-il prêtre ?

Piperie que tout ce verbiage sans preuves ! Et quoi ! le moine de Wittemberg n'a donc pas vu que « qui dit foi dit confession » ; que la confession de la foi, pour exister elle-même, a besoin d'une autorité ? Où est donc cette autorité dans la Réforme pour juger Carlostadt quand il s'insurge ? Où sera-t-elle quand, avec la raison individuelle, imaginée par le maître, s'insurgera le premier venu de l'église luthérienne ? Et, s'il est donc vrai qu'il n'y a point d'autorité dans le Protestantisme, où sera la foi des protestants, et conséquemment, chez eux, où sera le sacerdoce (1) ?

(1) Argumentation d'Audin (*Hist. de Luther*, vol. Ier, page 291). Voir, pour les détails historiques cités dans ce chapitre, le même auteur.

CHAPITRE XI

Eck à Rome. — Bulle qui condamne la doctrine et les livres de Luther. — Accolti est le rédacteur de cette bulle. — Antibulle de Luther. — Etrange urbanité des écrivains protestants. — Le moine brûle la bulle.

Une convention avait eu lieu entre Eck et Luther : leurs thèses ne pourraient être publiées qu'après les décisions des Universités de Leipzig, de Cologne et de Louvain, qui devaient les juger les premières.

Eck demeura fidèle à son engagement. Luther, au contraire, viola son serment en permettant à son disciple Mélanchthon d'attaquer vivement l'enseignement du professeur d'Ingolstadt dans une lettre qui fut imprimée dans le but de répandre partout en Allemagne, à l'avantage de l'hérésie, le résumé de la discussion.

De là des plaintes, dont l'amertume ne saurait infirmer la légitimité. Un cri d'alarme se fit entendre à Rome, car Eck partit pour la ville sainte, et Luther nous dit que ce fut « pour mettre le feu à la « forêt du Liban ».

Nous ne savons ce qui fut dit au pape ; mais nous comprenons ce que dut être le langage du théologien catholique : le religieux augustin jouit d'un merveilleux talent, et son éloquence est remarquable ; il est prêtre courtisan, et ses adulations lui gagnent

les princes ; les nobles, à leur tour, poursuivent, en suivant Luther, une émancipation lucrative : la réforme leur doit ouvrir les couvents, et seront livrés aux seigneurs les trésors qu'ils renferment ; le luthéranisme d'ailleurs promet aux passions de briser toutes leurs chaînes ; les masses sont subjuguées et les apostasies se généralisent ; Leipzig, Cologne et Louvain déjà se sont émues et d'une seule voix ces Universités ont condamné les doctrines contagieuses.

Que va faire Léon X, après avoir écouté ces douloureuses relations auxquelles la lettre de Luther a donné tous les caractères de la plus grande certitude ? Faut-il qu'il attende que le vieil édifice catholique soit détruit pièce à pièce ? que les pierres en tombent une à une, sans qu'un cri de désespoir signale au monde le démolisseur ? que la lumière que le Christ a promise soit étouffée sous le boisseau, pour laisser errer à l'aventure les âmes qui en recherchent la clarté ? Les hésitations que perpétue la douceur la plus paternelle n'ont-elles pas assez duré en se prolongeant trois ans ? La tendresse et l'admiration du pontife pour Luther, parce que Luther, dans la Saxe, entretient, réchauffe et transforme en étoile brillante l'étincelle des lettres, transportée de l'Italie, qui fut son foyer, n'ont-elles pas assez longtemps fait expirer sur les lèvres papales la voix du salut ? Ah ! « qu'il se lève donc le Sei-
« gneur et qu'il juge sa cause..... Des renards se
« sont levés, qui ravagent la vigne dont il a foulé
« le pressoir ; les sangliers ont quitté la forêt pour
« l'exterminer, et les bêtes sauvages la dévorent.....

« Qu'il se lève Pierre, pour remplir le mandat divin « qui lui fut confié ; qu'il vole au secours de l'Eglise « de Rome, la mère des églises, la reine de la foi, « et qu'il se souvienne que son sang en arrosa la « base ! Car contre elle se sont déchaînés les apôtres « du mensonge, les faux docteurs, dont la bouche « rejette un poison qui tue et vomit un feu qui ra- « vage..... Qu'il se lève Paul aussi, pour défendre « la même Eglise, qu'il éclaira de ses enseignements « et qu'il glorifia de son martyre, car il a paru un « Porphyre nouveau, dont la dent s'attache aux pon- « tifes qui ne sont plus, les mord et les déchire !..... « Qu'elle se lève l'Eglise du ciel et aussi l'Eglise de « la terre, et que leurs supplications éloignent des « fidèles l'erreur, portent la paix dans le troupeau « et fixent l'unité dans le bercail ! »

Ainsi commence Léon X sa bulle du 15 juin 1520, et, après ce début solennel, que nous traduisons presque littéralement ; après ce langage biblique, qui en a fait, aux yeux des premiers critiques, une glorieuse composition littéraire, le grand pape pleure sur l'Allemagne, que ses prédécesseurs et lui-même aimèrent toujours avec une tendresse particulière ; puis il compte et il cite quarante et une thèses, puisées dans les écrits de Luther et dignes de la censure pontificale, et il prononce son arrêt définitif à peu près dans ces termes :

« Par l'autorité du Dieu tout-puissant ; par celle « des bienheureux apôtres Pierre et Paul et par la « nôtre, nous condamnons, nous rejetons et réprou- « vons les propositions énoncées, comme fausses,

« hérétiques et scandaleuses, offensant les oreilles « pies, capables d'égarer les âmes et de les jeter « dans la perdition. Nous ordonnons aux fidèles de « l'un et de l'autre sexe sans exception aucune, sous « peine d'excommunication majeure, de les tenir « pour condamnées et réprouvées.

« Or, comme ces erreurs et plusieurs autres sont « renfermées dans les libelles de Martin Luther, « nous condamnons également les écrits de ce moine « rebelle..... Quant à lui, nous le sommons, ainsi « que ses adhérents et ses complices, de se rétrac- « ter dans l'espace de soixante jours, à compter de « la date présente..... Si Luther et ses adhérents, « ce qu'à Dieu ne plaise, dédaignant le pouvoir des « clefs, refusaient d'obéir à nos ordres, nous enjoi- « gnons à tous les hommes constitués en dignité, « princes et rois, évêques et prêtres, de fuir leur « contact, d'anéantir leurs livres, de recourir à tous « les moyens pour arrêter la contagion et suppri- « mer le scandale.... »

Toutefois, le juge n'oublie pas de se montrer à Luther sous les traits d'un père désolé, que le devoir de châtier un enfant rebelle fait cruellement souffrir. Il lui serait plus doux de voir devant lui le moine porteur lui-même de sa rétractation. Mais, du moins, qu'il consente à se rétracter devant deux témoins, qui transmettront à Rome sa parole afin d'assurer le pontife de sa soumission pour le présent et de son obéissance pour l'avenir. Sourd à ces avances, Luther persévéra dans sa révolte.

Dans un but qu'on ne peut s'expliquer que par le

besoin qu'il a de gagner du temps pour préparer sa défense, Luther feint d'abord de ne pas croire à l'authenticité de la bulle : « Taisant le nom du pape, « j'agirai, dit-il, comme si cette bulle était de pure « invention, bien qu'elle soit marquée du sceau « pontifical. »

La condamnation pourtant le tourmente sans cesse, et sa colère ne peut se contenir longtemps. Trois mois après, elle éclate : « Enfin, j'ai pu la « voir, s'écrie-t-il, cette fameuse bulle lancée contre « moi, cet oiseau sinistre qui promène son vol dans « toute la Germanie. Non, ce ne peut être que l'œu- « vre d'Eck, de cet hérétique damné, de cet impos- « teur orgueilleux, de ce vindicatif haineux, de ce « bourreau sans entrailles, qui vient de Rome « comme un apôtre, bien digne assurément d'un « tel apostolat. »

Le docteur de Wittemberg se trompait, ou il voulait tromper. La bulle était sortie des mains du cardinal Accolti. Luther peut ajouter ce nom à celui des deux ou trois cardinaux, « seuls hommes d'in- « telligence, que renfermait alors, selon lui, la Rome « de Léon X ». Accolti était un savant qu'on aurait pris pour l'héritier universel des harmonies et des richesses de la langue latine. Il les avait élégamment étalées pour embellir son travail, et son exorde seul, dit-on, est un vaste tableau dessiné à la manière de Michel-Ange. Eck, sans doute, ne rejeta jamais comme vaine cette parure mondaine ; mais sa littérature n'aurait su cadencer, avec autant de charme, les périodes cicéroniennes du prélat ro-

main. Cependant, si le docteur d'Ingolstadt ne rédigea point la bulle, il la signifia et la publia en sa qualité de nonce apostolique, nommé à cet effet par Léon X.

La rage de Luther est à son paroxysme, et dans son délire, il continue : « Quel que soit l'auteur de « cette bulle, je le tiens pour l'Antechrist, et je mau- « dis son œuvre comme on maudit un blasphème « au Christ. Amen ! Les articles qu'elle condamne, « je les proclame comme vérités. Amen ! Les chré- « tiens qui reconnaîtront cette bulle infâme, je les « voue aux tortures de l'enfer. Amen !

« Voilà comme je me rétracte moi, fille d'une « bulle de savon ; mais dis-moi donc, ignorantissime « Antechrist, tu es donc bien bête pour croire que « l'humanité va se laisser effrayer ? Encore s'il suf- « fisait du déplaisir ou de la volonté pour condam- « ner, à la bonne heure ! Mais alors quel est le « mulet ou l'âne, quelle est la taupe ou la souche, « qui ne pût faire le métier de juge ? Eh quoi ! avec « le front d'une prostituée, avec l'inanité de ta pa- « role de fumée, tu n'as pas rougi d'affronter, au « milieu d'un public sacerdotal, les foudres de la « parole divine !... Où donc êtes-vous, empereur et « princes de la terre ? Enrôlés sous le drapeau de « Jésus-Christ, régénérés dans son baptême, vous « tolérez ces abominations et vous ne tentez rien « pour étouffer cette parole tartaréenne ? Où donc « êtes-vous, évêques, docteurs, prédicateurs de « l'évangile ? Resterez-vous muets devant cet incom- « mensurable prodige d'impiété ?

« ... Léon X, et vous nos seigneurs les cardinaux « romains, écoutez, je vous le dis en face : si c'est « vous qui avez enfanté cette bulle, si vous l'avouez « comme votre œuvre, j'use, moi, de la puissance « que Dieu m'a faite dans le baptême en m'instituant « son fils et son héritier. Appuyé sur ce roc qui ne « redoute ni les portes de l'enfer, ni le ciel, ni la « terre, je vous le répète : revenez à Dieu, renoncez « à vos sataniques blasphèmes contre Jésus-Christ, « et tout de suite : sachez-le bien, le Christ vit « et règne encore. Il vient le Seigneur, qui d'un « souffle de sa bouche dissipera cet homme d'ini- « quité, ce fils de perdition ! Si le Pape a écrit cette « bulle, je le proclame l'Antechrist, venu pour bou- « leverser le monde. »

Avant Luther, et sans doute sous son inspiration, Ulrich de Hütten, son ami, avait commenté la bulle dans un langage d'une impertinence plus effrayante encore : « Menteur, tyran, voleur, hérétique. » Voilà les épithètes que crache sa vile plume à la face du grand pontife, qui fut la gloire de son siècle ; « glou- « tons, libertins, ivrognes, etc..., » voilà encore les noms de ses cardinaux, dont le front reflète les doubles rayons du savoir et de la vertu.

Cette étrange urbanité dans les images et les comparaisons qu'empruntent à quelque mauvais lieu Luther et ses amis, lorsque surtout ils sont en colère, on a voulu la mettre au passif du temps où ils vécurent. Mais alors, comment se fait-il qu'à la même date les écrivains catholiques parlent un tout autre idiome ? Est-ce donc l'Esprit Saint, dont le moine

se dit possédé, qui dicte un langage dont rougissent les mœurs ? Et serait-il vrai que la pudeur trouve au ciel des ennemis, et la détraction, des inspirateurs ? « Ignorants » en Italie, « abrutis » en Allemagne, « Babyloniens » ici, « Sodomistes » là, partout dans le sacerdoce catholique, le bourbier le plus infect, et si les portraits de Luther étaient fidèles, le douloureux musée qu'il fait passer sous les yeux du lecteur pourrait arracher des torrents de larmes, que ces torrents ne suffiraient point à laver les turpitudes cléricales de l'époque. Celui-ci encore est « l'Antechrist », celui-là, « Satan » ; sur les lèvres de l'un, on aperçoit « la bave » ; sur la tête de l'autre, se dressent « des cornes » ; « mulet, « âne, chameau, taupe et hibou » désignent souvent un même personnage. Heureusement l'histoire protestante a fait un divorce très moral avec beaucoup de ces inventions, où elle a fini par voir le déshonneur de la Réforme qui calomnie, plutôt que la honte du Catholicisme qui est calomnié.

Mais, si, à ses yeux, Rome n'est plus une « pros- « tituée », ni une « Babylone » corrompue, elle signale toujours, avec une persévérance insensée, le crétinisme affligeant ou l'ignorance ténébreuse des docteurs qui disputèrent avec son apôtre. Nous avons plus haut connu les Priérias, les Emser, les Eck, les Cajetan ; nous ajouterons même les Tetzel, et, si, pour donner une valeur au jugement que nous avons porté sur ces intelligences, il faut encore un témoignage non suspect, nous citerons, pour nous dire sa pensée, un savant qui ne sera pas récusé,

car c'est un théologien et un orateur, un polygraphe et un historien, un exégète et un philosophe, c'est Erasme, en un mot, « frondeur par tempérament, « railleur passionné du froc et du capuchon », plus ami de Luther, par conséquent, que des moines. « Nous avons lu les œuvres de ce Voltaire du sei- « zième siècle, dit l'*Histoire* d'Audin, et, à l'avis du « docteur de Wittemberg, nous avons toujours à « opposer celui du philosophe de Rotterdam. »

Grâce à l'autorité de cette parole compétente, seront lavées pour toujours, nous l'espérons, les taches d'encre et de suie dont la méchanceté avait noirci les plus belles figures catholiques, et, sur leur front lumineux, on pourra chercher le rayon qui brille et éclaire, sans craindre d'y trouver l'obscurité des ténèbres, représentées par le signe de la bête que les trop puissantes caricatures de Luther y avaient gravé.

Mais laissons la parole du critique, pour reprendre le récit de l'historien. Comme Eck avait brûlé publiquement les écrits de l'hérésiarque, Luther, émule de Jérôme de Prague, brûla, lui aussi, en séance publique, la bulle de Léon X. C'est le 10 décembre, à Wittemberg, la Rome du rebelle ; un immense bûcher s'élève près de la porte orientale ; devant sont disposées des estrades à plusieurs rangs. Sur les gradins, a pris place la bruyante population des écoles, et çà et là, au milieu de la tumultueuse jeunesse, sont assis des Frères augustins ; l'assistance du peuple y est nombreuse ; mais ni l'électeur de Saxe, ni les bourgmestres n'y paraissent,

assurément pour n'avoir pas à empêcher l'attentat qu'on va commettre. A dix heures, voici venir le docteur, en habit de solennité universitaire ; il porte sous le bras l'arrêt de Léon X ; il est joyeusement acclamé, et dans la flamme est solennellement jetée la bulle avec cette apostrophe qui la condamne : « Tu as troublé la maison de Dieu ; c'est pourquoi « tu seras livrée au feu éternel ; » et le peuple dit : Amen ! Répandue autour du bûcher, la multitude danse, boit et s'enivre, et le lendemain, semblable à un général qui annonce à sa patrie de hauts faits d'armes et ses magnifiques conquêtes, Luther, en chaire, publie sa glorieuse victoire. Si le triomphe n'a fait verser ce jour-là que des larmes, encore un peu, et il coûtera, hélas ! des torrents de sang (1). Mais qu'importe ? Luther n'en saurait être ému : « Mieux vaudrait, dit-il en parlant des flammes qui « ont consumé la bulle, mieux vaudrait que le pape « eût été ainsi brûlé (2) ! » La guerre était donc déclarée et le schisme consommé !

(1) Relation officielle, 2 pages in-4°, citée par Audin.
(2) *Lutheri opera*, t. II.

CHAPITRE XII

Charles-Quint apprend en Espagne la révolte de Luther. — L'empereur se rend en Allemagne. — Diète de Worms. — Discours du monarque. — Discussion sur les annates. — Appel de Luther à César et à la nation. — Son premier effet au vote des subsides demandés par le souverain. — Aléandro : sa célébrité, son discours à l'assemblée. — Luther est cité à la diète. — Son voyage.

Le bruit que faisait Luther à Wittemberg eut son lugubre écho jusqu'à la cour d'Espagne. Charles-Quint comprit que, pour rendre l'ordre et la paix à la Germanie troublée, sa présence y était nécessaire. Il s'y rendit donc aussitôt, accompagné de Guillaume Croï, seigneur de Chièvres, que Maximilien Ier avait donné à son petit-fils pour présider à son éducation, et que celui-ci avait gardé pour diriger avec lui les affaires de l'empire. Après avoir convoqué la diète impériale à Worms, le nouveau monarque arriva solennellement dans l'antique cité ; mais, si l'entrée fut pompeuse, l'accueil des Allemands ne fut pas moins glacial. Le moine avait travaillé l'Allemagne, et en secouant le joug de l'autorité religieuse, il avait semé dans les esprits des idées d'indépendance.

Le 21 janvier 1521, jour anniversaire de la mort de Charlemagne, s'ouvrit l'assemblée sous le patronage de cet immortel souverain, secrètement invoqué par son jeune héritier.

Le discours du prince fut habile ; les électeurs ne pouvaient manquer d'être flattés du langage royal. Il commença par un brillant tableau des gloires de l'empire. « De cet empire dont il est le chef élu, il « ne reste, dit-il, qu'une ombre. Déchu de ses gran- « deurs anciennes, il est frappé encore de malheurs « récents, et les discussions actuelles aggravent sa « déchéance ; mais, Dieu aidant, ajoute-t-il, le con- « cours de ses puissants vassaux et ses grandes « alliances lui assurent le retour prochain de ses « vieilles splendeurs. »

La harangue finie, une vive discussion s'engage sur les « annates », dont les électeurs de l'empire cherchent à dégager l'Allemagne, et que les conseillers de l'empereur veulent conserver à la cour de Rome. Au langage des premiers, on reconnaît facilement les inspirations de Luther plaidant la cause qu'il a introduite par sa *Captivité de l'Eglise à Babylone.*

Dans l'affranchissement des tributs que la nation paye annuellement à la chancellerie romaine, le maître a vu l'affaiblissement du pouvoir spirituel de la papauté, et ses idées ont réussi à surexciter la susceptibilité nationale. La médiocre éloquence des avocats ne peut, sans doute, faire triompher une pareille cause, tandis que la raison d'Etat défend au gouvernement de la satisfaire. Mais le peuple, qui ne le comprend pas, ne demande qu'une occasion de manifester son mécontentement au souverain qui lui résiste. Il la trouve dans une augmentation d'impôts que doivent subir certaines villes, et aux premières prédications des ministres luthé-

riens, on annonce l'abjuration du Catholicisme par Danzig, Ulm et Nuremberg, qui purent désormais célébrer leur indépendance de Rome. Elles payèrent, il est vrai, quelques florins annuels en plus ; mais qu'importe ? La contribution ne s'appellera plus « annates » ; elle a pris un autre nom. N'est-ce pas un résultat satisfaisant (1) ?

Un autre livre, ou, pour mieux parler, un autre manifeste, vient de porter à l'ordre du jour, dans le pays, la question religieuse. C'est « l'appel de Luther à César et à la nation allemande », qui vise, pour premier effet, l'irritation de l'esprit national contre ce pouvoir étranger, que le réformateur tend à rendre odieux aux populations. Ses efforts sont encore couronnés de succès à la diète.

Lorsque, en effet, Charles-Quint demande aux ordres des subsides et l'armée, qui lui sont nécessaires pour aller à Rome se faire couronner par le pape, les Etats ne rejettent point la demande, mais des stipulations particulières accompagnent leur vote : « L'empereur ne pourra nommer que les com-« mandants des corps, et ces commandants devront « être de la nation allemande. Le choix des capi-« taines appartiendra à chaque escouade, et ils se-« ront Teutons aussi (2). »

L'hérésiarque a imaginé, dans le même pamphlet, ce qu'il appelle trois murs de séparation, élevés par la papauté pour retenir en captivité les princes et les peuples.

(1) Ranke.
(2) Seckendorf.

Le premier, c'est « la doctrine de Rome », qui enseigne que le pouvoir civil ne peut rien contre le pouvoir spirituel ;

Le second, « l'existence du sacerdoce unique » ;

Le troisième, « la convocation des conciles par le « pape ».

Et, après avoir essayé d'établir, par des arguments sans valeur, les inspirations haineuses, qu'il a traduites en langue vulgaire pour bien être compris de tous, et pour émouvoir la colère de ces chevaliers de grand chemin qui doivent les défendre, Luther s'est enivré de fureur : il a poussé un cri désespéré vers le ciel, demandé à Dieu son aide et une de ces trompettes qui renversèrent les murs de Jéricho, « afin de souffler sur ces murs de paille et de pa« pier ». Puis, sans attendre la divine trompette, il a soufflé lui-même le vent empesté de son incrédulité sur les pouvoirs du pape qu'il insulte, sur l'abstinence qui le gêne, sur les censures qui le frappent, sur le célibat qui l'enchaîne. Sa voix s'est élevée plus haut encore, et il a fini son appel par une charge à fond contre Rome, pour convier les Germains à combattre le tyran, à briser leurs chaînes et à conquérir leur liberté.

La noblesse allemande a entendu la parole révolutionnaire, et, si l'empereur donnait le signal, elle fondrait sur la ville sainte comme un lion affamé se précipite sur sa proie. Déjà, Ulrich de Hütten a combattu, avec son encre empoisonnée, les combats préconisés par Luther, et Franz de Sickengen a aiguisé son épée, soulevé les paysans, encaissé ses trésors,

recommandé même au moine la persévérance. Des apologistes catholiques, sans doute, se sont levés : Emser, que nous avons déjà connu, a bien défendu victorieusement le dogme injurié et l'histoire outragée ; Murner, en riant, a bien eu la gloire d'user la plume de Luther, réduit, pour faire taire son contradicteur, à le métamorphoser en animal fabuleux et à le faire vendre dans les foires par un colporteur réformé ; mais aucun effort n'a pu éteindre les antipathies préconçues, détruire les préjugés enracinés ; la plupart des grands vassaux sont arrivés à la diète, l'appel du réformateur à la main, dans la tête les nouvelles idées, que d'autres écrits y ont profondément gravées. Le novateur, en effet, a publié, avant la diète de Worms, trois autres libelles, où il accumule tout le fiel qu'il a pu recueillir sur les lèvres de tous les sectaires anciens ; où il exalte les enseignements de Jean Huss, qu'il proclame orthodoxes « comme la parole du Christ, la parole de Paul, la « parole d'Augustin » ; où enfin il prophétise, comme un inspiré, la ruine de la papauté. C'est donc tout un fatras de doctrines nouvelles, sur lesquelles va délibérer le sénat des princes appelés à les juger (1).

Le pape y est représenté par le cardinal Caraccioli, son premier nonce, et par Jacques Aléandro, son second.

Aléandro est un érudit de premier mérite, auquel l'histoire de la littérature italienne a consacré de

(1) *Opera Lutheri*, de Wette, et *Collection d'autographes* par M. Alex. Martin.

glorieuses pages. A vingt ans, il connaît le latin et le grec, l'hébreu et le chaldéen ; il est théologien et philosophe, musicien et poète, mathématicien et rhéteur. Venise se trouva honorée de l'avoir pour professeur de belles-lettres ; Paris fut fière de le voir, sur une de ses chaires, passionner son auditoire, et la capitale entière fut dans la joie, quand, en dépit de ses statuts, l'Université le fit son recteur. Erasme vit en lui un homme de génie, il répandit sa gloire partout, et le nom d'Aléandro devint le synonyme de savant. Obligé, par la peste, de s'éloigner de Paris, le nouveau recteur se mit à parcourir la France, pour répandre partout la lumière dont brilla sa riche intelligence. Blois et Orléans, où, en 1510, il ouvrit à la jeunesse studieuse toutes les sources de la poésie, gardent, dans leurs annales, la preuve que longtemps avant que Luther eût troublé l'Allemagne, nous avions cessé, nous, Français, d'être enveloppés dans les épaisses ténèbres « où « nous vivrions » encore, selon Charles Willers, « si « l'astre de Luther ne nous en avait retirés ». Erreur étrange, que nous ne voudrions pas trouver sous une plume française. Plus étrange le spectacle que donna, il y a quarante ans, l'Institut de notre pays, en accréditant cet outrage à notre glorieuse histoire par la couronne qu'il tressa à l'écrivain qui avait osé le proclamer (1). Combien étaient plus mérités les honneurs qui pleuvaient de tous côtés sur Aléandro ! A Liège, qui voulut l'entendre, l'Evê-

(1) Voyez notre chap. sur les *Lumières dues au Protestantisme*, tome Ier.

que le nomma chanoine de son église et chancelier de son diocèse ; à Rome, où un regard du pape l'avait séduit et fasciné, il devint secrétaire du cardinal Jules de Médicis, puis bibliothécaire du Vatican et familier de la cour pontificale, à côté des Vida, des Sadolet, des Accolti, des Bembo, noms illustres encore, que le moine aurait pu ajouter aux trois savants qu'il comptait seulement dans l'entourage papal.

Voilà Aléandro, qu'Erasme, avons-nous dit, estime pour sa science, qu'il aime, ajoute-t-il, pour ses mœurs. Sans nous arrêter aux paroles de Luther, qui l'accuse d'être un tyran et un stupide, un incrédule et un faussaire, un arrogant et un haineux, un avare et un libertin, empressons-nous d'écouter le nonce. Il va parler, après avoir étudié, en se rendant à Worms, les causes diverses des succès du docteur rebelle : il a entendu la turbulence des écoliers, s'amusant du trône, du dogme, des mœurs et de la civilisation ; vu se précipitant avec eux la foule qui proclame la révolte et en étend le règne ; écouté les apôtres de la parole nouvelle, moines défroqués, qui n'ont pour s'inspirer que la passion qui a ruiné leur chasteté ; échappé aux mains des chevaliers de grand chemin, qui, en vidant dans leur poche la bourse du passant, annoncent l'évangile de Wittemberg ; déploré enfin les luttes brutales, que, partout où elle se répand, provoque la Réforme. Il va parler, disons-nous, comme représentant de la papauté pour défendre ce qu'ont défendu avec elle les Universités allemandes, condamner ce qu'a censuré

avec elle la Sorbonne parisienne, en qui Luther vit jadis un oracle divin, et que Cologne représente comme « un fleuve de sapience, d'où part un canal « spirituel à travers lequel coule l'eau sainte qui va « baigner les rives du Rhin ». Il va parler avec l'accent de l'orateur attaqué dans sa foi, blessé dans sa conscience, frappé dans son patriotisme, avec l'éloquence enfin d'un vengeur du dogme, de son souverain et de son pays.

« César, princes, députés, dit-il, jamais devant « aucune assemblée orateur ne se présenta avec une « parole moins trompeuse que la mienne. Vous « savez que l'orateur, pour flatter ceux qui l'écou- « tent, s'annonce comme rempli de zèle pour leurs « intérêts, libre de toute passion dans la question « qu'il doit agiter. C'est la bienveillance de l'au- « ditoire, et rarement la raison, qui assure son « triomphe. Je viens devant vous en confessant « d'abord que j'apporte, dans la cause que je vais « plaider, le plus vif intérêt, la passion la plus vive. « Je ne suis pas libre, car il s'agit pour moi d'em- « pêcher qu'on ne porte atteinte à la couronne qui « orne le front du prince que je représente. Cepen- « dant, vous n'ajouterez foi à mes arguments qu'au- « tant qu'ils auront éclairé vos consciences.

« Entendez les novateurs. De quoi s'agit-il dans « ces débats religieux ? Tout au plus de quelques « points controversés entre Luther et la papauté, et « qui regardent spécialement l'autorité du Saint- « Siège ? C'est une grave erreur, puisque, sur qua- « rante articles condamnés par la bulle, quelques-

« uns seulement intéressent la dignité du Saint-Siège.
« Voici les livres que Luther a publiés en allemand,
« qu'il a imprimés et répandus sous son nom. Il
« suffit d'ouvrir les yeux pour être convaincu. Mais
« peut-être que les erreurs que flétrit la bulle sont
« de peu d'importance ? Voyez : Luther nie la né-
« cessité des œuvres pour le salut ; il nie la liberté
« de l'homme dans l'observation de la loi naturelle
« et de la loi divine ; il affirme que l'homme, dans
« toute action, pèche damnablement. Trouvez-vous
« que la papauté seule ait intérêt à proscrire de
« pareilles maximes? Qu'au pape seul il appartienne
« de s'élever contre le mépris que le novateur en-
« seigne pour les sacrements et pour cette manne
« céleste que le Christ fit pleuvoir de la croix en
« faveur du salut de l'humanité ? Que dirons-nous
« de ce pouvoir monstrueux d'absolution qu'il con-
« fère aux laïques, et aux laïques de l'un et de
« l'autre sexe ?

« Laissons cette folle doctrine de Luther qui affir-
« me qu'il est défendu de résister aux Turcs, parce
« que Dieu nous visite par les infidèles, apparem-
« ment comme il est défendu de recourir aux re-
« mèdes dans les maladies du corps, parce que Dieu
« nous envoie ces maladies pour châtier nos fautes.
« Mais, admirez le cœur de Luther, qui aimerait
« mieux voir l'Allemagne déchirée par les chiens
« de Constantinople que gardée par le pasteur de
« Rome !

« J'ai parlé de Rome, de cette Rome dont la ty-
« rannie pèse si fort à Luther : à l'entendre, Rome

« est le séjour de l'hypocrisie. Cela suppose que « Rome est l'asile des vertus : on ne fait pas de l'or « faux dans un pays où l'or véritable n'est pas à « un haut prix.

« Luther continue : le pape a usurpé la dignité « qu'il s'arroge. Usurper ? Et comment ? Peut-être « avec les phalanges d'Alexandre, l'épée de César « ou la hache du bourreau ? Quoi ! tous ces peuples, « qui parlent une langue différente, qui vivent sous « un ciel divers de mœurs, d'origine, d'intérêts op- « posés, s'accorderaient à reconnaître comme vicaire « de Jésus un pauvre prêtre sans puissance, ne pos- « sédant pour patrimoine qu'un petit coin de terre ; « et les évêques auraient incliné leur mitre, les rois « leur diadème si l'antique tradition ne leur avait « enseigné que ces hommages de foi, d'obéissance, « s'adressaient à l'héritier de Pierre, et qu'ils exé- « cutaient le testament du Fils de Dieu !

« Mais supposons que le Christ abandonne son « Eglise ; que cette assemblée, frappée de vertige, « dépouille la papauté de sa primauté ; cette pri- « mauté détruite, comment gouverner l'Eglise ? Cha- « que évêque, dites-vous, sera souverain absolu « dans son diocèse ! Alors, au lieu d'une tyrannie, « en voilà mille, que vous voudrez bientôt détruire ; « c'est l'épiscopat qui se fractionne et se divise ; « c'est l'anarchie qui entre dans le temple du Sei- « gneur ; c'est la couronne jetée à tout baron qui « possède un château. Au-dessus des évêques, ré- « gnera le concile : évêques, baissez la tête. Sans « doute, un concile permanent ? Et où seront alors

« les pasteurs ? Loin de leurs troupeaux. Et le con-
« cile dissous, à qui recourir pour administrer les
« remèdes que réclament les maladies de la com-
« mune ? Qui convoquera le concile ? L'autorité sé-
« culière peut-être ? Mais voilà le pouvoir temporel
« qui envahit l'Eglise. Et qui présidera le concile ?
« Et ne voyez-vous pas que chaque question posée
« est grosse de troubles, de révoltes et d'inquié-
« tudes ? Quel dédale de lois, de rites et de doc-
« trines va sortir d'un semblable conciliabule, où
« chaque fidèle tiendra que son évêque seul a main-
« tenu l'intégrité de la foi ! Bientôt, dans cette poly-
« garchie, vous verrez les recteurs envier le pouvoir
« aux évêques, les prêtres aux recteurs ; alors sur-
« gira tout à coup cette Babylone que Luther place
« insolemment dans sa Rome moderne.

« Mais on oppose cet argument suranné : com-
« ment vivait-on dans les premiers siècles de l'Egli-
« se, quand le pouvoir du pape était loin d'être
« aussi grand ? Mais avec une argumentation sem-
« blable nous pourrions demander à notre tour
« comment l'homme a cessé de se nourrir de glands,
« les princes de marcher sans escorte, les filles de
« rois de laver leurs vêtements. Qui ne sait que le
« corps politique ressemble au corps humain ; que
« le siècle avance comme l'âge ; que l'adolescence
« ne porte pas les habits de l'enfance ?... »

Ainsi parle Aléandro, tenant, durant trois heures, son auditoire subjugué par les richesses de sa parole et la vigueur d'une argumentation aussi habile que solide. Il continue en cherchant les moyens de

dompter l'opiniâtreté du novateur, et il conclut en demandant, non pas le sang de l'hérétique, mais un édit de l'empereur qui rende impossible à Luther l'accomplissement de ses desseins et la continuation de son œuvre. Tout, à son avis, donne à cette décision les garanties de sagesse qu'elle exige : les plus célèbres académies ont condamné les erreurs luthériennes ; les hautes dignités de l'Eglise les ont proscrites ; les puissances terrestres les ont en horreur ; le roi de France a interdit aux livres du moine l'entrée de son royaume ; en Angleterre, l'éloquence et la logique de son monarque sont les défenseurs de la foi catholique ; en Hongrie et en Espagne, on a déjà jeté des cris d'effroi ; les voisins même, s'ils ont accueilli l'erreur, applaudiront à l'énergie : quelque heureux que l'on soit de la fièvre qui brûle un ennemi, on redoute toujours la peste quand elle réussit à s'établir. « Si vous ne prenez la cognée, « s'écrie l'orateur, je vois cet arbre de Nabuchodo- « nosor étendre ses rameaux, s'épanouir et étouffer « la vigne du Seigneur ; l'hérésie aura fait de la « Germanie ce que l'épée de Mahomet a fait de « l'Asie. »

Vivement impressionnée par les paroles brûlantes qu'elle vient d'entendre, la diète aurait pris, sans aucun doute, contre Luther des mesures de rigueur ; mais l'électeur de Saxe intervint pour répondre au nonce. Ses protestations de respect pour Rome étant entendues, ses antipathies pour les doctrines coupables étant publiquement manifestées, Sa Grâce demanda, pour le moine, un sauf-conduit qui lui

permît de se rendre devant l'assemblée pour y exprimer librement sa pensée. L'empereur, qui avait témoigné, quelques mois auparavant, la volonté d'entendre Luther, accueillit avec empressement la requête de l'électeur, et, selon les vues des Etats du Saint-Empire romain, le mandat fut rédigé, pour faire comparaître l'hérésiarque à Worms, dans les vingt jours, à l'effet d'y donner « des explications « au sujet de ses doctrines et de ses livres ». Une garantie de sûreté personnelle fut insérée dans l'ordre impérial (1).

Dans les premiers jours de mars 1521, Gaspard Sturm, le héraut de l'empereur, partit de Worms porteur d'un sauf-conduit du monarque et d'un autre de Frédéric. Le rebelle avait exigé les deux, en demandant par lettre, lui aussi, d'être entendu à la diète, pour y « débattre sa cause avec des hommes « graves et érudits ». Son épître est conçue en des termes fort respectueux, quand il y parle de la papauté ; les outrages que sa plume ne pouvait, hier encore, se passer d'écrire, même en parlant au pontife romain, en sont aujourd'hui complètement bannis ; il se souvient, sans doute, que si, pour aller de Rome à Wittemberg, le gendarme pontifical avait à traverser de hautes montagnes, le cavalier espagnol n'aurait que deux jours de marche pour arriver de Worms à son couvent.

Le moine reçoit donc Sturm ; il l'embauche même, soit dit en passant, sous sa bannière religieuse, et il

(1) Voyez pièces justif. à la fin de l'*Hist. de Luther*, par Audin.

part, monté sur un char que lui a prêté le Sénat, accompagné de conseillers et d'avocats, précédé de l'officier qui porte les insignes de son grade. Souvent, avant de quitter Wittemberg, souvent aussi, avant d'arriver à Worms, il feint de croire à des périls, imaginés pour se donner le prestige d'un héroïsme qui court joyeusement au martyre : « Si « c'est pour le tuer qu'on l'appelle, dit-il, il ira ; « mais il ne se rétractera pas (1). »

A Leipzig, il dîne à la table du bourgmestre Græsler.

A Weimar, il reçoit de Jean de Saxe l'argent nécessaire pour continuer son voyage.

Il séjourne à Erfurt, où il revoit le lieu que son ami foudroyé marqua de son sang ; où il retrouve le couvent qui le revêtit de sa première robe de moine ; où la vue d'une croix, élevée sur la tombe d'un frère dont il connut les vertus, frappe ses yeux et trouble son âme ; où il prêche en désobéissant à l'empereur ; où enfin sa bouillante parole ameute la populace et provoque contre des religieux le pillage et d'impies saturnales (2).

A Eisenach, la fenêtre d'où l'appela la douce voix de Cotta pour le secourir et l'adopter lui fait verser des larmes.

Plus loin, il reçoit d'un prêtre de Naumbourg le portrait de Savonarole, avec une lettre qui l'excite à persévérer, et il baise affectueusement l'image (3).

A Francfort, il s'arrête afin d'écrire sa première lettre aux amis de Wittemberg, leur donner de ses

(1) De Wette.
(2) *Lutheri opera.*
(3) Ibid.

nouvelles et leur redire tout le courage qu'il a pour aller à Worms « braver les portes de l'enfer (1) ».

Fatigué, il prend un peu de repos à Oppenheim, et, à peine remis en route, il rencontre Martin Bucer, un dominicain, envoyé par Franz de Sickingen pour persuader au moine qu'on le brûlera à Worms et pour le conduire au château d'Ebernbourg.

A Offlinghein, non loin de Worms, il a besoin encore de se reposer, et il met en terre un orme qu'un paysan se disposait à planter : « Donne, lui « dit-il, je vais le planter moi-même ; puisse ma « doctrine croître comme ces branches ! » Vœu superflu, car, en 1811, la foudre tomba sur l'orme, qui fut découronné de ses branches, et, à son tour, l'arbre symbolique n'a pas seulement perdu sa couronne, le Protestantisme l'a encore déraciné.

Le 16 avril, Luther aperçoit enfin Worms avec ses antiques clochers. Il se lève aussitôt plein d'enthousiasme, entonne la *Marseillaise* de la Réforme, hymne dont il avait improvisé à Oppenheim les paroles et la musique, et un peu plus tard, à dix heures, il entre dans la ville comme un triomphateur. Le lendemain, précédé de Sturm, Ulrich de Pappenheim, le noble maître de cavalerie, signifia au nom de l'empereur à Luther d'avoir à comparaître à quatre heures du soir « devant Sa Majesté, « les princes, les électeurs, les généraux et les chefs « des ordres de l'empire. » « Que la volonté de Dieu « soit faite, répondit le moine, j'obéirai. »

(1) *Hist. de la Réf.* par Dan. Gerdes.

CHAPITRE XIII

Première comparution de Luther à la diète. — Ses premières impressions. — Son interrogatoire. — Sa réponse. — Sa deuxième comparution. — Sa deuxième réponse. — Réplique de Jean Eck, orateur impérial. — Levée de la séance. — Sentence de Charles-Quint. — Nouveaux efforts de l'archevêque de Trèves. — Signification du jugement impérial. — Enoncé des erreurs jusque-là professées par Luther. — Edit de Charles-Quint.

A quatre heures, le 17 avril 1521, Ulrich de Pappenheim, encore précédé de Sturm, alla rejoindre Luther pour l'introduire à la diète. Toutes les issues du palais étaient encombrées par la foule curieuse, et les toits étaient couverts de spectateurs, avides de voir Luther.

Dans la vaste salle de l'assemblée, est assis sur son trône l'empereur revêtu de son costume espagnol. Devant Sa Majesté, au pied du trône, sont placés Caraccioli, portant sa soutane rouge de cardinal, et Aléandro avec sa robe violette de prélat. A droite du souverain, les deux électeurs ecclésiastiques, le cardinal Albert, archevêque de Mayence, et Richard de Greiffenklau, archevêque de Trèves, ayant près de lui Jean d'Eck, son official, qui joignait à cette dignité celle d'orateur impérial. A gauche, sont les quatre électeurs laïques. Non loin de ces grandeurs, on remarque Glapion, confesseur de Charles-Quint, trois hérauts d'armes, tenant : l'un la main de la

justice, l'autre l'épée impériale, le troisième la couronne d'or surmontée de la croix latine ; et, répandus çà et là se trouvent des princes de la Germanie, des moines de tout ordre et de toute robe, des Espagnols de la suite du prince, des juristes, des évêques, des bourgmestres et des théologiens.

Quand Luther se montre, tout le monde est debout ; les regards de tous se portent sur le moine, et un bruit confus se fait entendre. Le docteur en est troublé et porte au front sa main, comme pour dissiper un nuage, ce que voyant, des spectateurs s'approchent de lui pour ranimer son courage.

Dès qu'il est devant ses juges, Jean d'Eck, qui n'est pas le célèbre héros de Leipzig, mais le juriste et l'official de l'archevêque de Trèves, prend la parole, et, s'adressant à Luther, il lui demande gravement et solennellement « au nom de la sacrée et « invincible Majesté », d'après l'avis des ordres de l'empire, s'il se reconnaît l'auteur des écrits publiés sous son nom, et s'il consent à rétracter quelques-unes des doctrines qui s'y trouvent enseignées.

Lorsque, sur la demande du juriste qui assiste Luther, l'official a lu les titres divers de ces écrits, celui-ci reconnaît pour ses œuvres les livres dont le nom a été décliné, et il demande du temps pour étudier s'il doit ou non rétracter les doctrines qu'ils renferment.

Qui ne serait surpris, en entendant le novateur solliciter un délai qui lui est, dit-il, « nécessaire pour « répondre en toute connaissance de cause et sans « crainte de blasphémer la parole de Dieu et d'ex-

« poser son âme »? Ne sentirait-il plus l'Esprit-Saint, qui, d'après ce qu'il affirme, « le possède » et « le « pousse »? Sa raison individuelle aurait-elle cessé d'être inspirée et d'être infaillible dans l'interprétation du verbe divin? Le génie prophétique dont il s'est glorifié en écrivant à Link l'aurait-il abandonné? Certes, sa réponse nous l'assure; car n'implique-t-elle pas encore la possibilité d'une rétractation, en sollicitant un délai pour réfléchir? Et, par l'admission de cette possibilité, n'est-il pas admis aussi par Luther que l'esprit qui l'entraîne est sujet à contradiction? Le fondement ne soutient donc plus la maison luthérienne, et bientôt l'édifice ne présentera plus que des monceaux de ruines. Aussi l'hésitation du moine fait-elle sourire de pitié les assistants qui l'entendent, et l'empereur, témoin de la défaillance, jette sur lui un regard de compassion en prononçant cette parole : « Cet homme ne me rendra pas hé- « rétique (1). »

Quoique, selon la juste remarque de l'official, un théologien tel que Luther sût très bien qu'un chrétien doit être toujours prêt à répondre sur ses croyances ; quoique le réformateur connût depuis longtemps le message de Sa Majesté Impériale et le but de sa comparution, le délai pour présenter la réponse fut gracieusement accordé, et le lendemain, à la même heure que la veille, le docteur fut introduit.

Les livres avaient été reconnus de Luther, l'official

(1) Pallavicini.

n'avait, par conséquent, qu'à renouveler la question de la rétractation :

« Martin Luther, dit-il en s'adressant au novateur, « voulez-vous défendre toutes vos œuvres, ou bien « en désavouer quelques-unes? »

Enhardi, sans doute, par les marques de sympathie que lui avaient prodiguées plusieurs membres de la diète, le moine répondit avec assurance : « Mes livres ne traitent pas tous de la même ma- « tière. Il en est qui sont destinés à l'édification des « fidèles, à l'avancement de la piété, à l'amélioration « des mœurs, que la bulle, en reconnaissant « l'innocence de semblables traités, n'en a pas moins « condamnés. Si je les désavouais, que ferais-je ? « Je proscrirais un enseignement que tout chrétien « admet, m'élevant ainsi contre la voix universelle « des fidèles.

« Il est une autre espèce d'écrits, où j'attaque la « papauté, les croyances des papistes, comme des « monstruosités, comme la ruine des bonnes doc- « trines et la damnation du corps et de l'âme... Si « je reniais ces écrits, je prêterais une force et une « audace nouvelles à la tyrannie romaine ; j'ou- « vrirais au torrent de l'impiété une digue, par où « elle déborderait dans le monde chrétien.

« Enfin, il est une autre série d'ouvrages publiés « sous mon nom, je veux parler de ces livres de « polémique, inspirés et écrits contre quelques-uns « de mes adversaires, fauteurs de la tyrannie de « Rome. J'avouerai sans peine que je m'y suis « montré plus violent qu'il ne convient à un homme

« de mon état... Je ne puis encore consentir à désa-
« vouer ces écrits, parce que Rome se servirait de
« mon aveu pour étendre son règne et opprimer les
« âmes.

« Je prie donc, ajoute-t-il, en s'adressant à l'em-
« pereur, je prie donc, au nom du Dieu vivant,
« Votre Sacrée Majesté, vos Ordres illustres, toute
« créature humaine, de venir déposer contre moi
« et de me convaincre d'erreur, les prophètes et
« l'évangile à la main. Me voici prêt à réprouver
« mes erreurs si on me convainc de mensonge, et
« à jeter au feu mes livres. »

A ces déclarations, à ces violentes diatribes contre les Romains, aux leçons mal déguisées que le moine donne aux représentants de la puissance temporelle, aux menaces indirectes qu'il leur fait entendre encore, l'orateur impérial fait observer que Luther n'a pas répondu à la question ; qu'il ne s'agit pas de discuter des maximes déjà condamnées par des conciles ; qu'il demande une réponse simple et non cornue : « s'il veut ou non se rétracter. »

« Puisque Votre Sacrée Majesté et Vos Domina-
« tions me demandent une réponse simple, je la
« ferai, réplique Luther. A moins qu'on ne me
« convainque d'erreur par le témoignage de l'Ecri-
« ture ou de l'évidence (car je ne crois pas à la
« seule autorité des papes et des conciles, qui si
« souvent ont erré et se sont contredits, et je ne
« reconnais de maître que la Bible et la parole de
« Dieu), je ne puis ni ne veux me rétracter. Telle
« est ma profession de foi, n'attendez pas autre
« chose de moi. »

Après délibération des Ordres, l'official reprend la parole et il dit : « Martin Luther, vous n'avez « pas répondu à la question. Sans doute, vous avez « composé plusieurs écrits, dont quelques-uns pour- « raient n'être l'objet d'aucune censure. Si vous « aviez désavoué les livres où sont répandues vos « erreurs, Sa Majesté, dans sa bonté infinie, n'aurait « pas permis qu'on poursuivît ceux où ne sont en- « seignées que de pures doctrines. Vous avez res- « suscité des dogmes condamnés par le concile de « Constance, et vous demandez à être convaincu « par les Ecritures. Mais, si chacun avait la liberté « de disputer sur les points depuis tant de siècles « décidés par l'Eglise et les conciles, il n'y aurait « plus de doctrine, plus de dogme, plus rien de cer- « tain, plus rien de fixe, plus de croyances qu'on « devait tenir sous peine de damnation éternelle, « car, vous qui rejetez aujourd'hui l'autorité du « concile de Constance, demain vous proscrirez tous « les conciles, puis les Pères et les Docteurs : alors, « plus d'autorité que cette parole individuelle, que « vous invoquez en témoignage, et que nous invo- « quons aussi. C'est pourquoi Sa Majesté vous de- « mande une réponse simple et précise, affirmative « ou négative. Voulez-vous défendre comme catho- « liques tous vos enseignements, ou en est-il que « vous soyez prêt à désavouer ? »

On voulait de Luther une réponse catégorique ; il l'a donnée, prétend-il, et il ne peut que répéter ce qu'il a déjà déclaré : que, si on ne lui prouve, par d'irrésistibles arguments, qu'il a erré, il ne re-

culera pas d'une semelle en arrière; que ce qu'ont enseigné les conciles n'est pas article de foi; qu'ils ont failli et se sont contredits; que leur témoignage n'est donc pas convaincant; qu'il ne peut désavouer ce qui est écrit dans les livres inspirés (1).

Il était tard. Après avoir ouï patiemment mais inutilement, avec un ardent désir de rendre fructueuse une longanimité peut-être excessive, un discours de deux heures dont les redites sans nombre et l'opiniâtreté rebelle à tout effort ont fait ruisseler de sueur le front de Luther et fatigué ses juges attristés, la diète n'avait qu'à lever la séance; elle le fait, pour se réunir de nouveau, deux jours plus tard, afin d'écouter debout par respect pour la parole du souverain, le message où l'empereur se déclare invariablement résolu à soutenir la foi catholique, même au péril de sa vie, à l'exemple de ses ancêtres, qui en défendirent l'intégrité de leur sang et de leur épée. Il y interdit à Martin Luther, qui a osé attaquer à la fois et les dogmes de l'Eglise et le chef de la Catholicité; qui a opiniâtrément soutenu les erreurs où il est tombé et qui a refusé de se rétracter, de reparaître à l'avenir devant sa personne, et il ordonne que le docteur ait à s'éloigner et à se retirer sous la foi de la parole impériale que Sa Majesté lui a donnée et du sauf-conduit dont elle l'a muni, avec défense expresse de prêcher et de se livrer à aucun désordre (2).

(1) *Lutheri opera.*
(2) Rescrit impérial cité par Audin.

En conséquence, Luther va partir de Worms. Ce ne sera pas cependant sans avoir auparavant des entrevues avec l'archevêque de Trèves. Charles-Quint envisage sans peur une guerre probable avec le roi de France ; mais son courage n'est pas sans inquiétude devant la résistance du moine saxon. Aussi, le prélat obtient-il sans peine l'autorisation de tenter un nouvel effort pour fléchir, avec la persuasion si souvent impuissante, le réformateur obstiné. Les conférences privées sont aussi stériles que les réunions publiques ; l'éloquence de la charité demeure aussi impuissante que la voix de la justice ; aux instances de la douceur, Luther oppose toujours l'inflexibilité des mêmes refus. L'official de Trèves doit donc lire au novateur la sentence du souverain. A cette lecture, il ajoute ces paroles : « Luther, puisque vous n'avez pas voulu écouter « les conseils de Sa Majesté et des Ordres de l'em- « pire, et confesser vos erreurs, c'est à César d'agir « maintenant. De par ordre de l'empereur, il vous « est accordé vingt jours pour retourner à Wit- « temberg, libre et sous la sauvegarde de la pa- « role du prince, pourvu que, sur votre passage, « vous n'excitiez aucun trouble par vos paroles ou « vos discours (1). »

Ainsi finissent tristement les conférences de Worms et l'histoire qui les rapporte. Néanmoins, avant de clore ce chapitre et de voir le docteur cheminer sur la route de Wittemberg, ne serait-il pas bon de

(1) *Opera Lutheri.*

compter aussi les étapes qu'il a parcourues jusque-là sur le chemin de l'erreur ?

A Leipzig, il avait nié l'origine divine du pontificat suprême, pour colorer d'un droit apparent ses désobéissances envers Rome ; à Worms, afin d'enlever à sa négation la faiblesse qu'il n'ignore, il défend Jean Huss, qui ne voit d'Eglise que « dans la société « des élus ». Il n'y a donc plus, aux yeux du réformateur, d'Eglise visible et, par une conséquence rigoureuse, le Christ n'a pas eu besoin de représentant visible. Mais, en revanche, par une contradiction aussi patente qu'incompréhensible, Luther (qui est très visible) a légitimement hérité de l'infaillibilité qu'il méconnaît dans Pierre, et le voici écrivant et disant, armé qu'il se prétend de son inspiration biblique : « Je n'ai pas reçu mon évangile des hom- « mes, mais du ciel ; je suis l'évangéliste du Sei- « gneur ; je suis donc apôtre de Jésus-Christ, et je « veux m'appeler ainsi désormais. »

C'est de la sorte qu'a lieu, par un individualisme grossier, le sacre du pontife souverain qui l'a inventé. A l'abri désormais des errements humains, Luther enseignera, comme il enseigne déjà, qu'il n'y a point de papauté, point d'épiscopat, point de sacerdoce, point de confession, point de vœux, point de célibat ; qu'il n'existe que deux sacrements ; que la liberté morale n'est qu'un vain mot ; qu'une foi triste et morte est seule nécessaire ; que l'œuvre est une souillure ; que l'impeccabilité de l'âme, quand elle dit : « je crois, » est une certitude.

On devine que l'empereur dût s'effrayer de l'ex-

travagante symbolique engendrée par le libre examen. Avec le même droit que le novateur invoque, un Munzer ne venait-il pas de traduire en pratique, en soulevant ses paroissiens contre les magistrats de sa commune, ce passage de la *Captivité de l'Eglise à Babylone :* « Nous n'avons pas de maître sous le « ciel. » Le principe qui permet la révolte envers l'autorité religieuse ne doit-il pas autoriser l'insurrection contre le pouvoir politique ? Dès lors, le libre examen luthérien ou l'individualisme étant accepté, le trône, quel qu'il soit, n'est-il pas attaqué dans sa base, et, plus heureuse que la monarchie divine, la royauté humaine aura-t-elle bientôt à contempler autre chose que des ruines ?

Le prince ne pouvait plus hésiter. Il signa contre Luther un édit sévère : il défendit à tous, sous peine de crime de lèse-majesté, de donner asile à l'hérétique après l'expiration du sauf-conduit ; ordonna de se saisir de sa personne, de brûler les livres de l'hérésiarque, et de prêter aide et assistance aux commissaires apostoliques ; proscrivit la vente des écrits du moine, etc...

Les Etats approuvèrent les mesures de rigueur que les constitutions impériales avaient obligé le monarque de prendre contre l'obstination du moine. Il ne manqua à la sanction que la signature de l'électeur palatin et celle de l'électeur de Saxe qui s'étaient retirés avant que la diète frappât Luther, afin de ne pas coopérer à la condamnation du rebelle. Frédéric, en particulier, avait joué, dans ce drame, le rôle hypocrite d'un fourbe. Tandis que publique-

ment, devant les nonces, il protestait de son amour filial pour le Saint-Siège, il couvrait l'apôtre de la Réforme de ses sympathies et de son aide, et il le représentait, dans ses lettres, comme un autre Christ, victime d'Anne et de Caïphe, d'Hérode et de Pilate(1).

(1) Ranke.

CHAPITRE XIV

Luther quitte Worms pour retourner à Wittemberg. — Il compromet l'œuvre de la Réforme par ses prédications interdites. — Prudence de Frédéric de Saxe. — Le moine à la Wartbourg. — Ses tentations. — Ses pamphlets contre le célibat et l'archevêque de Mayence. — Sa conférence avec le Diable. — Sa guerre contre la messe. — Ses aides dans cette lutte. — Nouvelle condamnation de la Sorbonne. — Réponse de Mélanchthon et de Luther. — Carlostadt, Munzer, Storch devancent le réformateur et se font chefs de secte.

Le 26 avril 1521, Luther part de Worms sous la conduite d'hommes dévoués, prenant le chemin de Wittemberg. Sur son passage à Francfort, il est cordialement accueilli par Wolfgang Prenter ; à Hirschfeld, l'amitié lui ouvre avec empressement la porte du couvent, où il trouve une table confortablement servie pour prendre son repas, et même une chaire pour prêcher ; à Eisenach, il désobéit encore à la défense impériale ; il y prêche, et, malgré la présence du curé, d'un notaire et de deux témoins, accourus pour constater son infraction, il accuse en s'emportant la papauté. C'était toujours, selon l'expression dont il se servait lui-même, afin de délivrer la parole divine qu'il s'accusait d'avoir laissée trop longtemps captive (1).

En persévérant dans cette voie périlleuse, il aurait assurément compromis l'avenir de la Réforme, si

(1) Faits corroborés par la correspondance de Luther.

l'œil attentif de son protecteur n'eût veillé sur l'œuvre ; mais Frédéric de Saxe sentit la nécessité de dérober la langue du moine aux entraînements de son zèle apostolique. Du consentement de Luther, il médita une comédie dont il fit jouer les rôles avec une admirable dextérité (1).

Lorsque, fière de porter Luther, la voiture a repris sa route, elle se trouve, dans quelques heures de marche, non loin du château d'Alteinstein, dans un lieu solitaire, à l'entrée d'une forêt. Tout à coup, le visage couvert d'un masque, deux chevaliers se précipitent aux rênes des chevaux, enlèvent le moine, le revêtent d'un habit de cavalier, ajustent à son menton une barbe postiche pour le déguiser, le montent sur un cheval, et, après qu'ils ont ensemble erré le jour dans le bois, à onze heures de la nuit, la porte du château de la Wartbourg s'ouvre devant le docteur pour le mettre désormais en sûreté contre le regard de ses ennemis (2).

Longtemps, à Wittemberg, on crut que le moine, tombé dans une embuscade, n'était plus, tandis que, caché dans cette solitude qu'il appela sa Pathmos, il commençait à vivre une vie nouvelle, pour y écrire non une Apocalypse, car il n'a pas le regard de l'aigle que ne purent éblouir tous les soleils des cieux, mais un évangile nouveau, « qu'appelé de Dieu, il « devait fonder, disait-il, au besoin par l'épée ».

A peine le réformateur est-il entré au château, qu'il est affligé d'intolérables douleurs d'entrailles,

(1) Spalatin.
(2) Serarius.

qui l'obligent à garder le lit et à interrompre sa traduction de la Bible en langue allemande, œuvre colossale, qu'on dit être le plus beau diamant qui brille à sa couronne d'humaniste. Néanmoins, quand ses maux lui laissent le calme, il aime à quitter sa cellule, pour contempler du sommet de la montagne les riches vallées de la Thuringe, respirer l'air embaumé, écouter l'harmonie des oiseaux, s'amuser même à la chasse, où il jouit de cette volupté de héros, comme il l'appelle, en faisant captifs dans ses lacets quelques lièvres infortunés et de pauvres petites perdrix.

Le spectacle de la nature sauvage qui l'entoure, son isolement qui l'a placé dans cette retraite seul avec son Dieu, semblent avoir changé tout d'un coup son caractère ; de son cerveau tempéré par la fraîcheur des vents qui soufflent dans son ermitage, ne jaillissent plus les pensées embrasées qui communiquaient le feu à sa parole ardente. Un miracle serait-il opéré par l'ange de la charité qui habita ces montagnes, par sainte Elisabeth descendue du ciel pour visiter le moine, lui donner sa douceur et lui rendre sa foi ? Hélas ! Ce n'est qu'un vœu qui ne sera pas réalisé !

Luther, qui vivait naguère, à Wittemberg, d'une vie de combat sans trêve, ne trouve rien, à la Wartbourg, qui puisse occuper son activité naturelle, et dès lors l'oisiveté, toujours mauvaise conseillère, reporte à son esprit ses rêveries anciennes ; il ne voit, ou mieux il feint de ne voir qu'avenir ensanglanté, que colère divine frappant la Germanie,

qu'abîmes infernaux engloutissant ses frères. Ah ! « qui changera, s'écrie-t-il, mes yeux en deux fontaines, pour pleurer sur la chute de ces âmes qu'entraîne dans l'enfer le monarque du péché et de la perdition (le pape) ? C'est au milieu de l'Eglise que ce grand prodige d'iniquité a établi son siège ; c'est là qu'il s'étale, le Dieu ; là, que les pontifes l'adulent, que les sophistes l'encensent... Il en est temps, ô Jonas, revêtez-vous des vêtements des saints, c'est-à-dire des divines Ecritures ; soyez un autre Aaron : l'encensoir à la main, venez pour arrêter ces incendies allumés par Rome, et qui menacent de consumer le monde (1). »

Dès cette heure, le docteur a repris le travail un instant abandonné de son œuvre réformatrice ; la Wartbourg aura l'honneur de voir éclore les germes de la symbolique que couve, dans cette citadelle antique, l'égarement d'un moine dévoyé. La fondation de l'Eglise nouvelle qu'il veut établir exige, à ses yeux, la conquête du prêtre de l'Eglise romaine pour première victoire. Or, que faut-il pour gagner le prêtre à sa cause, se demande le novateur ? Le pervertir et le marier, répond-il. Le prêtre simple apostat non marié peut se repentir et reconquérir sa fidélité violée ; mais le prêtre apostat et marié a pour jamais, au contraire, sa destinée enchaînée ; il est à Luther pour toujours. S'il veut se convertir, femme et enfants versent des larmes ; il pleure avec eux attendri lui-même, et la matinée du lendemain voit oubliée la résolution de la veille.

(1) Lettre à Justin Jonas.

Ainsi a raisonné le Saxon, qui lui-même, d'ailleurs, supporte dans sa solitude de terribles assauts. surtout depuis le pèlerinage qu'Argula Stauf, mariée au chevalier Grumbach, fit à la Wartbourg, « où elle « ne put voir le moine, mais où elle dormit dans le « lit où il reposait ordinairement lui-même ». « La « chair le brûle et bout en lui indomptée, quand ce « devrait être l'esprit (1) ; » les douceurs de Dieu se sont retirées de lui, et l'œil de l'ermite ne voit plus de bonheur que « dans le ménage heureux » qu'il ne tardera pas à fonder : « Saluez, dit-il un « jour à un époux, du nom de Gerbell, saluez en- « core votre femme ; qu'elle aime et qu'elle soit « aimée ! Vous êtes heureux, vous, d'avoir triomphé « par une union honorable de ce célibat, où l'on « est en proie à des feux dévorants, à d'immondes « effluves. Cette malheureuse condition du célibataire, homme ou femme, me révèle, à chaque « heure du jour, tant de monstruosités, que rien ne « sonne si mal à mon oreille que le nom de moi- « nesse, de moine, de prêtre : c'est un paradis qu'un « ménage, même où tout manque (2). »

Sa voix a de l'écho : à Wittemberg, on l'entend si bien, que la violation des vœux arrache à Luther étonné ce cri d'admiration : « Bon Dieu ! nos Wit- « tembergeois finiront par donner des femmes à tous « les moines ! » C'est que la captivité de Luther à la Wartbourg est loin d'être une prison sévère ; ses amis n'en sont pas bannis ; les correspondances ne

(1) Lettre à Mélanchthon.
(2) De Wette.

lui sont point interdites ; sa parole trouve des messagers pour la porter à tous, aux religieux comme aux laïques, et de cette retraite, devenue pour lui une place de guerre plus que jamais formidable, des écrits, que ne peut atteindre l'épée de Charles-Quint partent comme des bombes, pour agiter le monde germanique et tuer le monde romain.

Spalatin était le confident du solitaire. C'est lui qui recevait secrètement les manuscrits pour les publier. Un jour, lui parvinrent trois pamphlets que sa peur ou sa pudeur retinrent quelque temps cachés. Mais les plaintes du moine se firent entendre ; la prudence de son ami, qui redoutait les colères de Luther plus encore que les sévérités de l'empereur et les censures du pape, se hâta d'obéir ; l'imprimerie écrivit alors que « le célibat est une impureté et « les vœux du sacerdoce une impiété ; que la messe « est une idolâtrie et l'archevêque de Mayence une « galère ».

Luther a expliqué pourquoi « le célibat est une impureté », et il a été compris. Des moines nombreux, les premiers séduits par ces livres, n'ont ni foi assez vive ni ferveur assez ardente pour triompher, dans la mortification ou la prière, de leur chair excitée qui, comme celle du Saxon, est loin d'être domptée et se révolte ; à Glasutte et à Kimberg, deux prêtres violent la virginité sacerdotale ; au couvent des Augustins, auditeurs d'un bouillant sermon, où les vœux de chasteté sont appelés « des inspirations sataniques », les cénobites convaincus jettent leur froc et quittent le monastère ; Carlos-

tadt, qui fut le professeur de Luther, devient son disciple, épouse une fille de vertu douteuse, et au nom du ciel il compose une messe à l'usage des déserteurs du couvent, pour faire bénir par Dieu les unions incestueuses et l'associer ainsi comme inspirateur et complice au scandale et au sacrilège ; ailleurs qu'à Wittemberg, Bucer, après avoir prêché contre le célibat, enlève une religieuse et en fait sa femme ; à Strasbourg, le curé de Saint-Thomas se marie avec sa concubine, et le recteur de la cathédrale, en bénissant cette alliance, débite à Saint-Laurent un discours sur la nécessité du mariage. C'est ainsi que marche vite et se répand avec rapidité la doctrine luthérienne sur les vœux monastiques et le célibat sacerdotal. Son livre contre l'archevêque de Mayence va-t-il avoir le même retentissement et le même succès ?

Albert, archevêque de Mayence, est un récidiviste. Les thèses de Luther ne l'ont pas convaincu de la superstition des indulgences, et, malgré l'opposition du moine, il fait encore prêcher les pardons. Il ne s'agit plus, cette fois, de recueillir le denier et la prière du pauvre pour le couronnement de la basilique de Saint-Pierre, mais pour chasser le Musulman qui s'avance en Europe, démolissant les églises et abattant les croix, brutalisant les vierges et répandant le sang des prêtres. Or, la main du moine n'a-t-elle pas écrit cette stupidité servile, qu'Aléandro flétrit à Worms, que « c'est combattre Dieu que « de combattre le Turc » ?

Les motifs sont étranges, sans doute, pour justi-

fier un libelle qui outrage à chaque mot un saint évêque, dont la main charitable écrit, la veille encore, au novateur la soif qu'il a de lui montrer combien il l'aime. Il faut s'appeler Luther pour se raidir contre des paroles si tendres !

Ici encore, la doctrine de Luther trouve un missionnaire pour la défendre. C'est le curé que nous avons plus haut rencontré, Munzer, qui d'abord à Zwickau, puis à Pragues, déclame contre les indulgences, en style d'énergumène inspiré sans doute, mais plus agréablement fleuri que ne le sont l'évangile qu'il annonce et surtout les contes qu'il mêle à ses discours contre le célibat des prêtres et les abaissements du sacerdoce.

Après avoir éclaté contre la virginité cléricale et contre le zèle aussi patriotique que chrétien d'Albert de Mayence, la fureur de Luther se jette impétueusement contre le sanctuaire.

Malgré les enseignements de sa *Captivité de l'Eglise à Babylone* sur l'abus des messes privées, le réformateur était chaque jour monté à l'autel jusqu'à sa comparution à la diète de Worms ; mais, contraint par l'interdit dont il est frappé, plutôt peut-être décidé par une résolution spontanée, l'hérésiarque ne fait plus désormais cette ascension sacerdotale. Convaincu par les arguments qu'il assure lui avoir été fournis dans une vision nocturne, à la Wartbourg, par le Diable lui-même, que, d'apôtre de mensonge, il transforme, sans craindre de faire rire, en apôtre de la vérité, Luther croit que son ordination est nulle et que ses messes privées n'ont

été que des idolâtries horribles. Il n'aperçoit dans l'Eglise catholique que des prêtres de la même facture, des prêtres ordonnés sans avoir en Jésus-Christ une foi suffisante pour rendre leur onction valide, et à l'autel il ne voit que des oints sans mission et des consécrateurs sans puissance. Constatant encore dans les messes privées l'absence de personnes pour qui l'on doit consacrer et à qui l'on doit donner le sacrement, afin de remplir une condition rigoureusement essentielle, le moine, toujours persuadé par le Diable, ne trouve sur l'autel que pain et vin qu'on adore, et voilà ce qu'avec l'autorité de l'enfer, qu'il écoute comme une messagère du ciel, il enseigne, ainsi qu'il enseignerait une vérité que personne ne saurait rejeter sans compromettre le salut de son âme (1).

Pour confondre l'argumentation de Satan, Luther n'eût eu besoin que du catéchisme, qu'on trouvait alors dans chaque main allemande ; mais le docteur inspiré, qui voit des superstitions dans les relations mystérieuses de l'âme qui habite le ciel avec l'âme qui est encore prisonnière terrestre, n'en voit aucune dans cette sorte d'harmonie entre l'enfer et la terre. Meilleur instituteur est l'ange des ténèbres que ne l'est à son avis l'ange des lumières, que Dieu a commis pour guider sa créature. Si l'apparition et le colloque sont véritables, quelle horreur d'avoir un tel maître ! Si le moine se les est imaginés, de quelles illusions et de quelles noires pensées avait-

(1) *Hist. eccl.*, par Darras ; Audin.

il l'esprit rempli ! Et, s'il les a inventés, de quelle triste aventure se fait-il honneur !

Luther néanmoins transmettra à la crédulité des peuples les leçons sataniques, et il ajoutera, pour démolir la messe, « qu'elle anéantit le sacrifice de « de la croix », quand, au contraire, la messe ne fait avec la mort réelle du Sauveur qu'un seul et même sacrifice, qui continue l'immolation du Golgotha, en perpétue la vertu et la mémoire, et glorifie, à chaque heure du jour, le sang divin du calvaire. Leibnitz, que le novateur assurément ne surpassait pas en science, parlait comme un catholique quand il disait : « Je ne vois pas ce qui man- « que à la messe pour être un sacrifice. Là, sans « doute, aucun mérite nouveau n'est ajouté au mé- « rite de la mort du Christ : le mérite est dans l'ap- « plication du sacrifice, qui a tout accompli et dont « le fruit est la grâce divine accordée à chacun de « ceux qui y participent dignement. »

Zwilling, le même orateur qui fut coupable d'entraîner à l'apostasie les moines wittembergeois, attaqua le premier à la suite de Luther le sacrifice eucharistique.

Le 3 décembre 1521, tout plein des idées du réformateur, il prêcha violemment contre la messe privée à des étudiants nombreux ; sa parole mit en feu toutes les têtes ; dans l'église paroissiale, la jeunesse écervelée de la bourgeoisie et des écoles tira les couteaux, se précipita à l'autel, en arracha le célébrant, et, la foule applaudissant à l'attentat, les magistrats qui avaient arrêté les scélérats furent

réduits à remettre en liberté les perturbateurs, dont l'impunité fut encore un encouragement au désordre (1).

Aussi, après Zwilling, parurent d'autres prédicants de même marque ; de sortes de conciles furent réunis, où des théologiens, qui n'étaient pas évêques, bien entendu, ridiculement appuyés sur l'argumentation de la *Captivité de l'Eglise à Babylone* et sur le raisonnement du Diable à la Wartbourg, décidèrent sérieusement que la messe, comme sacrifice, est une idolâtrie nouvelle, qui n'a tout au plus que quatre siècles d'existence ; et le peuple, qui voyait dans le triomphe du symbole saxon la victoire de la nationalité germanique, applaudissait des mains chaque fois qu'un dogme catholique disparaissait des croyances communes, persuadé qu'il était, par les promesses de Luther, que seul un schisme aurait le pouvoir de lui rendre son indépendance politique (2).

Que pouvait contre ces défections l'autorité des Facultés théologiques ? La Sorbonne parisienne eut beau, pendant trois mois, étudier tous les livres que Luther avait publiés, en extraire cent treize propositions, les condamner comme hérétiques, proscrire la symbolique saxonne ; son arrêt put bien préserver la France de l'invasion luthérienne, mais elle n'arrêta point en Allemagne la marche envahissante de l'armée du moine, qui grandissait toujours et menaçait de tout soumettre à ses lois.

(1) Ranke.
(2) Audin.

Le novateur la fit réfuter d'abord par Mélanchthon, qui crut avoir vaincu par des injures ce sénat de savants que nous avons entendu nommer par d'autres savants un fleuve de lumière ; en qui Erasme vit « le trône de la science divine » ; que Luther lui-même écoutait jadis comme un oracle (1).

Sous la plume de ce jeune professeur de littérature, qui n'avait que vingt-cinq ans, les têtes de la Sorbonne, quoique blanchies dans l'étude, ne furent que « des têtes sans cervelle », et des théologiens de si haute taille n'eurent de rang que parmi « les « théologastres stupides, les sots et les ignorants, « comme le sont d'ailleurs, ajoutait-il, tous les Fran« çais (2) ».

Disons que le maître ne fut pas satisfait de son disciple. Luther voulut répondre, lui aussi, à la censure, et il le fit d'abord par une réfutation sérieuse, ce qui ne veut dire ni concluante, ni judicieuse ; puis il ajouta une satyre bouffonne, composée en forme de dialogue, où les arguments se montrèrent ornementés, comme d'habitude, par des fleurs d'une rhétorique de taverne, qui changea en « tripot co« mique » l'école de théologie la plus célèbre du monde, et salit dans des lieux immondes les robes noires qu'il y traîna honteusement, au mépris des hommages universels qu'elles avaient jusque-là mérités (3).

Luther continue donc sa guerre au Catholicisme.

(1) Berthier.
(2) Ibid.
(3) Dialogue cité par Audin.

Tandis qu'un ordre de l'empereur fait dévorer par les flammes tous ces écrits, un foyer d'un autre genre s'allume dans la tête du réformateur. Semblable à un général qui observe et conduit du haut d'une montagne le combat acharné que ses troupes livrent à l'ennemi dans la plaine, de son pavillon de la Wartbourg, le moine dirige lui-même ses soldats, qui montent à l'assaut pour s'emparer de la citadelle papale et en détruire les murailles. Il croit être vainqueur.

Mais il est des victoires qui ressemblent fort à des défaites. Tel est en ce moment le triomphe du réformateur. Dans son armée, les chefs et les soldats ont une arme pareille ; l'épée d'un capitaine ne diffère point du sabre d'un troupier, et de plus la discipline n'y est pas sans reproche.

L'individualisme ou le libre examen, qui interprète sans appel la parole divine, appartient donc à Carlostadt, à Munzer aussi bien qu'à Luther, qui en est le père, et si, pour le premier, une nouvelle ablution baptismale est nécessaire ; si, pour le second, la révolte contre un roi temporel est aussi légale que l'insurrection contre la papauté spirituelle, à quel titre légitime pourrait se lever le troisième pour imposer à ces esprits des idées différentes, leur enjoindre d'attendre son signal pour les répandre, ou juger autrement qu'eux de l'opportunité de les mettre en pratique ?

C'est ainsi que parlèrent, raisonnèrent et agirent quelques disciples de l'ermite saxon, et, tandis que, de son ermitage, le marteau que tenait sa main bru-

tale n'épargnait aucune pierre de l'édifice catholique ; que le culte des saints endurait ses premiers coups ; que le célibat sacerdotal, les vœux monastiques et la plupart des sacrements essuyaient ses attaques nouvelles, à l'abri des éclairs foudroyants que lançait l'œil sévère du docteur, l'orgueil enhardi enfanta d'autres révoltes, sonda à son tour la symbolique luthérienne, et, en se séparant du moine rebelle, il abreuva de fiel son âme, comme lui-même avait abreuvé d'amertume le cœur du pontife de Rome quand il se sépara de la papauté.

Au grand chagrin de Luther, Carlostadt, le premier, se dit, comme lui, enchaîné dans ce cercle de lumière et de feu qu'on nomme la Bible, et devance les enseignements du réformateur. A ceux qui, au nom du moine, tentent de modérer le zèle qui l'embrase, le doigt sur un texte sacré, le nouveau prédicateur montre la parole divine et répond que Dieu lui en révèle la signification mystérieuse ; puis, suivi de quelques hommes que ses prédications ont fanatisés, il pénètre bruyamment dans les églises, renverse les statues, déchire les tableaux, lacère les images, et, debout à la place des chefs-d'œuvre de l'art dont il ne reste plus que débris et poussière, l'iconoclaste, satisfait de son vandalisme, explique à l'assistance qu'il est le ministre du Dieu qui a écrit : « Tu ne te feras pas des dieux taillés (1)... »

Cependant, des hommes se trouvèrent qui s'inquiétèrent des trésors archéologiques qu'une impie

(1) Prateolus.

dévastation ravissait aux temples catholiques, et protestèrent contre les sacrilèges des profanateurs. La voix d'Erasme se fit entendre, et l'éloquence de son cœur plaida hautement la cause de l'art chrétien qu'un fanatisme ignorant bannissait des églises : « Qui ôte la peinture de la vie, dit-il, ravit à l'exis- « tence ses charmes les plus doux : la peinture est « souvent un interprète meilleur que la parole. Il « est faux que l'image soit inutile. Jadis, il y avait « des images dans les temples des Juifs : des chéru- « bins, des figures fantastiques d'hommes et d'ani- « maux. Les symboles qui décorent nos temples « chrétiens ne sont pas offerts à l'adoration des « fidèles ; ce sont d'élégantes parures ou des souve- « nirs pieux. Croyez-vous donc que, si les scènes de « la vie de Jésus-Christ étaient peintes sur nos édi- « fices sacrés, ces représentations matérielles ne « porteraient pas l'âme à la contemplation intime « de la vie du Sauveur ? Non, encore une fois, le « catholique n'offre pas les images à l'adoration des « hommes, et les hommages qu'on leur rend, on « les reporte naturellement au saint qu'elles repré- « sentent. Bannissez donc, puisque vous ne voulez « pas d'images, bannissez les Atlas, les joueurs de « flûte, à l'aide desquels l'artiste soutient tantôt « une chaire, tantôt une colonne, et le coq même « qui surmonte la flèche du clocher. »

Et Luther aussi criait au brigandage, et il pleurait ému dans sa Pathmos, non, certes, sur les statues, les images et les peintures, qu'il n'aimait pas plus que Carlostadt, mais sur les brèches que faisait le

nouvel apôtre à la forteresse de la Réforme que le docteur avait seul bâtie et qu'il entendait seul garder et seul gouverner (1). C'était poignant, avouons-le, pour l'architecte de voir, chaque jour, tomber en ruines quelques pans de l'édifice spirituel qui lui avait coûté tant de veilles et de fatigues ; mais aussi pourquoi avait-il donné un sceptre pareil au sien à chaque raison humaine ? Pourquoi, après cette création des royautés universelles, voulait-il empêcher l'archidiacre de Wittemberg de se croire couronné et d'être lui aussi sur le trône d'un monarque ? Que Staupitz donc, député par Luther, prie, gronde et menace Carlostadt des rigueurs du pouvoir, pour arrêter l'essor qu'il a pris avec les ailes que lui a prêtées l'hérésiarque sans avoir le droit de les lui jamais ravir : « Mon père, lui était-il répondu, ta « menace est celle qu'adressait à Frère Martin l'en- « voyé du cardinal Cajetan ; et que répondait le « Frère au messager ? T'en souvient-il ? J'irai où « Dieu voudra, sous son ciel. »

Comme Luther donc, et sans attendre ses ordres, Carlostadt s'en va sous le ciel de Dieu, poursuivant sa route : images et célibat, culte des saints et présence réelle, baptême et messe, tout est attaqué. La voix du maître tonne, sans doute ; « l'étoile de l'école de Wittemberg », comme était autrefois nommé Carlostadt par le docteur, ne luit plus que comme.... du fumier dans une lanterne, *ut stercus in lucerna ;* « l'aigle de la théologie » ne vole plus au-

(1) Lettre à Nicolas Hausmann.

dessus des basses régions terrestres ; l'archidiacre n'est plus qu'un fou « sans génie, sans jugement et sans doctrine » ; mais Carlostadt, calme devant l'injure, s'amuse de ces colères, et, chef à son tour, il est content de son œuvre.

Munzer, orateur comme Carlostadt, veut dogmatiser aussi, et il se lève pour tirer du principe luthérien des déductions sociales. Munzer était un ancien curé d'Enstedt, dans la Thuringe, qui n'avait guère étudié de l'Ecriture que les prophètes. Son organe vibrait avec la puissance d'une cloche, et sa voix avait l'éclat de la trompette dont se servira pour réveiller les morts l'ange du jugement. Des flots d'hommes et de femmes le suivaient entraînés par sa parole, et les gémissements et les cris qu'il arrachait aux auditeurs donnaient à ses réunions l'aspect de scènes vraiment sauvages. « Si le pape « est le tyran des âmes, dit-il, les rois ne sont-ils « pas les oppresseurs des corps ? Si le sacerdoce « chrétien a besoin de réformes, les royautés sécu- « lières ont-elles moins de plaies saignantes à gué- « rir ? » Et, fier d'avoir trouvé dans la Bible une doctrine nouvelle à enseigner aux peuples, heureux de marcher sur le terrain que n'a pas encore foulé le pied du pontife de la Réforme, Munzer se prépare à devenir l'apôtre d'une révolution sans recevoir aucune mission du maître.

On se souvient quel fut l'enseignement de Luther au début de son apostolat, quand se posa pour lui la question de méconnaître l'autorité papale. Le moine wittembergeois avait crié bien haut que

« nous n'avons de maître que le Seigneur qui est « dans les cieux ». Mais il ne poursuivit le triomphe de cette indépendance que dans le domaine spirituel. Munzer ne veut pas de frontière que ne puisse franchir la doctrine : c'est jusqu'à la sphère du monde social qu'il entend planter l'arbre de la liberté. Il rêve une république chrétienne dont la constitution garantisse l'égalité de tous, et pour chacun une part égale dans les biens de la communauté. Tiare, hermine, épée, tout ce qui symbolise la force ou les dignités provoque sa colère : « Frè- « res, s'écrie-t-il, nous sommes tous enfants d'Adam ; « notre père, c'est Dieu. Et voyez ce qu'ont fait les « grands ! Ils ont refait, les maudits, l'œuvre de « Dieu, et créé des titres, des privilèges, des distinc- « tions. A eux le pain blanc, à nous les rudes tra- « vaux ; à eux les beaux vêtements, à nous les gue- « nilles. La terre n'est-elle pas notre bien à tous, « notre héritage commun ? Et on nous la ravit ! « Voyons, quand donc avons-nous renoncé à l'hoi- « rie de notre père ? Qu'on nous montre l'acte de « cession. Il n'y en a pas. Riches du siècle, qui nous « tenez en esclavage, qui nous avez dépouillés, pres- « surés, mutilés, rendez-nous notre liberté. Ce n'est « pas seulement comme hommes que nous venons « aujourd'hui redemander ce qu'on nous vola, mais « encore comme chrétiens. A la naissance de l'évan- « gile, les apôtres partageaient avec leurs frères en « Jésus-Christ les deniers qu'on jetait à leurs pieds ; « rendez-nous les groschen des apôtres, que vous « retenez injustement. Malheureux troupeau de Jé-

« sus, jusques à quand gémiras-tu dans l'oppression « sous la verge du magistrat ? »

Avez-vous entendu dans ce discours l'appel à la rébellion comme à l'accomplissement d'un saint devoir par l'individualisme de Luther, qui dicte ce langage ? A la théocratie quinze fois séculaire qui a jusque-là régi le monde chrétien succède une démocratie religieuse, qui doit au docteur sa naissance ; elle ne portera dans son sein que vents et tempêtes, et la terre souffrira cruellement de ses orages. Mais la loi du talion saura frapper le premier coupable. En jetant au peuple une couronne, le réformateur imprévoyant n'a fait que fabriquer l'instrument qui brisera sa propre royauté.

Luther, à Wittemberg, était vraiment un roi qu'on écoutait, dit Calvin, comme si le Seigneur eût fulminé par sa bouche ; mais, une fois à la Wartbourg, le souverain n'inspira aucune crainte ; tout à coup, surgirent des soleils dont la clarté devait éclipser les rayons de l'astre qui se cachait derrière la montagne. La Bible à la main, comme lui, des évangélistes nouveaux prétendirent à la direction des intelligences. Sans compter Munzer, qui à son communisme ajouta d'indicibles extravagances ; qui enseigna l'anabaptisme, découvert par lui dans l'Ecriture ; qui, directement en commerce avec l'esprit de Dieu, vit les demeures de Satan dans les églises, et dans les temples où l'on prie, les prisons de l'esprit, on remarqua un tailleur, appelé Nicolas Storch, nom qu'il changea avec celui de Pélargus, parce que, en allemand, Storch veut dire cigogne. Storch avait

une parole séductrice qui pénétrait dans l'âme par sa limpidité et sa douceur caressantes. Sait-on comment s'y prenait, pour prévaloir sur Luther, ce nouveau prédicant devenu prophète? Comme Munzer, il vantait d'abord Luther, et il disait : « Gloire à « Luther qui a brisé la tyrannie de Rome, qui nous « a délivrés du papisme et de la superstition ! Gloire « au docteur qui nous a révélé la véritable nature « des sacrements de Jésus ! Gloire à l'apôtre du « Seigneur qui nous a enseigné que la foi seule jus- « tifie ! »

Puis, pour tirer de cet enseignement luthérien une déduction favorable à l'anabaptiste, il ajoutait insidieusement cette question, qu'il laissait couver un jour dans l'esprit de l'auditoire : « Quelle efficacité « pourrait donc avoir le baptême, quand nous l'a- « vons reçu? Avions-nous la foi alors? Non. Or, il « faut croire pour mériter. » D'où la nécessité d'un second baptême, car l'enfant ne croit pas. Storch faisait tirer la conclusion ; il ne concluait pas lui-même ; et, le lendemain, quand la foule se pressait plus nombreuse autour de lui, il poursuivait sa thèse sur la nécessité de croire. « Croire? disait-il. Mais « qui nous dira si nous avons la foi? Dieu seul, « qui se révèle à l'homme ; qui le visite dans son « sommeil ; qui lui envoie des songes ; qui lui fait « lire dans les mystères ; qui l'illumine des clartés « de ses révélations. Voici ce que je vous annonce : « Dieu, pendant la nuit, m'a envoyé son ange. C'est « à moi Storch que le ciel a promis l'empire du « monde. Voulez-vous, comme moi, être visités de

« Dieu? Préparez vos cœurs à recevoir l'Esprit Saint.
« Plus de chaire pour annoncer la parole divine,
« plus de prêtres, plus de prédicateurs, plus de culte
« extérieur, plus de livres... »

Or, que fallait-il ajouter à ces plaisantes absurdités pour persuader la foule et la convaincre ? Après l'affirmation des nouveaux apôtres, suffisaient quelques syncopes d'épilepsie, qui faisaient hérisser les cheveux de Munzer, ruisseler la sueur de son front, sortir l'écume de sa bouche : c'est là ce qu'on appelait des extases, où le Seigneur était obligé de se révéler à ceux qui s'improvisaient ses prophètes. Si Dieu avait manqué de les visiter, savez-vous ce qu'aurait fait Munzer ? C'est lui-même qui nous l'apprend : « il l'aurait renié...; il lui aurait jeté ses « excréments à la figure. » Noble argument, bien propre assurément à convaincre les auditeurs de sa mission divine ! Et cependant, chose si forte qu'on a peine à y croire, la populace se laissait emporter, des humanistes mêmes étaient séduits, les écoliers brûlaient leurs livres d'études, car Storch les avait déclarés inutiles, et ces théologiens imberbes, qui, la veille, outrageaient le pape pour obéir au réformateur, arrivaient ainsi, pour plaire à Munzer, à couvrir d'opprobres la face de Luther. Le moine absent, personne n'élevait la voix pour le venger de ces outrages, parce que, au milieu des ténèbres où étaient enveloppées les âmes par toutes ces infaillibilités qui se battaient entre elles, personne ne reconnaissait la parole qui portait la vérité. Un disciple de Luther tenta pourtant de produire contre

l'anabaptisme un argument que le maître n'a pas désavoué. Il parut la Bible à la main, ouverte à ces mots : « Laissez venir à moi les petits enfants, car « le royaume des cieux leur appartient, » et il dit : « Si le royaume des cieux appartient à l'enfant cir- « concis, comment ne serait-il pas à l'enfant bap- « tisé ? Si l'enfant circoncis croit, pourquoi l'enfant « baptisé n'aurait-il pas la foi ? Donc point de nou- « veau baptême (1). »

(1) Lingke.

CHAPITRE XV

L'anabaptisme procède du principe luthérien. — Frédéric de Saxe en est effrayé. — Mélanchthon ne veut pas qu'on le proscrive. — Retour de Luther. — Mesures qu'aurait dû prendre Charles Quint. — Luther contre les iconoclastes. — Sa primauté le préoccupe. — Sa guerre à l'anabaptisme. — Proscription de Carlostadt et de Munzer. — Discours du moine sur le mariage. — Apostasie des moines et des religieuses. — Progrès de la Réforme. — Traité de Luther contre le sacerdoce.

Luther est le père de l'anabaptisme. C'est, en effet, à Wittemberg que les principaux apôtres de ce nouvel évangile, Munzer et Storch, le firent éclore du principe fondamental de la Réforme, qui consiste à prendre la Bible pour unique règle de la foi. Le premier interprétait infailliblement l'Ecriture à la fantaisie de sa raison ; les seconds la traduisaient fidèlement, par l'inspiration de Dieu, contraint d'intervenir intérieurement au gré de leur volonté pour les illuminer. C'est dans la Bible que Munzer et Storch, qu'on appelait dérisoirement des prophètes, avaient positivement trouvé d'abord la nécessité d'un second baptême, la légitimité de la révolte des petits contre les grands et les droits de tous à la communauté des biens. Mais bientôt l'illumination divine suffit aux anabaptistes. A quoi bon, dirent-ils, la parole de Dieu écrite, si, au lieu de se faire lire, Dieu est tenu de se faire entendre ? Alors donc surgit de leurs cerveaux malades un étrange illu-

minisme qui osa tout enseigner, jusqu'à la promiscuité des femmes, toujours en vertu d'un individualisme pareil au système luthérien.

L'électeur de Saxe fut le premier qu'effrayèrent les nouveaux sectaires et leurs conquêtes. Il chargea Mélanchthon de s'enquérir avec eux de qui ils tenaient la mission de prêcher une seconde réforme. Non seulement le professeur rapporta de la conférence la conviction qu'il serait criminel de tourmenter les prophètes ; mais encore, séduit par leurs discours et par leur extérieur d'austère dévotion, il faillit appartenir aux illuminés et devenir leur missionnaire. Ils avaient répondu sérieusement à sa demande qu'ils étaient les envoyés du Seigneur lui-même. Or, à la même question Luther avait-il eu d'autre réponse ? Si le moine a trouvé dans la Bible la divinité de son évangile, pourquoi Storch n'aurait-il pas eu le même privilège ? Si, comme le professe le solitaire de la Wartbourg, le sacerdoce est l'apanage de tous les chrétiens, pourquoi Munzer aussi bien que lui ne serait-il pas prêtre ?

Ces réflexions avaient impressionné l'esprit de Mélanchthon. Luther était loin de les faire. Du fond de sa retraite, il entendait la voix de ses amis qui lui criaient ballottés par les flots et la tempête : « Maître, venez, ou nous périssons (1) », et le sauveur répondait : « Pourquoi craignez-vous, hommes « de peu de foi ? J'irai », et je vous sauverai ; et il partit en effet de la Wartbourg malgré le duc, pour se rendre à Wittemberg. Léon X venait de mourir.

(1) Surius in *Vita Lutheri*.

Les rois peuvent trembler ! Luther semble n'arriver que pour continuer sa guerre à outrance contre la papauté ; mais les couronnes seront attaquées à la fois aussi bien que la tiare, et les trônes en seront ébranlés. Quel que soit le signe de Dieu qui marque au front les monarchies terrestres, un signe plus divin fut aussi profondément gravé sur celui de la royauté des âmes, et pourtant le pontife spirituel n'est pas épargné ! Par la rupture de son ban, c'est maintenant la souveraineté de Charles-Quint que le proscrit commence d'atteindre ; l'empereur est méconnu, et, par la parole d'un moine qui avait juré de se taire, va recommencer l'agitation du monde. Ah ! si à Worms, le prince qui ne redoutait pas le héros de Marignan n'avait pas eu peur de ce moine ; si, comme l'auraient voulu de graves esprits, l'épée qu'il avait promis de tirer pour défendre l'Eglise et l'ordre social n'était point restée dans son fourreau ; si le jeune monarque n'avait pas oublié que les rois représentent Dieu sur la terre, un châtiment expiatoire eût été infligé, et le sol germanique n'aurait pas été inondé par des flots de sang ; quelques gouttes auraient suffi.

La tête d'un perturbateur qui veut, dans une nation, renverser la foi commune appartient, a-t-on soutenu, au souverain, qui doit, si elle est nécessaire à la paix, la faire tomber sous son glaive. Si ce principe n'est pas incontesté, ce qui doit l'être, c'est l'histoire, qui nous montre l'oubli de cette justice déversant sur la pauvre Allemagne des torrents de maux, jonchant de cadavres les champs de bataille,

organisant le vol et le meurtre, érigeant en moralité l'inceste et l'adultère, dégradant les arts, semant en tout lieu des turpitudes et des hontes que ne pourraient laver des fleuves de larmes, fussent-elles des larmes de sang !

Luther arrive à Wittemberg dès les premiers jours du carême de 1522, sous le costume d'un guerrier du seizième siècle. Il est à cheval, ayant sur sa tête un casque, sur sa poitrine une cuirasse de fer, à son côté la grande épée d'un chevalier et des éperons à ses bottes.

Il monte aussitôt en chaire, à l'église de Tous-les-Saints. Indigné par la vue des débris des statues que le fanatisme de Carlostadt avait détrônées : « C'est « du cœur, dit-il en montrant les images brisées, « qu'il fallait les arracher, et bientôt on les aurait « vues tomber d'elles-mêmes, ou la main du magis- « trat les aurait renversées ; mais il ne fallait pas « donner à un zèle déréglé l'air d'une révolte..... « Vous deviez savoir que c'est moi seul qu'il fallait « écouter. Dieu aidant, le docteur Martin Luther a « marché le premier dans la voie nouvelle, les au- « tres ne sont venus qu'après : ils doivent se mon- « trer dociles comme des disciples ; obéir est leur « lot. C'est à moi que Dieu a révélé son verbe, c'est « de cette bouche qu'il sort pur de toute souil- « lure..... Que signifient ces nouveautés qu'on a « essayées en mon absence ? J'étais donc bien loin, « pour qu'on n'ait pu venir me consulter ! »

Telles sont les authentiques paroles par lesquelles le grand réformateur démontre à tous, dans un pre-

mier discours, que c'est moins la doctrine que sa primauté qui le préoccupe.

Dans un second sermon, il met en évidence cette vérité, en s'adressant cette fois aux prophètes : « Vous voulez fonder une Eglise nouvelle, leur dit-« il, voyons, qui vous envoie ? de qui tenez-vous « votre ministère? Comme vous rendez témoignage « de vous-mêmes, nous ne devons pas vous croire « tout d'abord, suivant le témoignage de saint Jean, « mais vous éprouver. Dieu n'a envoyé personne « dans le monde qui n'ait été appelé par l'homme « ou annoncé par des signes, pas même son Fils. « Les prophètes tiraient leurs droits de la loi et de « l'ordre prophétique comme nous des hommes. Je « ne veux pas de vous, si vous n'avez qu'une révé-« lation toute nue à mettre en avant. Dieu n'aurait « pas voulu que Samuel parlât autrement qu'en « vertu de l'autorité d'Héli. Quand on vient pour « changer la loi, il faut des miracles. Où sont vos « miracles? Ce que les Juifs disaient au Seigneur, « nous vous le redisons : Maître, nous voulons un « signe. »

On dit que, le lendemain, dans une entrevue avec Luther, Stubner et Cellarius, deux autres anabaptistes qui s'étaient rendus à Wittemberg pour entrer en lutte avec l'orateur de la veille, demandèrent au moine saxon « à quels miracles, lui aussi, pouvait « faire connaître qu'il était l'envoyé de Dieu ». La question est naturelle, et pourrait être adressée plus légitimement aux deux camps par le Catholicisme, qui en a la propriété : c'est juste le vieil argument

de saint Athanase contre Arius, et on a droit d'être surpris de voir cette arme aux mains de Luther ; car il semble obéir, en l'employant, à l'Ange de l'école, pourtant son ennemi capital, qui veut qu'on demande avant tout cette grande preuve à quiconque se révolte contre l'unité.

Munzer, qui était plus estimé de Luther, voulut, à son tour, disputer avec lui. De part et d'autre, raison, passion, prière, menace, tout fut employé pour obtenir la victoire ; tout aussi se finit par le moyen préféré de l'intolérance du tyran. Le réformateur fit proscrire son rival. Carlostadt partagea le sort de Munzer, et tous deux, exilés pour avoir commis une fois contre le Saxon la faute que le moine avait mille fois commise contre Rome, quittèrent Wittemberg, heureux encore d'avoir échappé à la mort ; car, selon la réponse de Luther, « si le « prince doit se contenter de bannir les anabaptistes « fanatiques, il peut envoyer au supplice les ana- « baptistes séditieux (1) ».

Néanmoins, le succès ne fut pas complet. Chassée de la ville, la parole de l'anabaptisme se fit entendre plus forte dans les campagnes. Nous verrons comment les foules furent entraînées, et comment les paysans organisèrent contre les seigneurs leur révolte.

De son côté, Luther feignait en chaire de combattre les rebelles ; mais en réalité ceux-ci ne recueillaient de lui que les caresses d'un complice. La ré-

(1) Sleidan, Meshovius, O Hovius.

bellion n'est jamais satisfaite que par des ruines ! Aussi le réformateur, qu'on dirait repentant d'avoir un moment sauvé l'image, se hâte de sacrifier la messe à la fureur populaire, et, lorsque Frédéric se fâche par amour de simple artiste pour les splendeurs des cérémonies catholiques, le moine ne reconnaît au prince, dans sa réponse, que le droit de manier le glaive, nullement celui de toucher à l'encensoir. Lorsque encore le Chapitre de Wittemberg se récrie, et fait secrètement appel à la puissance séculière afin d'obtenir protection pour son culte, le peuple excité fait pleuvoir sur les fenêtres des chanoines une grêle de pierres, pour leur apprendre l'obéissance aux volontés de Luther.

L'œuvre de Luther ne saurait vivre que par l'entretien constant dans les âmes de l'activité qu'a enfantée son libre examen, car le mouvement est nécessaire à des esprits déjà mis en branle, tout comme il l'est à une machine qui a une vitesse acquise. C'est la raison d'un sermon fameux, selon l'expression de Bossuet, que prêcha le novateur sur le mariage.

L'évêque de Meaux n'osa point traduire ce scandale allemand en notre langue pudique, dans la crainte d'offenser les oreilles. L'historien a droit peut-être à des hardiesses dont le théologien s'épouvante. Voilà pourquoi le lecteur nous permettra de le renvoyer à l'histoire, s'il veut connaître non pas une farce, comme l'appelle Erasme, qui voit le rire en toutes choses, mais le chef-d'œuvre d'un marchand de paroles lubriques telles que seules les maisons

de prostitution peuvent en faire entendre ; le langage érotique que ne purent applaudir qu'en se cachant l'incestueux et l'adultère ; les transports d'une chair indomptée, qui n'ont visiblement pour but que d'émanciper les couvents, d'appeler le prêtre au mariage et de disposer à l'indulgence les populations, qui verront, sans beaucoup tarder, l'hymen du prédicateur lui-même.

L'âme est remplie de tristesse en entendant ces dérèglements de mœurs et de paroles ; mais elle est plus triste encore quand elle voit une couronne céleste tressée à l'évangéliste éhonté par le libraire qui imprima, après ce discours, le recueil des prédications du moine. Le portrait de l'orateur est à la fin du livre : une colombe représentant l'Esprit Saint plane avec ses ailes d'or au-dessus de l'apôtre ; transformé en bienheureux, le docteur a la tête environnée d'une vaste auréole ; les évangiles sont en ses mains, et dans son regard se reflète la joie céleste qu'il éprouve en abandonnant la terre, pour se plonger dans les rayons d'un grand soleil qui symbolise la majesté divine. Staupitz assurément aurait peint autrement le docteur de Wittemberg. A la lecture du discours et à la vue surtout de cette apothéose scandaleuse, le vicaire général des Augustins pleura de chaudes larmes sur la dépravation de son disciple ; il regretta amèrement la tendresse aveugle qu'il avait eue pour Luther, et il abandonna le docteur avec ces mots : « Je vous quitte, mon frère, parce « que je m'aperçois enfin que vous avez la sympathie « de tous ceux qui fréquentent les maisons sus- « pectes. »

Le sermon sur le mariage eut pour « messagers « les anges... » de l'enfer, afin de le répandre aux quatre coins de l'Allemagne : à Magdebourg, à Osnabruck, à Anvers, à Ratisbonne, à Dilbingen, à Nuremberg, à Strasbourg, dans la Hesse, dans le Wurtemberg, à Mayence, partout sa lecture multiplia les victimes ; les portes des couvents s'ouvrirent, et à tout pas, dans les cabarets, on put voir et entendre des moines, que leur froc avait importunés, oubliant dans la joie les rigueurs de la vie claustrale, vidant gaiement des pots de bière, et chantant, pour préluder à des voluptés plus grandes, ce distique traduit que le docteur avait composé lui-même :

« Qui n'aime ni les femmes, ni le vin, ni le chant,
« Sot est, et restera sot sa vie durant. »

La chasteté eut donc pour premiers violateurs les moines. Le couvent retenait encore les Sœurs, qui restaient fidèles à leurs vœux, parce que leur pudeur alarmée n'osait lire le sermon sur le mariage. Luther songea dès lors à venir en aide aux religieuses qui avaient soif de liberté ; il publia « ses raisons, qui « prouvent que les nonnettes peuvent benoîtement « quitter leurs cellules ».

C'est un livre où l'écrivain traite à sa façon, en termes assez décents, du précepte de la multiplication donné à nos premiers pères.

Un jeune homme de 24 ans, Léonard Kœppe de Torgau, d'une belle figure et d'un corps bien fait, eut la faveur de la dédicace de cette œuvre. L'honneur le rendit fier et enflamma son zèle pour l'éman-

cipation de la virginité captive. Les mauvaises actions ayant besoin des ténèbres pour être commises, c'est à la faveur de la nuit qu'il faisait assaut aux monastères. Il escaladait les murailles des cloîtres et rendait au monde les vierges assez faibles pour se laisser convaincre par l'insinuante perfidie de ses discours. Luther lui dut l'affranchissement de Catherine Bora, qui devait, en devenant sa femme, faire la joie de ses jours (1).

La croisade contre le célibat avait aussi sa milice féminine. Des soldats en jupons armés de la parole et de la plume montèrent en chaire et écrivirent pour combattre la chasteté religieuse et la traiter d'invention satanique. On vit, au premier rang de ces écrivains et de ces prêcheurs insolites, cette même Argula que nous avons trouvée si heureuse à la Wartbourg, lorsqu'il lui fut permis de se reposer sur le lit de l'ermite qu'elle ne pouvait voir ni entendre (2).

Lorsque la dépravation s'est emparée du cœur, la nuit se fait bientôt dans l'esprit. Rien n'est plus vrai que cette pensée traduite ainsi par un de nos grands poètes : « L'esprit est souvent la dupe du cœur. » Des nuées de prédicateurs, prêtres selon l'ordre et l'ordination de Luther, s'abattirent sur l'Allemagne. Des maçons, des tailleurs, des tanneurs, des maréchaux remplacèrent plus d'une fois les curés chassés de leur église ; des ignorants se présentèrent au nom

(1) Auteur allemand cité par Audin.
(2) Ibid.

de l'Esprit Saint, qu'ils n'avaient jamais connu, et tel était l'aveuglement des masses, qu'elles se laissaient entraîner à la suite de ces imbéciles, en professant hautement le symbole de la Réforme, sans être même tentées de soupçonner que le moine pût se tromper ; car Œcolampade et d'autres personnages du nouvel évangile leur avaient dit que l'Esprit Saint avait élu domicile, à Wittemberg, en la demeure de Luther.

Il est vrai que ces apôtres semaient avec leur parole les pamphlets du réformateur, et que la prédication du moine avait ainsi un incroyable retentissement. Tant était merveilleuse sa fécondité qu'en 1520 il avait publié cent trente-trois opuscules ; en 1522, cent trente ; en 1523, il en publia cent quatre-vingt-trois. Qu'on juge si la pâture manqua aux pauvres âmes qui avaient faim de vérité et ne recevaient pour se nourrir que le mensonge (1) !

Parmi les libelles de l'hérésiarque, tous ne furent pas écrits avec une violence égale ; tous pourtant eurent une grande puissance pour subjuguer les âmes. Dans ses derniers, il en est un qu'il écrivit non pas avec de l'encre, mais avec du sang, a dit un de ses biographes. Il mérite une mention spéciale. De sa lourde massue, que sa cruelle main manie avec une force et une dextérité trop meurtrières, il y frappe, en tout sens, pape, cardinaux, évêques et prêtres, et ce ne sont que des ruines qu'il entasse ; le baptême, la foi, voilà, pour tous, la tiare, la mitre,

(1) Darras et Audin.

la crosse, la houlette, l'onction sacerdotale ; quiconque croit et est baptisé peut, avec droit, chanter, prêcher, catéchiser, imposer les mains. Pour y poursuivre noblement son but, il emprunte à Pindare son style pour faire un enfant de Dieu de « quiconque aidera de son corps et de son bien la « dévastation de l'épiscopat catholique » ; et, afin d'y finir ignoblement son œuvre, dans une transfiguration pétronique, il crie malédiction au prêtre continent, et renouvelle dans une nudité de langage qui déchire l'oreille la moins pudique la doctrine de son sermon sur le mariage.

CHAPITRE XVI

Adrien VI succède à Léon X. — Adrien VI fait appel à l'influence d'Erasme. — Concessions du pape. — Manifeste révolutionnaire de Luther contre la magistrature séculière. — Diète de Nuremberg. — Joie qu'éprouve Luther du jugement de l'assemblée. — Nouveau langage du réformateur sur la chasteté. — Retour du nonce Chérégat à Rome. — La papauté accepte la convocation d'un concile. — Luther, qui l'a demandée, refuse. — Douleur et mort d'Adrien VI. — Outrages de Luther au pontife. — Erasme juge la doctrine luthérienne.

Léon X eut pour successeur, sous le nom d'Adrien VI, le docteur Florent, ancien professeur à l'Université de Louvain, où il partageait avec les pauvres les mille florins qu'il retirait de sa place et les deux robes que chaque année il recevait de la ville à titre de présent. Florent fut, dit un biographe protestant, « un honnête Flamand, un homme franc et sincère, « un prêtre grave et studieux, un pontife d'une rare « modération. » On le reconnaissait dans les rues de Rome, non au cortège brillant qui entourait Léon X, mais à l'empressement des paralytiques et des boiteux, des aveugles et des mendiants, qui accouraient sur son passage, comme autrefois volait toute misère au-devant du Maître qui le choisit pour le remplacer.

Dieu élève et dote les papes selon l'exigence des temps. A l'époque où les arts poursuivent leur renaissance, l'Eglise a besoin d'une âme d'artiste qui

fasse comprendre aux peuples que la papauté est l'amie des lumières qu'elle glorifie comme des dons du ciel, et il lui donne Léon X. Aux jours où le christianisme souffre et gémit, accablé d'épreuves et de maux, l'Eglise demande un cœur de charité pour panser ses plaies et guérir ses blessures, et il lui donne Adrien VI.

Adrien VI, en effet, par amour pour l'Eglise et pour lui rendre la paix, aurait sacrifié son repos et sa vie. « Levez-vous, levez-vous, crie-t-il d'abord à « Erasme, qui fut son meilleur écolier à Louvain, à « Erasme qui pouvait dénouer le drame qui allait « se jouer, levez-vous pour la défense du Seigneur ; « et pour le glorifier, servez-vous, comme vous « l'avez fait jusqu'à présent, des talents merveilleux « dont il vous comble. » Mais le philosophe demeure sourd à la voix de l'amitié qui le prie ; il dédaigne les récompenses qu'au nom de Dieu elle lui offre, et il recule lâchement devant la peine et les travaux que lui donnerait la pacification de l'Eglise au préjudice de la quiétude qu'il lui préfère.

Le refus d'Erasme contriste le pape, mais ne le décourage pas. Il se met lui-même à l'œuvre et, en comptant sur Dieu, il espère aussi que sa condescendance, sa douceur et sa mansuétude, toutes vertus filles de la bonté qui le caractérise, l'aideront puissamment à vaincre les Allemands obstinés. Se plaint-on des abus commis dans la prédication des indulgences ? Le pontife ôte aux quêteurs le pouvoir de vendre des pardons. Reproche-t-on à Rome les prérogatives dont jouissent les coadjuteurs de la chan-

cellerie papale ? Adrien VI les réduit. Trouve-t-on excessifs les prix des dispenses accordées pour des empêchements de mariage ? La papauté en diminue la taxe. Les scandales de la cour romaine, le luxe des prélats et leurs dissolutions sont-ils des griefs dont on justifie la révolte ? Le Saint-Siège élève contre les désordres une voix plus forte que la parole des rebelles, et la sagesse du suprême législateur annonce et promet les réformes nécessaires.

Mais pourquoi faut-il que le caprice des Germains, l'orgueil de Luther et la faiblesse du pouvoir paralysent des efforts si louables ? L'édit signé par l'empereur à Worms demeurant lettre morte, ressemble aux lois qui n'ont d'autre but que celui d'effrayer les coupables. Charles-Quint, rêvant une monarchie universelle dont il caresse l'idée, oublie en Espagne les querelles religieuses qui agitent la terre teutonne, et la réforme effrontée marche à la diffusion de ses doctrines. Le réformateur peut se moquer de tout, braver tout insolemment, jusqu'à la bravoure du duc Georges de Saxe, qu'on trouve partout où la foi et le pays réclament son bras pour les défendre, lui fallût-il répandre son sang et sacrifier sa vie pour cette œuvre de patriotisme (1).

Lorsque intervient ce prince, qui dénonce au conseil de régence de sanglants outrages qu'a commis Luther contre l'empereur Henri VIII, roi d'Angleterre, et le pape, le moine, en effet, répond aux plaintes de Sa Grâce par le dédain et des imperti-

(1) *Hist. eccl.*, par Darras et Audin.

nences, et puis il tourne ses regards et sa parole vers le peuple pour le gagner à sa cause et se ménager ainsi un appui plus puissant que les princes catholiques, si les princes catholiques, comme le duc Georges, tentaient de le combattre.

Dans un manifeste contre la magistrature séculière, que ses amis mêmes ont sévèrement jugé, Luther se livre à de folles déclamations contre l'oppression, et surexcite dans la multitude la fièvre d'indépendance dont elle est atteinte. Par l'exorde, on va comprendre la colère qui déborde de son âme : « Dieu, s'écrie-t-il, enflamme le cerveau des « princes. Ils croient qu'il faut obéir à leurs capri- « ces ; ils se mettent à l'ombre de César, dont, à « les entendre, ils ne font qu'exécuter les ordres « en sujets obéissants, comme s'ils pouvaient ca- « cher leur iniquité à tous les yeux ! Polissons, qui « voudraient passer pour chrétiens ! Et voilà les « mains auxquelles César a confié les clefs de la « Germanie. »

Il distingue ensuite deux sociétés dans le monde : le congrès des fidèles et le royaume des méchants. Le premier, qui n'a d'autre maître que le Christ, qui se gouverne sans soldats, sans magistrats et sans ministres politiques, qui enfin ne compte que des membres égaux, est, on le devine, la société d'élite dont le moine est le pontife. Le second, au contraire, qui ne peut pas vivre sans gouvernement pour édicter des lois, sans magistrature pour les appliquer, sans glaive pour les faire respecter, est la société civile des hommes, qui n'ont du chrétien

que le nom, où président le pape, les évêques et les prêtres et où dominent les princes qui appartiennent au Catholicisme.

Cette différence signalée, le réformateur emprunte à sa langue qui n'a pas de rivale une parole de feu qui enflamme l'auditeur et l'électrise, et, s'adressant à ces dignités religieuses et séculières dont il ne veut plus, il leur dit : « Voici que Dieu livre les princes « catholiques à leur sens réprouvé ; il veut en finir « avec eux et avec tous les grands de l'Eglise ; leur « règne est clos ; ils s'en vont descendre dans la « tombe, couverts de la haine du genre humain, « princes, évêques, prêtres, moines, polissons sur « polissons. Depuis que le monde est monde, c'est « un oiseau rare sur la terre qu'un prince sage et « prudent, mais plus rare encore un prince honnête « homme. Que sont la plupart des grands ? Des fous, « des vauriens, et les plus grands vauriens qui vivent « sous le soleil ; des licteurs et des bourreaux dont « Dieu se sert, dans sa colère, pour punir les mé- « chants et conserver la paix des nations ; car notre « Dieu est grand, et il est nécessaire qu'il ait à son « service des nobles, des riches, d'illustres bour- « reaux ; et il lui plaît que nous appelions maîtres « très cléments ses bourreaux et ses licteurs. Prin- « ces, la main de Dieu est suspendue sur vos têtes ; « la contemption se répandra sur vous ; vous mour- « rez, votre puissance fût-elle au-dessus de celle du « Turc lui-même. Déjà, votre récompense est arri- « vée ; on vous tient pour polissons et belîtres ; on « vous juge d'après le rôle que vous jouez ; le peuple

« vous connaît, et ce châtiment terrible que Dieu « appelle le mépris vous presse de tous côtés ; vous « ne pourrez le détourner. Le peuple lassé ne peut « plus supporter votre tyrannie et votre iniquité. « Dieu ne le veut pas. Le monde n'est plus le monde « d'autrefois où vous chassiez aux hommes ainsi « qu'aux bêtes fauves. »

Qu'on nous dise qui, de Munzer qui a été exilé ou du moine qui l'a proscrit, est le plus révolutionnaire. Si, au lieu des cerveaux tempérés par les glaces du Nord, les hommes ardents que chauffe le soleil méridional eussent entendu cette voix séditieuse, la multitude eût certainement couru aux armes : heureusement, l'Allemand n'a pas la tête chaude. Il redoute aussi Charles-Quint, qui pourrait accourir pour lui faire payer de sa vie son égarement et sa révolte.

L'insurrection n'osa donc pas s'organiser ouvertement ; mais Luther multiplia les embarras devant la marche des puissances, leur créa des défiances dans le peuple, les fit importuner par des plaintes, fatiguer par des doléances, attaquer par des calomnies ; et, pour parer aux éventualités qui pourraient surgir contre sa cause, il recourut lui-même aux traîtres. Par eux, lui étaient livrés les secrets des cours princières, et lui était acquise l'autorité d'un prophète, quand arrivaient les évènements qui étaient pour tous des mystères surnaturellement révélés, excepté pour le félon qui les avait connus tout naturellement avant de les prédire (1).

(1) Voyez auteur allemand cité par Audin.

Ainsi se faisait redouter l'immense popularité du moine, et, lorsque s'ouvrit, en novembre 1522, la diète de Nuremberg, la majorité des membres qui la composa n'osa par peur s'élever contre l'évangélisme. Encore si le pape avait eu dans l'assemblée un autre Aléandro, l'éloquence de l'orateur eût réchauffé peut-être la tiédeur et entraîné l'indécision des princes. Mais c'était Chérégat qui représentait Adrien VI, Chérégat, nature molle, caractère incertain et timide, qui se fit suppliant et s'abaissa jusqu'à faire de sa harangue une sorte de confession publique. Pour reconnaître la nécessité des réformes dans l'Eglise, nul besoin n'était au nonce d'exagérer les souillures de Rome, de grossir les scandales de son sacerdoce, d'étendre outre mesure ses abus dans les choses saintes et dans l'exercice même de son pouvoir. C'était parler trop bas pour le représentant d'une cour qui a le droit de parler très haut. Aussi, autant s'est abaissé l'ambassadeur pontifical, autant s'élève la diète nullement impressionnée, et des hommes qui auraient été des roseaux brisés par un léger souffle d'énergie sont changés en petits despotes. A la demande que fait le nonce du concours des Ordres de l'empire ; au souvenir qu'il invoque de l'édit de Worms, qui leur a prescrit leur intervention en l'absence de l'empereur pour s'opposer au progrès de l'erreur envahissante ; à l'invocation des décrets de l'Eglise, qui les établit les défenseurs de son autorité divine, l'assemblée fait une réponse dérisoire et même outrageante : elle fait retomber l'inexécution de l'édit impérial sur les fautes de

Rome, qui ont provoqué contre elle les colères de l'Allemagne ; elle déclare que, loin d'étouffer l'hérésie, la rigueur n'aurait abouti qu'à la répandre ; félicite le pape de reconnaître que la réformation du clergé est nécessaire ; formule une centaine de griefs que la papauté ne peut écouter avec faveur sans violer la discipline, sans déroger à la sainteté des traditions, sans nuire même à l'autorité du siège apostolique ; se sépare ensuite et, le 6 mars 1523, elle publie sa déclaration sous forme d'édit au nom de l'empereur.

Heureux de ce jugement comme d'une victoire sur le pape, Luther complimente les Ordres, et il saisit l'occasion pour les avertir « au nom du Sei- « gneur, dont il accomplit le commandement », que punir les prêtres et les moines incontinents qui n'ont qu'obéi au précepte donné par Dieu à Adam et à sa postérité serait « un triste aveuglement, une impi- « toyable dureté, une prescription diabolique (1) ». En 1522, en écrivant aux chevaliers de l'ordre teutonique, il avait d'avance donné les raisons de cet appel au libertinage : « Le précepte de multiplier « donné par Dieu, avait-il dit, est plus ancien que « celui de continence décrété par les conciles. Mieux « vaudrait vivre dans le concubinage que dans la « chasteté : la chasteté est un péché impardonnable, « et le concubinage, Dieu aidant, n'impliquerait pas « la perte du salut (2). » « Point de mariages, »

(1) Auteur allemand cité par Audin.
(2) *Opera Lutheri.*

ajoute-t-il en parlant à des militaires qui ont été relevés de leur vœu pour se marier, « point de ma-« riages semblables, quand un, cent, mille conciles « vous l'auraient permis. Avec une, deux ou trois « maîtresses la vie durant, vous pourriez encore « obtenir la grâce de Dieu, mais à qui prendrait « une femme donnée par un concile, par une dis-« pense papiste, pas de miséricorde. Pourquoi en-« core ? Parce que pape et concile sont des instru-« ments du Diable (1). »

Comment faut-il appeler ce langage? Conservation de la morale chrétienne ou bien restauration des mœurs ?

Le député du pape avait fait de son côté des remarques remplies de vérité et de sagesse ; mais sa parole n'avait pas eu le succès qu'obtenait celle de Luther. Il dut se résigner et repartir pour la ville éternelle. Or, à Rome, il annonça que le parti teuton, le plus nombreux à Nuremberg, avait demandé à la diète la convocation d'un concile général, manière hypocrite sans doute de se moquer du Saint-Siège, d'insulter au pontife romain qu'on croyait ennemi déclaré de cette voie de conciliation et de faire une opposition courageuse.

Jugeant autrement que les Germains, la papauté accepta de réunir l'Eglise enseignante en Concile œcuménique. Luther aurait dû applaudir, car, depuis son entrevue avec le cardinal Cajetan, les murs des cathédrales étaient, chaque jour, affligés de pla-

(1) *Opera Lutheri.*

cards qui annonçaient l'appel du moine au futur concile. Néanmoins, parce qu'un concile « n'est « formé que de pape, d'évêques, de prêtres et de « moines », qui tous « ont déserté l'évangile », l'hérésiarque n'en veut plus, ajoutant plus sérieusement encore que « toute brebis a le droit de juger si la « nourriture que le pasteur lui sert est saine ou cor- « rompue. Donc à quoi bon, conclut-il, des conciles, « des prêtres, des savants (1)? »

Adrien VI ne peut survivre au chagrin que lui causent ces évènements. Il en meurt de douleur; et, tandis que les pauvres accompagnent ses dépouilles en pleurant sur la perte de leur père; tandis que des mausolées s'élèvent à la gloire du pontife qu'un historien protestant nous montre encore « comme un bon pasteur, dont le monde n'était pas « digne », Luther bave des outrages sur le cercueil de l'ami dont il a refusé le baiser paternel, et, au lieu de reconnaître, comme tous, ses vertus, il ne voit en lui qu'un hypocrite, un impie, un ennemi de la parole de Dieu, l'assassin des saints vivants du Seigneur, le canonisateur d'un valet de Rome, du Diable lui-même, pour avoir placé sur les autels Benno, évêque de Misnie.

Benno avait été un autre Martin qui vendait d'abord ses bijoux pour soulager la misère et partageait en deux sa robe pour en couvrir l'indigence; c'est cet homme que le moine appela « le séide de Gré- « goire VII, un polisson mitré qui jeta à bas de son

(1) Langage de Luther cité en allemand par Audin.

« trône Henri IV, le César ». « Misniens, » écrivit encore le réformateur ivre de colère, « vous allez « adorer un sicaire, un infâme homicide, un voleur « couvert de sang, l'auteur de toutes les calamités « qui pèsent sur la Germanie, l'ennemi de l'évangile, « le compagnon de l'Antechrist, un saint à la façon « d'Anne et de Caïphe (1). »

Avouons, en prenant le contre-pied de Mélanchthon, que Luther ne valait pas mieux que ses pamphlets, et, en secouant la tête avec Erasme, disons comme lui qu'on « ne saurait croire que des hommes « dont les mœurs sont si contraires à la doctrine du « Christ soient guidés par l'esprit de Dieu. Autre- « fois, l'évangile donnait de la douceur au colérique, « des remords au spoliateur, du calme au turbulent, « de la charité au médisant. Aujourd'hui, nos évan- « gélistes font de la fureur, s'emparent par fraude « du bien d'autrui, excitent partout des troubles « et médisent même de ceux dont la conduite est « exemplaire. Je vois bien des hypocrites et des « tyrans, mais de l'esprit évangélique, pas une étin- « celle. »

Quelle écrasante condamnation de Luther et de sa doctrine ! Le juge est compétent ; c'est, avons-nous dit, Erasme qui prononce l'arrêt.

(1) Luther, *Livre de la nouvelle idole.*

CHAPITRE XVII

Luther injurie le roi d'Angleterre. — Causes de ces injures. — Flatteries de Luther envers Henri VIII. — Nouveaux outrages à la papauté par la caricature.

La houlette pastorale ne fut pas seule injuriée par Luther, le sceptre royal fut aussi outragé. Ce n'est pas assez pour cet autre Samson d'ébranler les colonnes du temple catholique, il lui faut encore faire trembler les trônes de la royauté séculière : « Pour-
« quoi, écrit Luther, si le roi d'Angleterre blas-
« phème mes sacrées doctrines, s'il jette des excré-
« ments à la couronne de mon monarque et de mon
« Christ, pourquoi s'étonnerait-il si je barbouille
« d'une matière semblable son diadème royal, et si
« je proclame que le roi d'Angleterre est un men-
« teur et un maraud ? »

Non seulement un menteur et un maraud est, selon le docteur saxon, le roi d'Angleterre, mais encore « un aveugle et un fou, un voleur de la cou-
« ronne d'Angleterre, un tyran régicide, qui a fait
« mourir de mort violente le dernier rejeton de la
« lignée royale et a tari la source du sang des rois
« de la Grande-Bretagne. S'il se cramponne au pape,
« c'est pour ne pas tomber du trône. Lui et le pape
« ont la même légitimité : le pape a volé sa tiare,

« tout comme le roi d'Angleterre a volé sa cou-
« ronne. »

Il est vrai que le monarque n'est pas uniquement coupable d'être roi, son péché irrémissible aux yeux de Luther, c'est d'avoir argumenté contre lui à la façon et avec le talent incontestable d'un théologien thomiste, dans un livre qui combat ses doctrines. Voilà pourquoi l'hérésiarque, feignant d'abord d'abandonner « cette majesté de néant », comme si elle ne méritait que le dédain, tourne ses regards vers les disciples de l'Ange de l'école, et, certain qu'il atteindra le prince plus meurtrièrement avec sa plume empoisonnée que s'il enfonçait dans sa chair royale un gantelet de fer, il le poursuit au milieu des représentants du grand docteur, où il a reconnu sa figure, et il écrit en s'adressant à tous : « Courage,
« cochons que vous êtes ; brûlez-moi donc, si vous
« l'osez ! Me voici, je vous attends. Je vous pour-
« suivrai de mes cendres après ma mort, quand vous
« les auriez jetées à tous les vents et à toutes les
« mers. Vivant, je serai l'ennemi de la papauté ;
« brûlé, je serai deux fois son ennemi. Porcs de tho-
« mistes, faites tout ce que vous pourrez, Luther
« sera pour vous l'ours dans votre chemin, la lionne
« dans votre sentier ; il vous poursuivra partout, se
« présentera incessamment à votre face, ne vous
« laissera ni paix ni trêve, tant qu'il n'aura pas brisé
« votre cervelle de fer et votre front d'airain pour
« votre salut ou votre perdition. »

Singulier langage dans la bouche d'un fondateur qui procède à l'éducation du monde ! Il serait pour-

tant bien vrai, si nous en croyions les plus célèbres disciples de Luther, que c'est la parole même de l'Esprit divin. Bugenhagen « avait cru un moment « que son père Luther avait été trop violent contre « Henri d'Angleterre ; mais il voit bien maintenant « qu'il s'était trompé, et qu'il n'a été que trop doux ; « c'est l'Esprit du ciel qui a dicté toutes ces paroles : « esprit de sainteté, de vérité, de constance et de « force invincible. » « Prenez garde, » écrivait à son tour Mélanchthon à Capiton, qui s'avisait de blâmer les emportements du maître, « prenez garde, mon « ami ! Rejeter Luther, c'est rejeter l'évangile. Vous « vous effrayez de ses colères, et si c'est le zèle de « Dieu qui le dévore ? »

Que l'esprit du ciel, que le zèle de Dieu se soient faits subitement insolents jusqu'à jeter de la boue au front des rois et en salir leur figure, nous le laissons penser aux génies du Protestantisme. Erasme préféra ne voir dans le discours du moine rebelle que « des signes de démence et de grossièreté », et nous sommes pleinement de son avis.

Ce fut l'apologie du Catholicisme qu'Henri VIII avait opposée à l'évangile de Luther qui procura au roi d'Angleterre cette grêle d'injures. Son livre pourtant méritait d'autres réponses que des impertinences. Ce ne fut pas, en effet, sans éclat que le royal auteur s'y montra théologien, historien, littérateur : l'éloquence même ne manqua pas à son œuvre. Elle a de nombreuses pages qu'on ne lit pas sans être touché, et une mention spéciale est due à sa revendication en faveur de la papauté du droit impres-

criptible qu'elle a à ce respect que tous les hommes accordent partout à la vieillesse de leurs semblables et de leurs institutions. Sa péroraison est superbe. C'est dans un style dont l'éloquence subjugue qu'il y dévoile Luther niant dans un endroit ce qu'il affirme dans un autre ; affirmant maintenant ce qu'il niait tout à l'heure ; s'armant de la raison, si l'on invoque la foi ; se parant de la foi, si on lui oppose la raison ; alléguant l'Ecriture, si on le combat par la tradition ; recourant aux sophistes, lorsqu'on lui cite les philosophes ; se moquant de tout, méprisant tout, bravant tout : coutumes, mœurs, décrets, lois et croyances, foi de l'Eglise et l'Eglise elle-même. Luther put bien outrager et railler l'écrivain, il lui aurait fallu une logique différente pour persuader tous ses lecteurs et les convaincre. Ce que l'histoire ne pourra jamais taire, c'est la gloire dont se couvrit l'Achille du champ de bataille, en se transformant dans l'Eglise en nouvel Augustin. Pourquoi faut-il que nous pleurions sur ses défaillances et sa désertion ! Combien plus doux nous serait-il d'écouter perpétuellement ce concert d'harmonie universelle qui se fit alors entendre aux quatre coins de l'Europe ! En Hollande, en Belgique, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Espagne, en France, les catholiques firent brûler des flots d'encens devant le royal apologiste ; en Italie, les théologiens l'approuvèrent, les rhéteurs l'applaudirent, les poètes le chantèrent. Le pape associa ses encouragements à l'unanimité des louanges, et il donna à la couronne du roi le plus beau des fleurons, en écrivant,

à côté du nom d'Henri, celui de « défenseur de la « foi ».

Cependant, l'hérétique docteur ne demeura pas toujours en colère contre le roi d'Angleterre. Le lion furieux ne tarda pas à devenir un doux agneau. Deux ans depuis la fameuse réponse s'étaient à peine écoulés, que la perversion du monarque opérait la conversion de Luther. Si, hier encore, il extrait de son cloaque les sarcasmes, les paroles libertines, les indécences, les infamies, la boue, la fange et le fumier, pour les jeter orgueilleusement à la face du prince apologiste et rendre ainsi méconnaissable sa noble figure, aujourd'hui il est humblement aux « pieds du grand monarque » (qui ne fut jamais si petit), afin de glorifier son nom, rampant comme « un vers de terre qui ne mérite que son mépris et « son dédain, comme un néant, s'il se compare à sa « majesté ; osant néanmoins écrire au roi d'Angle- « terre, dans l'intérêt de la cause évangélique (1) ».

Luther vient de dire, dans ce dernier mot, la raison de sa feinte humilité. Henri VIII mérite les éloges du moine. Il entretient royalement des maîtresses ; il prépare à une concubine une place sur son trône ; Catherine d'Aragon doit en descendre pour y laisser asseoir une vile courtisane ; le pape ne consentira point à briser des liens légitimes ; alors le roi de la Grande-Bretagne rompra ceux qui l'unissent à Rome, et du même coup le Catholicisme sera proscrit de ses Etats. Pour en ouvrir les portes à sa

(1) Paroles de Luther.

Réforme, le moine de Wittemberg a multiplié ses adulations et ses caresses.

Malgré toutes les injures, qui sont la marque comme le produit de l'erreur, la hiérarchie sociale et religieuse recueillait encore, parmi les paysans, les hommages de vénération et de respect qui lui sont dus comme à une émanation divine. C'était le grand obstacle que rencontrait en tout lieu la propagation des idées nouvelles. Il fallait donc à tout prix briser la digue, et trouver des moyens insaisissables à la justice, imprévus par conséquent aux lois qui punissaient sévèrement les infractions aux convenances envers l'autorité. Luther les trouva dans la caricature. Provoquer d'abord le rire et le mépris, et puis soulever la colère contre les grandeurs qu'on a le devoir de vénérer et d'aimer : tel fut le dessein de l'hérétique. A cet effet, il fit sculpter sur bois, multiplier par la presse, étaler partout aux vitrines des librairies, dans toutes les boutiques et dans toutes les foires, accompagner même d'une légende, destinée aux esprits qui accueillaient volontiers tout récit merveilleux comme motif de croyance, des images grotesques, des insolences graphiques, des débauches d'esprit, dont le scandale ne pouvait manquer de compléter dignement l'éducation et l'instruction des réformés. Dans cet art, chef-d'œuvre de stupidité et d'indécence, collabora, avec le grand pontife de la Réforme, un homme que la noblesse de sentiment avait jusque-là préservé de pareilles intempérances : Mélanchthon quitta la propreté des cours, où il brillait, renonça à l'urbanité qu'on avait

toujours admirée dans l'ami des Erasme et des Sadolet, et, à la compagnie du docteur, qu'on est certain de rencontrer toujours dans les lieux où on se souille, il se salit et se vautra lui-même dans des bourbiers, pour y prendre la fange la plus infecte, dont il couvrit la royauté spirituelle qui civilisa le monde et que vénéra particulièrement sa mère catholique.

Luther et Mélanchthon, en effet, mirent en travail leur féconde cervelle, qui enfanta l'image du « pape-« âne », et celle du « moine-veau », deux prodiges, bien entendu, deux signes miraculeux venus du ciel : le premier retiré du fond du Tibre, et le second vu à Freyberg, en Misnie. Quelque dégoût que doive soulever la parole quand elle ne rapporte que des turpitudes, nous dirons pourtant un mot sur le « pape-« âne », dont l'histoire a cru devoir parler.

Donc le « pape-âne » est une caricature où l'on voit une tête d'âne, une main droite semblable au pied d'un éléphant, la main gauche d'un homme, un pied droit à sabot de bœuf, le pied gauche d'un griffon, le ventre et la poitrine d'une femme, des écailles de poisson qui couvrent les bras, les pieds et le cou, le ventre nu, une tête de vieillard adhérente à la cuisse, un dragon enfin qui sort du c..... papal.

Une glose luthérienne accompagne le signe, sérieuse pour mieux tromper, candide pour mieux accréditer le mensonge, convaincue et croyante pour persuader : « Dieu, dit-elle, a de tout temps marqué, « comme au doigt, sa colère ou sa miséricorde et, « par des signes miraculeux, annoncé aux hommes

« le bouleversement, la ruine ou la splendeur des « empires. On le voit en Daniel, ch. 8. »

C'est ainsi que, « pendant le règne de la papauté, « il a multiplié ces signes de colère, et tout nouvel- « lement il a, par cette horrible figure du pape-âne, « trouvée récemment, en 1496, dans le Tibre, donné « la représentation de la papauté, si exacte qu'aucune « main humaine n'aurait pu en tracer de pareille. »

Les saintes Ecritures, au chapitre 13 de l'Exode, entendent par l'âne, d'après la glose, une vie excentrique et charnelle, et la raison démontre que, autant la cervelle de l'âne diffère de l'intelligence de l'homme, autant la doctrine papale s'éloigne de la doctrine du Christ. Donc conclusion de Luther : la tête d'âne désigne fort bien le pape, dont la vie n'est que jouissances de la chair, et dont les leçons ne sont que les enseignements de l'erreur.

Comme l'éléphant appréhende de sa trompe, foule, brise et déchire ce qu'il a saisi, ainsi le pouvoir spirituel du pape frappe et déchire, brise et immole les consciences tremblantes par la confession, les vœux, le célibat, les messes, les piperies indulgentielles, le culte superstitieux des saints. C'est pourquoi la main droite, semblable au pied de l'éléphant, représente très bien la papauté.

Le royaume infernal est indiqué à gauche par l'évangile. C'est à l'aide du Diable que le pape s'est emparé du pouvoir civil, et qu'il s'est constitué le maître des rois et des princes. Par conséquent, la main gauche d'un homme indique merveilleusement le pape devenu injustement dominateur.

Le sabot du bœuf retient fortement enchaîné sous son pied tout ce qu'il presse. De même la papauté, par ses ministres, docteurs, prédicateurs, confesseurs, moines, vestales, théologiens scolastiques surtout, qui tous infiltrent dans les peuples les recettes et les ordonnances papales, opprime les consciences, trouble, fascine, endort et perd les âmes. Donc le pied droit à sabot de bœuf est encore la papauté.

La proie que tient le griffon dans son ongle ne peut s'échapper. Ainsi le papisme, par ses satellites qui sont les canonistes, s'est emparé du pouvoir temporel qu'il a pêché à l'aide des hameçons canoniques et que, par eux, il retient et il garde. Le pied gauche du griffon représente donc encore le pape oppresseur.

Le pape-âne montre à qui veut son ventre et sa poitrine de femme, parce que, selon la légende, le corps papal se montre gros de cardinaux, d'évêques, de prêtraille, de moinerie, de saints et de martyrs, de toute cette race et de toute cette famille de cochons d'Epicure qui n'a souci que de boire, de manger et de se vautrer dans les voluptés de toute sorte, et qui va, tête levée, en se paradant publiquement de ses souillures.

Les écailles symbolisent dans Job l'étreinte et l'union. Dans la figure, elles signifient donc les princes et les puissants de la terre, collés à la papauté pour approuver le luxe des prêtres et pallier le libertinage comme les infamies du papisme. Le ventre s'y montre nu pour porter à l'esprit le dévergondage de ces grands du monde, qui embrassent le pape,

le couvrent, l'étreignent pour le protéger et le défendre.

Dans les saintes lettres, ajoute l'interprète, le dos représente le coucher et la mort. Le vieillard qui montre le sien par l'adhérence de sa tête à la cuisse signifie donc la chute de la papauté, le terme de ses violences, la mort de sa tyrannie.

Furieuse de voir s'accomplir son destin, la papauté ne dit pas adieu à la terre sans faire entendre des menaces, fulminer des bulles, vomir des blasphèmes. C'est la signification donnée par le dragon qui sort, la flamme à la bouche, du c..... papal (1).

Nous demandons, après cette analyse, s'il n'a pas fallu à l'esprit de Luther une fécondité peu commune pour imaginer iconographie et iconologie pareilles. Comment expliquer autrement que par le fanatisme le succès de cette œuvre pornographique, où l'on vit non seulement l'inspiration d'un beau génie, mais aussi une pensée évangélique? Peut-on comprendre qu'aujourd'hui, dans l'aveuglement de leur candeur, des âmes se soient trouvées qui ont fait silence autour d'elles pour écouter pieusement le craquement prophétisé qu'elles attendent dans l'effondrement de l'édifice catholique ; que, devant les triomphes de l'Eglise romaine, qui se multiplient providentiellement pour porter aux pieds de Léon XIII les hommages universels des potentats de l'Orient et de l'Occident ; que, devant ces merveilles autant que devant l'émiettement, les transformations et les

(1) Voyez Audin, *Hist. de Luther*.

ruines du Protestantisme, les yeux, demeurés fermés à l'évidence, n'aient vu ni le mensonge de la caricature ni l'immortalité du roi qu'elle voulait précipiter du trône ? Comment expliquer qu'à Wittemberg, dans les demeures du pauvre paysan, le chevet du lit reste encore orné de l'ignoble image qui en a chassé le bénitier catholique ou la divine Vierge ; qu'enfin, à Eisenach et à Francfort, on puisse encore la voir aux expositions des librairies et des échoppes ? Le culte de l'image réformée serait-il moins défendu que les hommages aux images catholiques ?

Oui, sans doute, aux yeux de Luther ; car, heureux de ses essais, il poursuit l'exercice de son talent dans ce genre artistique. Il représente sur un trône, encore le pape, en habits pontificaux, ayant, cousues à sa tiare, deux grandes oreilles d'âne qu'il dresse comme fait le baudet quand il est en colère. Des démons de toute forme voltigent par milliers autour du pontife : les uns versent des immondices sur sa tête, les autres l'attachent et le traînent en enfer avec des cordes ; ceux-ci portent du feu, ceux-là du bois pour le brûler dans la géhenne.

Dans un autre tableau, le pape apparaît monté sur une truie aux mamelles gonflées, bénit avec des ordures le peuple qui l'adore, allèche avec ce nectar la monture qui le porte, et, tandis que l'animal marche lentement pour humer à loisir la matière odorante, le cavalier de ses éperons le pique et lui tient ce langage : « Mauvaise bête, veux-tu bien « aller : tu m'as assez donné d'ennuis avec ton con- « cile. Va donc, voici le concile que tu désirais si

« ardemment. » — Ce doit être le concile où l'on appelle Luther. D'avance, il fait envers cette assemblée ses preuves de respect (1).

Nous pourrions encore citer d'autres coups de crayon de l'habile dessinateur, et d'autres phrases que son urbanité a écrites ; mais une plume pudique ne saurait les traduire, même en langue latine. C'est déjà avoir assez dit, trop même, pour donner une idée du Parnasse où s'inspirait l'esprit poétique de Luther afin d'animer ses soldats au combat. Il est, d'ailleurs, une autre arme que mit en usage la Réforme pour emporter d'assaut les citadelles catholiques, et nous avons hâte d'en parler.

Pour élever sa Jérusalem nouvelle sur les ruines de la vieille Eglise, Luther avait travaillé le jour et la nuit, dans sa retraite de la Wartbourg, à composer les livres dont nous avons parlé. Tous, dans son idée, devaient l'aider puissamment à fonder solidement sa Réforme. Mais celui qui devait avoir la plus belle part dans les destinées du Protestantisme était sans contredit sa traduction en langue vulgaire des saintes Ecritures. « Interprète de la « lumière révélée », tout esprit, savant ou ignorant, riche ou pauvre, devait avoir un code de sa loi ; « prêtre du nouvel évangile », chaque homme devait pouvoir connaître ses titres de noblesse et les devoirs de son sacerdoce. On comprend donc que l'inventeur de ces privilèges ou, si vous voulez, de ces dignités communes ait consacré à son œuvre

(1) Même auteur.

tous les trésors de son talent : il réussit, a-t-on dit, à faire de sa version un des plus beaux monuments littéraires et la plus grande de ses gloires. Quand, de retour de son ermitage, il fit paraître et propagea son ouvrage, les Allemands, catholiques et réformés, virent dans ce travail la glorification de la langue populaire et furent fous d'enthousiasme ; les lettrés l'appelèrent un prodige ; les disciples du moine y virent une inspiration céleste ; le typographe donna à l'impression du chef-d'œuvre une élégance jusqu'alors inconnue ; le calcographe, mêlant ses efforts à ceux de l'imprimeur, orna les couvertures de la Bible, non pas d'images (on leur faisait la guerre), mais de festons et d'arabesques, de fleurs et de chimères, et l'on en compta dans la Saxe seule jusqu'à 60,000 exemplaires vendus ou répandus. Ajoutons que les falsifications du texte y abondaient ; qu'à la marge du livre, dans de nombreuses notules, le venin se cachait ; qu'à la préface, le lait de la doctrine luthérienne coulait. « Le bouc », dont la vue de Luther était si offusquée et dont les coups l'avaient si souvent blessé, veillait sans doute et épiait le moine ; mais c'est en vain que la science d'Emser et la vérité signalaient ses ruses, la propagande avait déjà porté ses fruits. Le réformateur n'avait plus qu'à transformer le bouc en onagre, en bûche, en cuistre de collège, en basilic, en disciple de Satan, en âne, en papiste incapable de juger son livre, et tout était fini, et la Bible avait fait son chemin, aveuglé l'Allemagne, englouti la Germanie dans l'erreur.

CHAPITRE XVIII

Luther essaye de gagner Erasme à la Réforme. — Sa lettre au philosophe. — Caractère d'Erasme. — Ses hésitations. — Son réveil. — Son livre sur le libre arbitre. — Réponse de Luther. — Ses contradictions.

L'image et la Bible eurent incontestablement un étonnant pouvoir de destruction : elles vulgarisèrent les idées luthériennes, ameutèrent les masses et attachèrent au nouvel évangile des multitudes d'apostats. Néanmoins, l'ambition du novateur n'était point satisfaite et convoitait d'autres conquêtes. S'être attaché les peuples et les princes était, sans doute, un succès brillant ; mais donner à la Réforme les rois de l'intelligence ne serait-ce pas une victoire plus glorieuse ?

Aux temps où Luther étourdissait l'Allemagne par le bruit de sa révolte, vivait dans ce pays un prêtre, savant philosophe, dont la renommée avait franchi toute montagne et traversé toute mer. On le nommait « le prince des lettres, l'astre de la Ger-« manie, le soleil des études, l'antiste des huma-« nistes, le vengeur de la théologie ». On pouvait lui écrire de tout lieu avec un de ces titres pour seule adresse, et l'épître arrivait sûrement à Erasme sans s'être égarée. Depuis longtemps, Erasme travaillait à secouer de leur sommeil les intelligences

qui vivaient dans le repos, et, si la pensée avait réussi à s'émanciper, c'est à lui qu'elle devait une bonne partie de sa gloire (1). Jugez de l'honneur et de la puissance qu'aurait communiqués à la Réforme la possession d'une célébrité telle, si elle avait pu la compter dans ses rangs ! Aussi, pour la gagner à sa cause, il n'est pas de parfums que les flatteries de Luther n'aient répandus sur la vanité du savant, pas d'encensoir que l'adulation n'ait balancé devant sa personne. Il faudrait entendre pour le croire combien, dans une lettre, le novateur sait se faire petit comme un vermisseau pour donner au philosophe la taille d'une grandeur divine ; comment il s'empresse de le proclamer son maître ; avec quelle joie il voit son nom remplir la terre entière ; avec quel bonheur il reconnaît les splendeurs du génie dans l'approbation qu'Erasme a donnée à son « badinage » sur les indulgences et à ses « fabulations » ; avec quelles instances il le prie de tourner ses regards vers le pauvre petit Frère qui l'aime si tendrement.

Cette fois, Erasme découvre la ruse épistolaire de son courtisan, qui tend des pièges à sa religion pour le rendre complice de sa guerre à la foi catholique, et, dans une réponse où les louanges, sans être bannies, se résument dans des banalités qui ne peuvent donner à la tête de son correspondant aucun vertige, il affirme sans détours au moine « qu'il n'a « jamais lu une seule ligne des élucubrations du Frère « augustin ». Il ose même intercaler au milieu des

(1) Voyez Audin, *Hist. de Luther*, ch. 20.

éloges les conseils de la sagesse, donner au docteur des leçons de modération en polémique, et lui rappeler avec le devoir de l'humilité sa dette de respect aux institutions antiques (1).

Grands furent, on le comprend, les mécomptes de Luther, qui croyait candidement qu'Erasme allait, séduit par son mielleux langage, composer en son honneur des dithyrambes et bientôt compléter l'enthousiasme en se faisant son disciple. Mais plus profonde fut encore la tristesse des catholiques.

Quelque mesurés que fussent les éloges adressés à Luther, les catholiques les prirent avec raison pour un scandale, et dans la réponse, ils ne virent qu'une lâcheté. Ils auraient aimé trouver dans Erasme le soleil de Bâle qui éclipse l'étoile de Wittemberg, ou le valeureux soldat qui ne craint rien quand il combat les combats du Seigneur. Mais Erasme est une âme faible ; son caractère est timide ; il préfère à la lutte le repos ; rien ne l'effraie comme le trouble ; au moindre bruit il tremble ; l'ombre seule du danger le fait pâlir, et, plus soucieux de garder ses partisans que de conserver au dogme son intégrité, il se réfugie dans le silence comme un indifférent qui flatte et caresse tous les partis pour éviter la haine des uns et cultiver l'amitié des autres. C'est pourquoi il demeure sourd aux instances les plus nobles comme les plus pressantes. Les papes lui montrent la pourpre romaine comme récompense ; les monarques, les titres brillants ; d'autres

(1) *Vie d'Erasme* par de Burigni.

lui parlent d'immortalité, aucun appât ne l'entraîne sur l'arène. Ce n'est que plus tard, trop tard, hélas ! qu'Erasme intervient, après avoir longtemps hésité, touché enfin des plaintes du duc Georges de Saxe, qui l'accuse de manquer de cœur devant l'aigle dont il peut arrêter le vol. Prêtant l'oreille aussi aux supplications attendries de Sadolet, évêque de Carpentras, qui le conjure d'avoir pitié des maux de l'Eglise que seul il peut guérir ; finissant par se croire cette créature élevée qu'un pape avait vue en lui, suscitée de Dieu pour faire tête aux orages ; déterminé peut-être par la douleur que lui cause le fastueux dédain de Luther, qui vient de jeter un regard de mépris sur « la vieillesse du philosophe, sur sa taille » et sur ce que le moine appelle, en faisant allusion à ses épigrammes et à ses railleries, « ses ongles et ses dents (1) », il se décide à tailler sa plume et à combattre contre les nouvelles doctrines.

Dès ce jour, quel que soit le motif de son réveil, Erasme ménage beaucoup moins la Réforme : la science dont les sectaires font parade, leur foi dont ils proclament les prodiges, les vertus qu'ils en retirent, leurs mœurs, leur continence, tout en eux provoque ses moqueries et ses rires, et puis, passant de l'hilarité au sérieux que comporte la question la plus grave de la théologie catholique, il réfute, dans un beau livre, les extravagances du docteur sur le libre arbitre par des arguments d'une inattaquable valeur, aussi concluants que simples, comme le sont

(1) Voyez, dans Audin, lettre de Luther à Erasme.

ceux-ci : c'est le sentiment interne qui proclame la liberté morale. L'homme cède-t-il au mouvement de la grâce et produit-il des œuvres de justice, sa conscience est heureuse ; se laisse-t-il séduire et emporter par la concupiscence, le vers du remords vient le ronger : mais il n'y a ni joie ni remords dans l'accomplissement d'actes nécessaires. Si l'homme n'est pas libre, à quoi bon des préceptes, des peines et des récompenses ? S'il est esclave, pourquoi le juger ? Il n'y a plus en lui que de la matière. Comment, après cette vie, les désirs, les pensées et les actions d'un homme que Luther représente, dans les choses divines, tantôt comme une statue de sel, tantôt comme un tronc d'arbre ou un bloc informe de pierre, n'ayant ni œil ni oreille, ni cœur ni sens, pourraient-ils tomber sous le coup des lois suprêmes ?

Ainsi répond, à peu près dans ces termes, Erasme à Luther, qui, après la chute d'Adam, n'a vu que dégradation dans la nature entière, dans l'homme en particulier, entièrement dépouillé de l'image de Dieu en perdant totalement par sa révolte le libre arbitre, qui le rapprochait le plus du créateur. Enfant conçu dans la corruption, sans avoir jamais la liberté, de par l'arrêt divin qui la lui a ravie, de remonter de cet abîme pour reconquérir les grandeurs de son origine céleste, l'homme n'a donc plus été que dépravation ; que « fumier repoussant » qui ne peut exhaler que des odeurs infectes ; que « boue « immonde, changée en vase humain », d'où ne peuvent sortir que l'iniquité et le crime ; « qu'arbre

« mauvais », qui ne sait donner que des fruits empoisonnés ; qu'intelligence corrompue, dont par conséquent les pensées, les désirs et les actes sont corrompus comme leur mère. Et voilà d'un même coup l'homme rivé, par une nécessité qui vient de Dieu lui-même, au péché et à l'enfer ; et voilà Luther aussi, poussé de blasphème en blasphème, proclamant que Dieu damne, même avant qu'elles naissent, des créatures qui n'ont pas mérité ce sort ; que Dieu nous incite au mal et commet en nous le mal. Lorsque le maître a posé les principes, pourra-t-on s'étonner si ses disciples aussi en tirent toutes les rigoureuses conséquences ; si Mélanchthon voit en Dieu l'auteur de l'adultère de David et de la trahison de Judas, aussi bien que de l'apostolat de saint Paul ; si d'autres prêchent dans le voleur un Dieu qui vole, et dans l'assassin un Dieu qui assassine (1) ?

Lorsque à ces affirmations de l'impiété luthérienne a été opposée l'argumentation qu'Erasme nous a fait entendre, avons-nous besoin de nous arrêter devant la ridicule image que Luther, dans sa réplique, met sous nos yeux pour représenter la volonté de l'homme sous la forme d'une cavale réalisant, par son obéissance forcée au cavalier (Dieu ou Diable), cette parole du psalmiste : « J'ai été fait comme une bête « de somme » ? Pourquoi écouterions-nous davantage ses commentaires et son explication du verset de Moïse où Dieu dit « qu'il endurcit le cœur de « Pharaon » ? Si, comme le dit le moine, cette pa-

(1) Voyez la doctrine luthérienne plus amplifiée dans Audin.

role indique dans tout acte humain la nécessité qui le rend inévitable et l'immutabilité de la volonté divine qui le commande ; si la concupiscence irrésistible qui entraîne est l'œuvre de Dieu, et l'acte opéré, son ouvrage, comment, encore une fois, expliquer, dans la Providence, des châtiments et des récompenses, des condamnations et des pardons, pour frapper ou couronner des sourds et des aveugles qui n'ont pu choisir, comme des faibles qui n'ont pu résister? En sauvant ou en perdant des âmes, qui n'ont pu avoir ni mérites, ni démérites, n'est-il pas vrai que Dieu aurait un bandeau devant les yeux et l'injustice dans le cœur?

Telles sont pourtant les monstruosités où s'égare le sens privé dans l'explication de l'Ecriture, que Luther, pour avoir préféré son libre examen à l'interprétation œcuménique du passage cité, a osé proclamer « damné » quiconque ne « croit pas à sa doc« trine sur l'inefficacité du libre arbitre » ! Aveuglé par la passion, il n'a pas vu, l'insensé ! que le despotisme par lequel il prétend enchaîner à sa parole tout entendement et toute pensée est une sotte contradiction qui déshonore son génie, et qu'il fait du papisme après avoir tué la papauté ! Lorsqu'il a donné à la raison de chaque homme un sceptre et une couronne en lui persuadant son indépendance, il garde la royauté uniquement pour la sienne, et des autres reines qu'il a élevées sur le trône il ne fait que des esclaves.

Luther, en effet, entend bien en agir ainsi : à lui seul doit appartenir la domination, aux autres, l'es-

clavage. Autrefois, on s'en souvient, l'anabaptisme prêcha la nécessité d'un second baptême, qu'il trouva dans la Bible en commentant littéralement la parole sacrée. « La lettre tue », s'écria Luther, « il faut « étudier l'esprit. » Aujourd'hui, son langage n'est pas le même : « Il faut se garder comme d'un poi- « son, dit-il, de toute exégèse, s'en tenir à la lettre, « quelque dure qu'elle paraisse, à moins que l'Ecri- « ture ne nous force de chercher le sens mystérieux « renfermé sous l'écorce du mot. Le démon seul a « pu soutenir que la parole divine est enveloppée « de ténèbres et a besoin de passer par la bouche « de l'homme pour arriver jusqu'à l'intelligence ; « l'esprit illumine toute âme qui vient à lui avec « amour, et il lui révèle le sens caché du Verbe « éternel. »

A cet enseignement, Erasme a répondu pour démontrer que l'Ecriture, réduite à sa parole muette, n'est pas l'unique fondement de la foi : « Si l'Ecri- « ture, a-t-il dit, est aussi lumineuse que vous le « dites, comment tant d'hommes de science ont-ils « marché, depuis des siècles, dans les ténèbres, « quand il s'agissait, pour eux, d'une question aussi « importante que celle de la liberté morale ? Si « aucune obscurité ne plane sur le texte des livres « saints, pourquoi la parole écrite eut-elle besoin, « au temps des apôtres même, de commentaires ? « Mais je vous accorde que l'Esprit se soit révélé « aux faibles et aux ignorants et caché aux hommes « d'intelligence, et que cette parole du Christ se « soit accomplie : Mon Père, je vous rends grâces

« de ce que vous avez appris aux faibles et aux « ignorants et à ceux que le monde regarde comme « des insensés ce que vous avez tenu caché aux sa- « ges. Qui sait si Dominique et François ne seraient « pas devenus semblables à ceux dont parle le Christ, « s'ils n'avaient suivi que leur propre sens ? Quand « Jean veut, alors que le don de Dieu est dans toute « sa force, qu'on éprouve si ceux qui viennent à « nous sont animés de l'Esprit d'en haut, nous sera- « t-il permis de tenter la même épreuve dans ces « jours où toute chair est corrompue ? Comment « nous prouveront-ils leur mission ? Par le don d'é- « loquence qui brille en eux ? Mais de chaque côté « je vois des rabbins. Par leurs actes ? De chaque « côté je vois des hommes de péché : voici tout un « chœur de saints qui enseignent que l'homme est « libre. On dit : ce sont des hommes. Mais je com- « pare, prenez-y garde, l'homme à l'homme. On « dit : à quoi bon cette nuée de témoins pour affir- « mer le don de l'Esprit ? Je réponds : à quoi ser- « viraient davantage quelques rares intelligences ? « On dit : à quoi bon le bonnet de prêtre pour la « compréhension de l'Ecriture ? Je réponds : et le « manteau de chevalier ou le capuchon de moine ? « On dit : à quoi bon la philosophie et la science « pour comprendre les livres inspirés ? Je réponds : « et l'ignorance ? On dit : à quoi bon des conciles « où pas un membre peut-être n'a reçu l'Esprit « Saint ? Je réponds : et votre cénacle, où vraisem- « blablement le don de Dieu est aussi rare ? On « n'aurait pas cru aux apôtres, s'ils n'avaient prouvé

« la vérité de leurs enseignements par leurs mira-
« cles : chez vous, tout individu qui se dit héritier
« de la lumière veut être cru sur parole. Quand les
« apôtres endormaient les serpents, guérissaient les
« malades, ressuscitaient les morts, il fallait bien
« avoir foi en eux, alors même qu'ils annonçaient
« des choses surnaturelles ! Et, parmi tous ces doc-
« teurs, qui ne nous ont pas fait faute de merveilles,
« en est-il un seul qui ait redressé un cheval boî-
« teux?..... On me crie : ce sont des hommes que
« tous ceux dont vous invoquez le témoignage. Mais
« quand j'insiste et demande sur quel témoignage
« veut-on que je juge la vérité d'un enseignement,
« si des deux côtés je n'entends que des voix hu-
« maines, on me répond par la preuve de l'Esprit ;
« et quand je poursuis : comment l'Esprit aurait-il
« manqué plutôt à ceux que le monde a connus à
« leurs œuvres toutes miraculeuses qu'aux disciples
« de la nouvelle science évangélique, on voudrait
« me faire croire que l'évangile n'a pas été prêché
« depuis treize siècles ! Je demande une doctrine
« fondée sur les œuvres ; on me répond que la foi
« justifie et non l'œuvre. Donnez-moi des miracles ;
« ils sont inutiles, il y en a assez, il n'en est pas
« besoin avec la vive lumière des Ecritures. En ce
« cas, l'Ecriture n'est pas très claire, puisque je vois
« des hommes errer dans les ténèbres. Et, lorsqu'on
« aurait l'Esprit de Dieu, qui me prouvera qu'on a
« encore l'intelligence de sa parole? Que faut-il que
« je croie quand, au milieu de ces dogmes contra-
« dictoires, chacun prétend qu'il a l'infaillibilité

« dogmatique, se pose comme un oracle et s'élève, « de son autorité privée, contre l'enseignement de « tous ceux qui l'ont précédé? Eh quoi! pendant « plus de treize siècles, Dieu n'aurait suscité, parmi « tant de saints personnages qu'il a donnés à son « Eglise, aucun homme auquel il aurait révélé la « doctrine évangélique!..... »

Cependant, Luther, toujours le texte biblique à la bouche (Ex., ch. VII, ℣ 14), persiste dans sa conclusion que l'homme agit fatalement, et soutient avec son droit à l'exégèse littérale « que Dieu a en- « durci le cœur de Pharaon ». La polémique devient plus vive. Erasme ne veut pas de la lettre qui tue; il invoque l'esprit qui vivifie ; mais, pour confondre son adversaire et le vaincre, même par la parole de l'Ecriture, il place sous son œil la recommandation de saint Paul à la créature « d'opérer son salut « et de dépouiller le vieil homme ». Le moine pose-t-il les armes? Oui, les armes de la lettre, qu'il tue lui-même pour ressusciter sa cause frappée de mort. Mais il emprunte alors à son ennemi sa propre armure et « avec l'esprit qui vivifie » il ose dire que, si saint Paul parle ainsi, ce n'est pas qu'il suppose que nous puissions jamais dépouiller le vieil homme. C'est un conseil qu'il donne lui et les apôtres, dit-il; faites cela, si vous le pouvez, mais vous ne le pouvez pas. « Nous ne sommes donc pas libres « de vouloir? » répond le philosophe. « Non, » réplique Luther. « Et, si nous périssons, » reprend Erasme, « la faute en est donc à Dieu? » « Sans « doute, mais distinguons, » dit l'hérétique : « à la

« volonté manifeste de Dieu ? non ; à sa volonté « secrète ? oui ; et c'est cette volonté secrète qu'il « ne faut pas scruter. »

Devant une impiété pareille et une déraison semblable, on a besoin de se couvrir la face, en constatant toutefois dans cette polémique le triomphe de la vérité.

CHAPITRE XIX

Nouvelles audaces du luthéranisme. — 2e diète de Nuremberg. — Mécontentement de Luther. — Nouveaux progrès de l'hérésie. — Diète de Ratisbonne. — Calomnie d'Othon Pack. — Diète de Spire. — Guerre des chevaliers. — Guerre des paysans. — Luther responsable de la révolte. — Griefs des paysans. — Ecrits et langage incendiaire de Luther. — Arrivée de Munzer. — Discours séditieux de Luther à la noblesse. — Les succès de Munzer troublent le moine. — Les paysans abandonnés par Luther. — Bataille décisive.

L'audace du luthéranisme grandissait comme sa puissance. Après sa guerre au dogme, il multipliait ses attaques aux signes catholiques : les croix des chemins étaient brisées, les statues des saints tombaient de leur piédestal, les tableaux étaient déchirés, proscrits même le froc du moine et la soutane du prêtre. Le cardinal Campeggio, qui allait à Nuremberg, fut obligé de se dépouiller des marques de sa dignité pour ne pas encourir les outrages d'une populace fanatisée.

Ce fut pour représenter le pape Clément VII que le prélat se rendit dans cette ville, à la diète qui s'y tint en 1524. Esprit élevé, caractère sans faiblesse, théologien érudit et orateur de marque, Campeggio fut reçu avec solennité par les princes et les députés des villes impériales. Il les harangua avec une habileté préparée. A la peinture saisissante qu'il leur fit, comme historien, des maux dont la doctrine nou-

velle avait accablé l'Allemagne, il ajouta, comme prophète, celle des calamités de l'avenir que la Réforme lui préparait, et il promit bon accueil aux plaintes des Ordres, si toutefois les Ordres voulaient retrancher de leurs griefs ce qui compromettrait gravement l'autorité pontificale et les privilèges de l'Eglise.

Le discours conciliant du légat n'empêcha pas la diète, en majorité luthérienne, de prendre des décisions si contradictoires et si absurdes qu'elles provoquèrent les protestations du pape et les menaces de l'empereur et mirent en fureur le moine lui-même : « Scandales que toutes ces piperies d'empe-« reur et de princes à la face du soleil, s'écrie Luther, « scandale affreux que ces décrets contradictoires « où l'on ordonne de me courir sus, l'édit de pros-« cription de Worms à la main, et où l'on indique « une diète à Spire pour trier de mes livres ce qu'il « y a de bon et de mauvais ! Condamné en dernier « ressort et renvoyé pour être jugé à Spire ! Coupa-« ble, de par les Ordres, aux yeux des Allemands, « qui doivent me pourchasser sans relâche, et cou-« pable qu'on renvoie pour être jugé à de nouvelles « assises !... Têtes folles ! Cerveaux avinés de prin-« ces ! Allons, enfants de l'Allemagne, il faut que « vous restiez Allemands, ânes, martyrs d'un pape ; « que vous vous laissiez piler dans le mortier comme « de la paille, ainsi que parle Salomon. Plaintes, « enseignements, prières, larmes, longues souffran-« ces, abîme de douleurs, où nous sommes plon-« gés, rien ne doit nous servir !...

Ainsi, dans des pages enflammées, parle Luther aux princes qu'il insulte et aux peuples qu'il excite. Les premiers tremblent à sa parole ; les seconds méprisent pape et empereur, s'attachent aux croyances nouvelles, s'emparent des églises, changent la forme du culte, ferment les couvents, chassent les prêtres, accueillent les ministres de Wittemberg, établissent la communion des deux espèces, et de sa Rome allemande le réformateur, en s'applaudissant, contemple avec délices ses doctrines qui ont pris des ailes rapides pour s'envoler dans les provinces, s'y implanter par l'entraînement ou par la force, infecter les duchés, Lunebourg, Brunswick et Mecklembourg, envahir la Poméranie, Magdebourg, Brême, Hambourg, Wismar et Rostock, traverser la mer Baltique, arriver dans la Livonie, soumettre la Prusse, trouver asile chez Albert de Brandebourg, et chez l'évêque Georges, qui les confesse et se marie.

A cette vue, afin d'affermir leurs trônes et de défendre la foi, les princes catholiques durent s'unir plus étroitement, et à cet effet ils s'assemblèrent à Ratisbonne en juillet 1524. Les délibérants y étaient nombreux. Ils arrêtèrent, contre Luther et ses adhérents, l'observation de l'édit de Worms comme loi de l'empire ; l'immutabilité dans les cérémonies, dans les commandements et dans les traditions ecclésiastiques ; le châtiment canonique et rigoureux des moines apostats et des prêtres mariés ; la prédication de l'évangile selon l'interprétation des Pères et l'enseignement des docteurs ; l'obligation, pour leurs sujets, de quitter dans trois mois, sous peine

de confiscation, l'Université de Wittemberg ; le refus d'asile dans les Etats confédérés à tout luthérien qui en aurait été banni ; enfin, le secours de tous en faveur de celui d'entre eux qui serait attaqué à cause des conventions de leur alliance. Le légat papal, qui assistait aux délibérations, publia, de son côté, pour satisfaire à ses promesses, une constitution en trente-cinq articles, où sont réglementés le régime ecclésiastique, l'administration des paroisses et l'oblation des dîmes (1).

Au jugement de certains historiens, l'assemblée de Ratisbonne ne fut que le résultat d'une malheureuse inspiration qui mit en feu l'Allemagne. Pour leur plaire, il aurait fallu sans doute que le Catholicisme eût enduré, sans même murmurer, les spoliations et l'exil, renoncé aux conquêtes de sa foi sur les peuples qu'il a convertis, retiré les images des cathédrales que son or a édifiées, réalisé enfin, par un lâche tolérantisme qu'ils auraient loué, la prédiction de Luther annonçant que le temps est venu où Dieu retire le secours divin à son Eglise. Aveugles, qui ne voient point qu'une prophétie d'origine meilleure doit s'accomplir par l'assistance du Christ, qui a promis l'immortalité à son culte ; qu'un chrétien peut gaîment courir au martyre sans résistance ; mais qu'une religion, quand elle est descendue du ciel, a le devoir de s'armer contre la mort et de conduire sa vie jusqu'au terme fixé par celui qui la lui donna.

(1) Menzel.

Pour hâter encore davantage l'œuvre du nouveau culte, la lâcheté remplaça, un jour, la violence. On inventa une conspiration contre les réformés, ourdie par les princes catholiques. Un Othon Pack, chancelier du duc Georges de Saxe, avait vendu au landgrave de Hesse un projet de prises d'armes, et déjà des milliers de soldats étaient sur pied pour repousser l'ennemi calomnieusement imaginé. Heureusement, le sang ne coula pas encore ; car, sommé par le duc Georges d'exhiber l'original de la convention, le félon ne put en donner qu'une copie revêtue du sceau de son maître, dont il avait, par le mensonge, criminellement trahi la confiance. Le misérable paya de l'exil sa calomnie, et il mourut, en 1536, à Anvers, de la main du bourreau (1).

L'échec ne découragea point les réformés. Ils mirent à profit toutes les circonstances pour manifester leur implacable haine contre le Catholicisme. Clément VII s'étant déclaré contre l'empereur d'Allemagne en faveur de François Ier, le connétable de Bourbon, qui, pour se venger du roi de France, avait trahi son serment, son prince et sa patrie, était passé au service de l'ennemi. Il descendit les Alpes à la tête de quinze mille luthériens fanatiques et pillards que Charles-Quint faisait vomir à l'Allemagne afin de l'en délivrer. L'un d'eux, Georges Frondsberg, montrait à son cou, dit un historien français, la chaîne dont il voulait étrangler le pape. Rome, « la sacrilège Babylone », était la proie que

(1) Arnold.

convoitaient les lansquenets. Bourbon les mena. Il paya, à la vérité, son irréligieuse audace, et il tomba, le premier, à l'assaut des murs, le 5 mai 1526 ; mais ses soldats, qui l'aimaient, le vengèrent cruellement. Pendant neuf mois, les luthériens remplirent la ville sainte des tortures et des outrages que les Goths et les Vandales ne lui avaient pas infligés ; ils changèrent la basilique de Saint-Pierre en écurie ; ils donnèrent pour litière à leurs chevaux les bulles papales, et, déguisés en cardinaux, dans une chapelle du Vatican, ils proclamèrent pape Luther, à la place du Souverain Pontife qu'ils tenaient prisonnier dans le château Saint-Ange. Il ne fallut rien moins que la peste pour délivrer la capitale du monde chrétien de ces hordes qui répandaient partout sur leur passage toute contagion corporelle, spirituelle et morale. De Wittemberg, Luther avait applaudi à ces brigandages et s'en était réjoui (1).

Cependant, le besoin de la paix se faisait cruellement sentir en Allemagne : de formidables armées l'avaient envahie ; le luthéranisme comme le zwinglianisme y dévastaient les esprits et les cœurs, et les Turcs y ravageaient toute existence matérielle. Une nouvelle diète parut nécessaire et fut convoquée à Spire, en 1526. Les catholiques y furent en majorité, et il y fut décrété : 1° que partout où l'édit de Worms avait été reçu, il serait désormais défendu de changer de religion ; 2° que les villes qui avaient embrassé les doctrines nouvelles pourraient les gar-

(1) *Hist. eccl.*, par Darras.

der jusqu'à la tenue du concile, sans pouvoir supprimer la messe, ou enlever aux catholiques le libre exercice de leur culte ; 3° que les sacramentaires seraient bannis et les anabaptistes punis de mort ; 4° que des subsides seraient prélevés pour soutenir la guerre contre les Turcs.

Ces décisions ne plurent pas entièrement aux disciples de Luther : ils s'accommodaient sans doute de la proscription des sacramentaires et des rigueurs qui frappaient les anabaptistes ; mais tout le reste ne servit qu'à les irriter davantage ; quatre ou cinq princes luthériens et quatorze villes impériales protestèrent, et ce jour-là les réformés reçurent le nom de protestants, qu'ils adoptèrent comme le caractère distinctif de leur foi et le titre d'une gloire spéciale.

Chacun, certes, comprend la gloire à sa manière, et il est bien permis au Protestantisme de voir un honneur dans ce que d'autres appellent une honte. Mais ce que personne ne peut trouver glorieux, c'est qu'il ait laissé le Catholicisme seul fournir son or, et seul répandre son sang dans une lutte suprême, où il s'agissait d'intérêts communs à sauvegarder, de la croix de Jésus-Christ à préserver, de la patrie à sauver, de l'islamisme à repousser ! L'empereur n'avait-il pas raison, le jour même où Soliman avait compté changer en mosquée la cathédrale Saint-Etienne, de reprocher avec indignation aux députés de la minorité de Spire, qui lui présentaient leur protestation, le crime qu'ils avaient commis en refusant, comme feraient des traîtres, leurs bras et

leur argent à leurs princes assiégés, et en violant ainsi les lois fondamentales de l'empire ?

Il est vrai que les protestataires avaient une grande excuse dans l'ignoble cri de Luther : « Paix aux « Turcs ! » Misérable parole du réformateur qui avait fait écho dans l'Allemagne entière ; voix, qui fut plus puissante que les larmes de la patrie et plus entraînante que l'éloquence de la croix où expira le Christ. Mais n'est-il pas aussi vrai que ce triste mot donna, dans l'histoire, une place plus glorieuse que ne fut honteuse la conduite de la Réforme au patriotisme de Philippe, comte palatin, de Nicolas de Salm et de Guillaume de Regendorf ? C'est le nom de ces héros dont l'exemple arma d'un courage surhumain une population de vieillards, de femmes et d'enfants, qui bravèrent, abandonnés de leurs frères, les maladies, la famine et la peste, pour chasser des portes de Vienne jusqu'à Constantinople, par la prière et par les armes, les deux cent mille Turcs à qui le réformateur attribuait la mission divine de châtier les chrétiens.

Luther n'a pas, au sujet de la guerre contre les Turcs, tenu toujours le même langage. En 1520, il n'a vu dans eux « que des instruments de la colère « de Dieu » et il a enseigné, par des affiches placardées sur les murs de l'église de Tous-les-Saints, que « se révolter contre eux, c'est désobéir à la Pro« vidence ». En 1521 et en 1526, il a défendu de donner même une obole pour repousser ces ennemis de notre foi qui, à son avis, « valent mieux que « les papistes ». Mais, en 1528, les choses sont chan-

gées, et Luther s'élève vivement contre les prédicants, qu'il appelle « des histrions misérables, des « demi-hommes, des demi-démons, parce qu'ils s'en « vont sur les places publiques dissuadant le peuple « de prendre les armes contre les Ottomans, et « parce qu'ils enseignent dans les carrefours qu'un « chrétien ne peut porter l'épée ou exercer de ma- « gistrature politique ». Or, comment juger ces instabilités dans cette doctrine du réformateur?

On a mis ces variations à la charge de cet Esprit Saint que le Protestantisme se donne pour inspirateur, et on en tire un argument contre la Réforme. Mais il nous semble encore que les antilogies du réformateur nous révèlent plus qu'une misérable intelligence.

Appréciez :

Luther a-t-il besoin de l'épée afin de se donner le temps d'étendre ses conquêtes spirituelles sans opposition et sans entraves? Il proclame vite la sainteté de la guerre ; il arme les paysans, pour empêcher qu'on n'exécute l'édit de Worms, pour favoriser la diffusion de son évangile, pour agiter les monastères et faire entendre aux moines le séduisant langage du « démon de la chair ».

Lui paraît-il, au contraire, nécessaire de paralyser dans l'autorité le recours à la force pour imposer l'obéissance aux lois? « C'est dès lors un péché pour « un chrétien de porter le glaive, et les juges qui « condamneront la révolte ne seront que des bour- « reaux, et les révoltés auront l'auréole du mar- « tyre. »

Quand il s'agit des Turcs, c'est une histoire semblable. Si Luther aperçoit un profit pour sa Réforme dans la marche triomphante des Musulmans, tirer l'épée contre eux serait le renversement des constitutions du christianisme, et il défend de les combattre. Mais, lorsque le nouveau culte a grandi ; que ses conquêtes l'ont établi le maître des villes, des duchés et des royaumes ; qu'il est assez puissant pour braver les défenses du pouvoir ; que l'autorité civile est aux mains d'une magistrature luthérienne ; lorsqu'il redoute aussi que l'islamisme, en poursuivant tout nom chrétien, n'atteigne le Protestantisme aussi mortellement que le Catholicisme, à ce moment, Luther somme l'Ecriture de se conformer à ses exigences capricieuses, et l'Ecriture docile place l'instrument destructeur aux mains que, hier, elle avait par ordre du moine refusé d'armer.

Il y a réellement une double comédie dans cet usage du glaive, tantôt commandé par le droit, tantôt défendu par le devoir !

Après la diète de Spire, éclata une guerre qu'on appela la « guerre des chevaliers ». Grands chevaliers, certes, si on mesure leur grandeur à la hauteur de leurs scélératesses et de leurs brigandages !

Ces grands chevaliers étaient conduits par Ulrich de Hütten et Franz de Sickingen. Ulrich de Hütten, vil descendant d'une noble famille de la Franconie, avait d'abord songé à se donner à l'Eglise ; mais l'enseignement des humanistes le paganisa, et ses débauches en firent un ennemi féroce des croyances qui les condamnent. Les libelles et les pamphlets

qu'il écrivit contre la religion et ses ministres préludèrent à la guerre dont nous allons parler. Franz de Sickingen, que nous avons déjà rencontré plus haut, était le fils d'un chevalier dont la peine capitale punit, en 1505, les brigandages. C'était un turbulent comme son père, un insatiable ambitieux, qui comptait les années de son existence par le temps qu'il avait, l'arme aux mains, consacré aux vols sur les grands chemins.

Tels étaient les chefs de cette chevalerie inférieure que les idées subversives du luthéranisme gagnèrent à leur cause pour faire des prosélytes ; ils s'étaient entendus avec le réformateur, et leur entente s'explique sans peine. Dans ses épîtres, le moine défroqué avait justifié d'avance la révolte, le massacre des prêtres et les horreurs de la guerre civile. A la tête de dix mille fantassins et de cinq mille reitres, Sickingen se mit en campagne, faisant particulièrement au clergé une guerre exterminatrice. Dans ses desseins, l'archevêque de Trèves devait être la première victime. Franz remporta quelques succès ; mais ses triomphes s'évanouirent devant la ville, que sauva l'énergie du pontife à la tête de sa bourgeoisie et de sa noblesse. Battant en retraite, le propagateur du nouvel évangile se vengea en brûlant, saccageant, ensanglantant tout sur son passage ; mais, poursuivi et assiégé dans son château de Landastuht, il fut blessé grièvement, et il mourut de sa blessure, abandonné de ses complices et brouillé avec Ulrich. Il eut le bonheur, avant sa mort, de revenir à la foi et de confesser ses fautes (1).

(1) Lisez Audin.

Luther ne pouvait récolter que des tempêtes après n'avoir semé que des orages. Il devait le comprendre d'ailleurs, lorsqu'il disait, au sujet de ses thèses, qu'on pourrait « brûler ces feuilles légères de pa- « pier, mais l'esprit qui a soufflé sur ses thèses, « jamais ! »

Il eût voulu, sans doute, au profit exclusif de son œuvre, ralentir le mouvement religieux et diminuer le nombre des évangélistes qui menaçaient son autorité ; mais il avait donné des ailes rapides à la révolte, et la révolte avait volé, et rien désormais n'était capable d'en arrêter l'essor : l'évangile protestant devait recevoir un coup pareil à celui dont il frappait lui-même l'évangile catholique. Le docteur, imitant l'Eglise, avait pu sans doute livrer aux flammes les livres de Carlostadt ; mais les sentiments qui les avaient dictés, le feu n'avait pu non plus les atteindre. Devançant les ordres du premier réformateur, des iconoclastes commettaient dans les églises un impitoyable vandalisme sur les chefs-d'œuvre archéologiques, et des prédicants de toute condition prêchaient partout, sans effrayer personne, tout ce que peut hasarder de plus hardi la parole humaine inspirée par les rêveries de visionnaires en folie. C'était la conséquence nécessaire de l'individualisme luthérien. Si, en effet, des réformateurs plus radicaux ont, à l'aide de l'Ecriture ou d'une révélation particulière, vu des plaies à cicatriser ou des maux à guérir, non pas seulement dans l'Eglise, mais encore dans la société civile, est-ce bien à Luther, qui leur a donné cette puissance

d'optique, de condamner l'ardeur qu'ils mettront à poursuivre ce bienfait ? Si le moine de Wittemberg a fait de tout fidèle un prêtre et même un pape, pourquoi de nouveaux apôtres n'auront-ils pas, aussi bien que lui, le droit de placer sur la tête de chacun une couronne et de mettre en ses mains un sceptre ? Pourquoi, selon Jacques Strauss, des princes, empereurs ou rois, paieraient-ils des impôts et des dîmes à des souverains qui ne le sont pas plus qu'ils ne le sont eux-mêmes ? Pourquoi, selon Munzer et autres, des différences et des classements qui assignent aux uns des dignités personnelles qui sont communes à tous, et aux autres des propriétés privées qui sont le domaine de chacun ? Munzer n'a-t-il pas raison au nom du libre examen de demander « le sang pour féconder sa parole », et surtout le sang du noble qui a usurpé la grandeur qu'il possède, le sang du prêtre aussi qui s'est emparé d'une dignité qui est universelle ?

Ainsi le pensèrent, après les chefs que nous venons de nommer, les paysans, qui s'étaient généralement déclarés pour Luther, parce que la doctrine nouvelle qu'apportait le docteur devait les délivrer du joug des seigneurs qui était en réalité bien lourd.

C'est pourquoi, exercés longtemps à la lutte, enhardis même par des succès sur « les tyrans, les « tyrans spirituels surtout », sous la conduite de deux chefs qu'on appelait Joseph Fritz et Conrad, les paysans se rallient plus nombreux autour du docteur, lorsque le moine se produit, dans la chaire de Wittemberg, comme le libérateur des esclaves

de la papauté ; qu'il conspue davantage les nobles ; qu'il veut, pour les pauvres, les miettes qui tombent de la table du mauvais riche ; qu'il ne voit dans ce riche et dans ce noble que des voleurs et des fripons ; que ces voleurs et ces fripons sont des maîtres temporels ; qu'au milieu d'eux il voit des prélats qui font payer, comme les autres, redevances et impôts et ne sont, dans sa langue harmonieuse et pure, que des enfants de p....., des larves d'enfer, des secrétaires de Satan. — Serait évidemment aveugle volontaire qui ne verrait là, avec Menzel, une parole politique autant et plus qu'une parole religieuse. Mais écoutons encore religieusement une autre parole du tribun claustral, mêlant à la politique son fanatisme incendiaire :

« Je suis, dit-il, évangéliste de Wittemberg ; c'est « le Christ qui me nommera de ce nom ; au jour « du jugement, il dira que c'est sa doctrine et non « la mienne que j'enseignai.

« Défiez-vous des évêques comme du Diable lui- « même. S'ils vous disent qu'il faut se garder de « s'insurger contre la hiérarchie ecclésiastique, ré- « pondez : Vaudrait-il mieux que le monde périt, « que les âmes fussent tuées dans l'éternité, plutôt « que de réveiller ces évêques de leur doux som- « meil ?

« Non, non, meurent les évêques et monastères « et collèges plutôt qu'une seule âme ! Mourir pour « un tas d'idoles et de poupées, qui ne sont bonnes « qu'à s'engraisser dans la volupté aux dépens du « travail et de la sueur des autres ! Evêchés, collè-

« ges, monastères, universités, nids où s'engouffrent « les richesses des princes ! »

La bière de Munich est moins capiteuse que la parole de Luther, a-t-on dit avec raison. A cet appel à la révolte, à cet hymne de guerre, à ces cris séditieux qui enfantent la fureur, aux mots d'affranchissement et de liberté qui l'enivrent, le paysan se lève. Spectateur pacifique tant que dure la lutte du moine avec Rome, soldat sans pitié quand le réformateur se déclare pontife, il s'arme. Ses ennemis, a-t-il entendu, sont des fils de l'enfer ; la bataille qu'il va soutenir est une lutte d'anges contre des démons ; vaincu, il mourra martyr ; vainqueur, il gagnera le ciel.

L'insurrection des campagnes commence dans la forêt noire, et, sous le commandement d'un petit pâtre du nom de Hans Muller, une troupe nombreuse de paysans entre, le 24 août 1524, à Waldshut, annonçant aux habitants leur délivrance de l'esclavage par l'armée qu'ils appellent l'association évangélique. Du fond de son exil, Munzer, de son côté, a entendu la trompette sonner l'heure du combat, et il arrive en prêchant la rédemption d'Israël et l'établissement d'un royaume céleste. Ce n'est pas pourtant afin de diriger encore la révolution qui va poursuivre son œuvre. Longtemps il s'efface, satisfait en apparence de boire, en traversant les villages, le vieux vin des celliers monacaux dans les vases sacrés qu'il dérobe ; de porter dans les châteaux et les églises une main sacrilège sur l'argenterie qu'il vole, et de troquer le lourd cheval du révolté contre l'agile coursier

que lui fournissent les écuries des tyrans qu'il vient combattre.

Hans Muller retient en ses mains, malgré son concours et sa présence, le commandement souverain, comme la révolte garde le caractère exclusif que lui ont donné les idées luthériennes. Son armée, en effet, s'est formée, se recrute et se bat la Bible à la main ; c'est la Bible à la main que se soulèvent les comtés de Wertemberg, de Montfort, de Sulz, Reichnau, Constance et Stulingen. Impuissants à réprimer les désordres, les seigneurs alarmés appellent du secours ; mais l'insurrection demeure sous les armes, toujours également redoutable : « Si les sei-« gneurs, disaient les paysans, ne veulent point nous « rendre justice de bonne volonté, nous l'obtien-« drons de force. » Or, voici ce que demandaient les paysans dans une doléance qui avait plutôt la forme d'un insolent manifeste, habilement rédigée par un prêtre intelligent du nom de Christophe Schappeler : 1° la permission de choisir et de déposer les pasteurs ; 2° la suppression de la dîme sur le bétail ; 3° le traitement, pour eux, qui convient à des hommes rachetés par le sang de Jésus-Christ ; 4° la liberté absolue de la chasse et de la pêche ; 5° la libre pratique dans les forêts ; 6° la diminution des impôts ; 7° la fidélité aux corvées anciennes, mais sans aggravation ; 8° le droit de propriété ; 9° la péréquation de l'impôt avec le revenu ; 10° le retour aux communes des champs et des prés qui leur appartenaient ; 11° le redressement des plaignants par la seule parole de Dieu (1).

(1) Darras et Audin.

Ce manifeste ébranla toutes les campagnes ; une seconde ligue se forma, qui prit le nom de ligue blanche, sous le commandement de George Metzler, un aubergiste perdu de mœurs, un ivrogne qui buvait dans un jour vingt à trente peintes de bière ; une troisième, qui s'appela « la bande noire », se plaça en suite de Hans Kœlbenschalg : les deux réunies formèrent une troupe de plusieurs milliers de fantassins et de cavaliers habiles à se battre et sans pitié pour les vaincus. Une mère pouvait se lamenter et implorer à genoux, et dans ses bras un enfant en bas âge, le pardon d'un époux et d'un père, le prisonnier, coupable de s'être défendu, devait périr, malgré les larmes et les prières, mutilé par les piques de ces tigres à la face humaine.

Tel fut l'implacable ennemi de la noblesse. De l'Odenwald à la Souabe et la Souabe elle-même, tout le pays fut conquis ; tous les seigneurs capitulèrent, sans excepter l'évêque de Vurtzbourg, le plus puissant de la Franconie ; les couvents aussi n'offrirent plus à la vue que des ruines ; les rebelles se croyaient envoyés du ciel avec la mission de Dieu de ne laisser debout que la chaumière.

L'Allemagne en feu se débat donc dans des convulsions horribles, et le sang des Germains arrose les campagnes. Que va faire Luther ? L'œil anxieux sur le réformateur, chacun se le demande. Engagé dans la rébellion paysanne par ses engagements et par sa guerre contre Rome, osera-t-il, pour satisfaire aux lois d'une impitoyable logique qui le pousse, faire le sacrifice de la patrie et risquer la ruine de

l'antique société germanique, afin de créer, à l'honneur de sa vanité, la terre nouvelle qu'il a promise ? Triste sera certainement la création luthérienne ; plus triste encore le monde qui habitera sa planète : mais qu'importe ? Luther ne recule point. Le voici l'avocat de l'insurrection et le protecteur des révoltés :

« A vous, dit-il avec colère aux nobles allemands, « à vous d'abord la responsabilité de ces tumultes « et de ces séditions, princes et seigneurs, à vous « surtout, évêques aveugles, prêtres insensés et moi- « nes. Vous qui vous obstinez à faire les fous et à « vous ruer contre l'évangile, tout en sachant bien « qu'il restera debout et que vous ne prévaudrez « pas. Comment gouvernez-vous ? Vous ne savez « que pressurer, déchirer et dépouiller pour sou- « tenir votre pompe et votre pétulance. Le peuple « et le pauvre sont soûls de vous. Le glaive est levé « sur vos têtes, et vous croyez être assis si fortement « sur votre siège que vous ne puissiez en être ren- « versés ! Aveugle sécurité qui vous rompra le cou, « vous le verrez..... Dieu vous presse et vous me- « nace ; sa colère fondra sur vous si vous ne faites « pénitence. Voyez les signes du ciel, ces avertisse- « ments de Dieu ! Cela ne vous dénote rien de bien, « mes chers maîtres ; ce sont des prédictions d'en « haut, mes bons seigneurs, qui vous annoncent « qu'on est las de votre joug et que le temps est « venu où l'on s'apprête à le briser. Il faut changer. « Gare à la colère de Dieu ; si vous n'y mettez de « la bonne volonté, on emploiera la force brutale.

« Si les paysans ne s'étaient pas levés, d'autres se-
« raient venus, et, quand vous anéantiriez tous les
« insurgés, d'autres apparaîtraient, Dieu en susci-
« terait de nouveaux. Il veut vous châtier, il vous
« châtiera, mes bons seigneurs. Ce ne sont pas les
« paysans qui s'insurgent contre vous, c'est Dieu
« lui-même qui vient vous visiter dans votre tyran-
« nie. A un homme ivre on fait une litière de paille,
« au paysan il faut un lit encore plus doux. N'allez
« pas guerroyer avec eux, car vous ne savez pas
« comment cela finira. »

Qui des Allemands pourrait, après des paroles si ardentes, contenir le mouvement révolutionnaire, quand une seconde fois sont ouvertes toutes les digues du torrent ; quand surtout Luther, qu'on épie, encourage la rébellion et l'accompagne de sa parole omnipotente ; quand il donne à la révolte la figure de la justice divine, qui intervient pour distribuer ses châtiments à des coupables ? Luther, sans doute, ne sait pas encore que Munzer, son ennemi capital, doive conduire la campagne : cette science eût refroidi son cœur ; mais l'ignorance du moine n'empêche pas que les paysans n'aient cru avoir en lui non seulement un partisan, mais encore un prophète qui leur prépare, en les prédisant, les lauriers dont on tressera les couronnes de la victoire. A Luther donc incombe la responsabilité de tous les crimes. Electrisée par la parole de son apôtre, sûre désormais de l'assistance de Luther, la révolution rustique se lève en masse, parcourt la Thuringe, la Saxe, la Lorraine, le Palatinat et les insurge ; elle

couvre les champs de tentes, fait retentir les airs de cris de guerre et de cantiques sacrés, arme ses soldats de pieux, de lances et de piques ; elle a des chevaux et une artillerie, plus qu'une artillerie, car elle a de plus la parole de Munzer. Munzer arrivé de Thuringe, porteur de l'individualisme créé par Luther, ne peut voir les princes gouverner le monde. Sous le ciel de Dieu, la liberté appartient à toute créature ; toute propriété doit être commune ; toute loi est nulle quand elle est écrite par la main de l'homme ; la seule loi qui ait droit à l'obéissance est la révélation intérieure ; un nouveau Daniel est nécessaire pour l'interpréter et pour marcher, comme marcha Moïse, à la tête des nations régénérées. Or, Moïse et Daniel, c'était Munzer. Le prêtre, dans sa personne, prend donc la direction des masses. Après avoir ravagé la Thuringe, prêché, « à la place « du Christ mielleux et poétique de Luther, qui a « fait son temps, le vrai Christ venant pour arra- « cher la mauvaise herbe des champs dont elle « étouffe la moisson », le voici dans les mines de Mansfeld : « Réveillez-vous, mes frères, s'écrie-t-il, « vous qui dormez, prenez vos marteaux et frappez « la tête des Philistins. La victoire vient de se dé- « clarer pour nos frères.... Gloire à eux ! Que leur « exemple vous serve de leçon. Balthazar, et vous, « Barthel, Crumpt, Walten et Bischof, à nous ! Pre- « nez soin de l'œuvre de Dieu. Frères, que vos « marteaux ne restent pas oisifs ; frappez à coups « redoublés sur l'enclume de Nemrod, employez « contre les ennemis du ciel le fer de vos mines,

« Dieu sera votre maître. Qu'avez-vous donc à « craindre s'il est avec vous ? Quand Josaphat en- « tendit les paroles du prophète, il se jeta la face « contre terre. Frères, courbez vos fronts, car voici « que Dieu vient en personne à votre secours ! »

Aussitôt, pelles, pioches, fer rouge à la main ou sur l'épaule, d'autres Tartares, noircis par la fumée des ateliers souterrains, se précipitent aux portes des mines. Là les attend Munzer, les compte et les range pour marcher à l'extermination du noble et du prêtre, et puis, s'adressant à d'autres frères en révolte, il continue la série de ses harangues en leur criant : « Vous dormez donc, chers frères ! Allons « combattre le combat des héros : la Franconie « toute entière s'est levée, le maître va jouer son « jeu, les méchants tombent. A Fulda, dans la se- « maine de Pâques, quatre églises de poison ont été « renversées : les paysans de Clégen ont couru aux « armes. Quand vous ne seriez que trois confesseurs « de Jésus, vous n'auriez pas à craindre cent mille « ennemis. A l'œuvre donc, dran, dran, dran ! Voici « le temps : les méchants seront chassés comme « des chiens. Point de pitié pour ces athées ; ils « vous prieront, vous caresseront, pleurnicheront « comme des enfants ; point de pitié : c'est le pré- « cepte de Dieu par la bouche de Moïse, dran, dran, « dran ! car le feu brûle : que le sang ne se refroi- « disse pas sur la lame de vos épées. Pink, pank « sur l'enclume de Nemrod ! que les tours tombent « sous vos coups. Dran, dran, dranc ! Voici le jour, « Dieu vous précède, suivez-le. »

Les paysans obéissaient, et portaient le deuil dans l'Allemagne entière.

Cependant, tandis que les révoltés ne voient en Munzer qu'un lieutenant de Luther, qui seul à leurs yeux est leur libérateur et leur apôtre, le moine n'est, selon la noblesse, que le grand coupable des troubles qui ensanglantent la terre teutonne. L'accusation est universelle et la voix des seigneurs s'élève hautement. L'écho en parvient aux oreilles du réformateur, et alors il a quelque peur de la puissance séculière ; par-dessus tout, il redoute que les triomphes de Munzer ne deviennent sa propre chute. Soudain, « l'ecclésiaste de Wittemberg, l'élu du Seigneur, « le pur disciple du Christ, le maître spirituel de la « Germanie », devient un radical, un lâche flagorneur du pouvoir, un exploiteur de la démocratie, et il descend jusqu'au niveau d'un prophète du meurtre. Il s'adresse d'abord au peuple par cette harangue, où l'on verra sans peine la préoccupation qu'il a d'être supplanté par Munzer :

« Mes frères, les princes qui s'opposent parmi « vous à la propagation de la lumière évangélique « sont dignes des vengeances de Dieu ; ils méritent « de tomber du trône ; mais ne seriez-vous pas aussi « coupables, si vous souilliez vos mains et vos âmes « du sang que vous songez à répandre ? Je sais que « Satan cache parmi vous, sous prétexte de l'évan- « gile, des hommes au cœur cruel, dont la langue « essaye de me déchirer ; mais je les méprise et ne « crains pas leurs fureurs. On vous dit que vous « triompherez ; que vous êtes invincibles. Mais le

« Dieu qui renversa Sodome ne peut-il vous écraser? « Hommes de glaive, vous périrez par le glaive. En « résistant à vos magistrats, vous résistez à Jésus- « Christ. Vous dites : Le joug de nos maîtres est « insupportable ; brisons-le, car ils nous ravissent « la liberté d'entendre la voix du Seigneur. Mais la « loi naturelle défend de se faire justice : vous le « demandez au nom d'une autorité qui vous fut dé- « niée. Ne parlez pas de révélations qui autorisent « votre révolte ! Où sont les miracles qui les attes- « tent ? Quoi ! L'Esprit du Seigneur viendrait con- « firmer par des prodiges le larcin, le meurtre, le « brigandage, l'usurpation du droit des magistrats ! « Ils vous enlèvent vos biens, iniquité ! Vous leur « ravissez leur juridiction, iniquité ! Que serait le « monde, si vous triomphiez? Qu'un repaire de « brigands où régneraient la violence, le pillage, « l'homicide. Jésus n'a pas besoin, pour être dé- « fendu, de la force brutale. Pierre tire l'épée : on « voulait arracher la vie au rédempteur, et l'évan- « gile à ses disciples. Que fait le Seigneur? Il or- « donne à Pierre de remettre l'épée dans le fourreau. « Bel enseignement que la patience doit être votre « seule arme au jour des épreuves. Voyez si je n'ai « pas toujours respecté le souverain. Sous sa pro- « tection puissante, j'entendais les cris de vengeance « des papistes, et j'étais inébranlable. Du reste, je « ne prétends pas justifier vos magistrats : je con- « nais leur injustice, je la déteste ; mais attendez, « votre jour se lèvera.

« Vous demandez qu'on vous laisse entendre en

« liberté la parole de l'évangile. Mais cette parole, « on l'annonce en plus d'un endroit. Ne pouvez- « vous pas changer de toit et venir ici boire aux « sources du Verbe divin ? Venez, vous y trouverez « Jésus. Vous voulez choisir vos pasteurs ? Vos ma- « gistrats sont là ; portez-leur vos vœux. S'ils refu- « sent de les écouter, alors vous êtes libres. Si l'on « emploie la force contre vous, que le pasteur fuie « et avec lui son troupeau. — Plus de dîme, criez- « vous. De quel droit les enlevez-vous à leurs pos- « sesseurs légitimes ? C'est pour les convertir en « aumônes. Mais est-ce d'un bien usurpé qu'on peut « se montrer aussi libéral ? — Vous voulez vous « affranchir de l'esclavage ; mais l'esclavage est aussi « vieux que le monde. Abraham avait des esclaves « et saint Paul établit des règlements pour ceux que « le droit des gens a réduits en servitude. Les droits « de pêche, de chasse, de pâturage sont réglés par « la jurisprudence du pays. Vous allez jeter les hauts « cris à la lecture de ma lettre, et vous direz que « Luther est devenu le courtisan des princes ; mais « avant de repousser mes conseils, examinez-les : « surtout n'écoutez pas la voix de ces nouveaux « prophètes qui vous trompent. Je les connais. »

Si ce langage ne fut pas de nature à satisfaire entièrement les seigneurs, il n'eut pas plus le pouvoir de modérer la révolte. Munzer détacha d'un pamphlet de Luther une page où le docteur appelle « un « bon fils du Seigneur, un vrai chrétien, un obser- « vateur des commandements de Dieu quiconque « aide de ses bras, de sa fortune, de ses biens, à

« ruiner les évêques et la hiérarchie épiscopale » ; il l'envoya au réformateur pour toute réponse, et les paysans continuèrent leur marche toujours avec succès, trouvant Luther mieux inspiré quand il parlait de la sorte et lorsqu'il écrivait aussi ces lignes : « Si contre les voleurs nous employions la potence, « contre les meurtriers le glaive, contre les héréti- « ques le feu, nous ne laverions pas nos mains dans « le sang de ces maîtres de perdition, de ces cardi- « naux, de ces papes, de ces serpents de Rome et « de Sodome qui souillent l'Eglise de Dieu. »

Après avoir clamé ces excitations à une guerre d'extermination contre les seigneurs ecclésiastiques, comment oser attendre le respect et la paix pour les autres ? Le peuple est plus logique que Luther. Donc, les paysans ayant marché à leurs conquêtes sont près de Wittemberg et le menacent. Mais devant leurs triomphes la peur du réformateur grandit ; sur sa chaire et à sa place, il lui semble voir déjà le prophète du meurtre, devenu le maître spirituel de la Germanie réformée, et pour conjurer ce danger, il change de langage ; il ne réclame plus du riche les miettes de sa table pour le pauvre ; les larmes de l'indigent ne font plus couler les siennes ; le paysan n'est plus un esclave opprimé, mais un rebelle dont le sang doit expier la révolte.

« Allons, mes princes, crie maintenant Luther, « aux armes, frappez ! Aux armes, percez ! Les temps « sont venus, temps merveilleux, où avec du sang « un prince peut gagner plus facilement le ciel que « nous autres avec des prières. Frappez, percez,

« tuez en face ou par derrière ; car il n'est rien de « plus diabolique qu'un séditieux : c'est un chien « enragé qui vous mord si vous ne l'abattez. Il ne « s'agit plus de dormir, d'être patient ou miséricor- « dieux : le temps du glaive et de la colère n'est pas « le temps de la grâce. Si vous succombez, vous êtes « martyrs devant Dieu, parce que vous marchez « dans son verbe ; mais votre ennemi, s'il succombe, « n'aura en partage que la géhenne éternelle, parce « qu'il porte le glaive contre l'ordre du Seigneur ; « c'est un enfant de Satan. » A ces accents, Mélanch-thon mêla sa voix pour appeler le châtiment sur les hommes des champs, qui ont, dit-il, trop de liberté.

Et ces deux paroles, mieux écoutées aujourd'hui des princes, attirèrent d'abord à Frankenhausen les seigneurs, qui placèrent leur armée sous les ordres du landgrave de Hesse et de Georges de Saxe, et de là dans une vaste plaine où se développèrent leurs troupes rangées en ordre de bataille : au centre, leurs innombrables fantassins avec leurs bannières ornées de l'image d'un saint ou décorées des cou-leurs nationales ; aux ailes, leurs cavaliers aux cui-rasses luisantes ; devant les lignes, leurs artilleurs avec les vieux canons de leurs forteresses. Munzer, de son côté, avait placé sur le flanc de la montagne opposée ses soldats nombreux, sans combinaison et sans ordre, assez pareils à des nuages qui roulent, quand l'orage s'apprête, les uns sur les autres : malheureux, pour qui Luther avait défendu d'avoir la moindre pitié ! Le prophète harangue le premier ses troupes : débauches et luxe que les princes éta-

lent, justice qu'ils méconnaissent, homicides qu'ils tolèrent, pillage et incendies qu'ils permettent, tyrannie qu'ils exercent, sang des sujets qu'ils répandent, toutes ces criantes choses qu'il fait passer sous les regards émus du soldat hâtent le moment de la vengeance. « Le ciel est avec nous, » dit Munzer ; l'arc-en-ciel qui paraît en ce moment sur les têtes est le signe qui prédit la victoire aux opprimés, le signe qui garantit aux tyrans leur défaite.

Le discours du landgrave est plus court, mais tout biblique : « Quiconque tirera l'épée, s'écrie-t-il, périra « par l'épée ; qui résiste aux princes résiste à Dieu. « Un sujet doit ressembler à Sem, qui jetait un pan « de sa robe sur la nudité de Noé. En avant ! » Et à ces mots la charge sonne, l'artillerie vomit les boulets, l'infanterie se précipite, la cavalerie s'ébranle, le fer sème la mort, les cadavres jonchent le sol, et la trompette sonne la victoire. C'est Luther qui a vaincu par les princes, et Munzer va mourir, la tête tranchée par le bourreau, après avoir confessé la foi romaine et maudit le moine vainqueur.

Sept villes ont été démantelées dans cette guerre, mille monastères ont été ruinés, trois cents églises incendiées, les trésors de l'archéologie sacrifiés, cent mille hommes tués. Voilà l'œuvre de cet apôtre du meurtre, de ce Machiavel qui plaça hier le paysan sur un trône, pour le faire descendre aujourd'hui avec la brute dans une étable et l'immoler ensuite comme une bête fauve que le chasseur abat : « A « l'âne le chardon, a-t-il écrit, un bât et le fouet ; « aux paysans, de la paille d'avoine. S'ils ne veulent

« pas céder, le bâton et la carabine ; c'est le droit. « Qu'ils obéissent, sinon, point de pitié. Si l'arque- « buse ne siffle pas, leur méchanceté sera mille fois « plus grande. » Certes, si la révolte est la fille de Luther, le père n'a-t-il pas le droit de la châtier ? N'est-ce pas même un devoir qu'il doit remplir ? Que le sang versé tombe donc sur sa tête, car « c'est lui, « Luther, dit-il, qui l'a versé par l'ordre de Dieu, « et quiconque a succombé dans cette lutte est per- « du de corps et d'âme et appartient au Démon. »

Nous avons donc le coupable qui confesse son crime ; avons-nous besoin d'autres témoignages ? Arrêtons-nous donc, mais constatons pourtant que, dans le sang dont il parle, Luther a noyé les plus belles perles et les plus beaux diamants qu'il avait trouvés dans son évangile. La foi sans œuvres ne suffit donc plus au salut, puisque les princes, pour gagner le ciel, ont eu besoin de tuer leurs semblables. La lumière de la Bible n'éclaire donc plus, puisque c'est la Bible à la main que les paysans sont tombés dans les ténèbres de la géhenne éternelle. Le sacerdoce n'est donc plus universel, puisque c'est pour ne pas reconnaître le caractère sacerdotal en Munzer que le réformateur fait mourir un prophète. Ah ! périssent plutôt les privilèges, pourvu que ce ne soit pas Luther qui perde les siens, et qu'il vive pour faire en sa faveur du papisme et recueillir des princes dont il a russuscité le despotisme une collaboration efficace, qui puisse faire reconnaître sa primauté et son infaillibilité (1) !

(1) Voir, pour plus de détails, Audin, *Hist. de Luther*, ch. 23 et 24.

CHAPITRE XX

Luther visite les villes pour combattre ses rivaux. — Le rationalisme et ses premières négations. — Mariage de Luther. — Sécularisation des couvents. — Profits qu'en retire la Réforme. — Spoliation des biens conventuels et cléricaux.

La victoire sur les paysans ne pouvait pas donner la paix à Luther. Si, en ses mains, le libre examen fut une arme redoutable contre Rome, le libre examen fut, contre lui-même aussi, un instrument également terrible. Avec le même droit et la même infaillibilité que le moine, la raison de Carlostadt avait découvert dans la Bible des vérités jusque-là demeurées cachées, particulièrement une présence figurative du Christ dans l'Eucharistie pour démolir l'impanation luthérienne. Le nouveau dogme avait déjà pénétré dans plusieurs cités, et fait, à Wittemberg même, des conquêtes nombreuses. Or, tandis que les princes versent le sang des paysans dans les campagnes, Luther lui aussi fait la guerre dans les villes aux hérésies qui menacent l'orthodoxie de son Eglise : à Iéna, il prêche et dispute avec l'archidiacre ; à Cala, il s'élève contre les prophètes et enseigne l'obéissance aux magistrats ; il passe à Neustadt ; il arrive à Orlamunde, reproche aux habitants le renversement des statues et des images, et proteste hautement contre le nom de pasteur qu'ils don-

nent à Carlostadt, qui n'est et ne demeure que ce qu'il est devenu sous l'inspiration de Luther.

Rationaliste, Carlostadt sème partout l'insubordination contre le pape de Wittemberg, ne veut plus sentir son intelligence enchaînée, déchire, aidé de ceux que sa voix entraîne, les lambeaux de vérité que Luther défend avec courage, et, lorsque le réformateur veut comprimer le mouvement qui va tout engloutir dans l'abîme de la négation, des disciples se lèvent, qui renient leur maître, pour donner naissance au Protestantisme libéral, qui est bien le fils légitime, aussi vieux que son père, du Protestantisme orthodoxe, si porté aujourd'hui à nier sa paternité.

Dès ces premiers temps, en effet, ce libéralisme a une audace que rien n'arrête. Le moine douloureusement étonné s'en afflige ; mais aussi pourquoi vit-il en tout homme un interprète infaillible de l'Ecriture ? Lorsque ce n'est que par des conséquences tirées de son principe que les prédicateurs combattent les dogmes qu'il enseigne, ses plaintes sont-elles raisonnables ? A Anvers, on prêche que la raison de chacun est l'esprit de Dieu que nous avons tous apporté en venant au monde ; est-ce autre chose que l'enseignement de Luther ? Ailleurs, on affranchit les âmes des peines de l'enfer, pour en réserver les supplices aux corps ; n'en a-t-on pas le droit de par la doctrine luthérienne ? Ici, l'on combat la divinité du Christ, là on ne veut ni l'Eucharistie ni le Baptême ; le moine s'est-il conduit autrement quand il s'est rué contre les vœux religieux

ou contre le célibat du sacerdoce ? En vérité, il pleure trop tard, quand il écrit tristement « qu'on « compte autant de sectes que de têtes », et qu'il constate que « tout le monde veut faire du pro- « phète », au moment où il a la prétention d'être le seul voyant (1).

Au secours de son activité personnelle, afin de mieux tuer le Catholicisme, le réformateur appela les princes, dont la gratitude lui était désormais acquise pour l'influence qu'avait eue sa parole dans leur victoire sur les paysans. Pour ceux d'entre eux qui avaient encore des scrupules ou des hésitations, s'il en était, Luther aplanit les doutes, et à tous il démontra l'outrage que fait à la divinité la vie religieuse aussi bien que la culpabilité des pouvoirs qui ne travailleraient point à la proscrire.

Auparavant, pour ne pas se laisser atteindre lui-même et pour donner l'exemple, toujours plus fructueux que la parole, le moine se maria. « Il se « maria, dit-il, pour faire rire les anges et pleurer « les démons » ; car « c'est le Seigneur qui a décidé « si vivement l'hymen ».

On n'aurait pas compris, d'ailleurs, que le plus pétulant panégyriste du mariage vécût isolé dans le respect de ses vœux de chasteté, quand il ne rougissait pas plus de sa passion pour les femmes de la Saxe que de son goût pour le vin du Rhin et pour la bière d'Imbeck. N'a-t-il pas chanté, à Eisenach, que « sur la terre rien n'est plus doux que l'amour

(1) Voir le ch. Ier, vol. III de l'*Hist. de Luther* par Audin.

« d'une femme » ? N'a-t-il pas, un jour, confié à Spalatin « qu'il ne serait jamais heureux que lors-« qu'il posséderait, comme un incomparable tré-« sor, une jeune fille » qui lui avait « donné dans le « cœur », et qu'il avait connue dans la maison d'une veuve qu'il fréquentait ? N'avait-il pas, en une heure de dépit ou d'expansion, témoigné de son mécontentement « contre les Wittembergeois qui donnent des « femmes à tous les moines sans lui en donner à « lui » ?

Mais pourquoi Frédéric de Saxe appelle-t-il un concubinage déguisé le mariage des prêtres et des moines ? Pourquoi Erasme, qui s'est spirituellement moqué du mariage de Carlostadt, fait-il redouter au docteur des railleries et des censures plus sanglantes ? Meure donc l'électeur et, après sa mort, la flamme de Luther sera capable de tout brûler, même l'obstacle du philosophe batave : « Je pars, écrit-il « à Ruhel, je pars...; je veux épouser ma petite « Kœtha avant de mourir ! » Et, en effet, le 13 juin 1525, Luther épousa cette petite Kœtha, autrement appelée Catherine Bora, nonne de vingt-six ans, du couvent de Neimptschen, d'où elle avait été enlevée, nous l'avons déjà dit, par Léonard Kœppe de Torgau.

Pauvre Mélanchthon ! disciple chéri de Luther, vous pour qui le maître n'avait rien de caché, cette nouvelle vous frappe comme un coup de foudre ? Ce n'est pas vous, sans doute, qui oserez « condamner « ce mariage subit comme une chute et un scan-« dale, bien que Dieu nous montre dans la conduite « de ses élus des fautes qu'on ne pourrait approu-

« ver(1) ». Vous serez bien autrement résigné quand vous apprendrez, par une lettre à Kœppe, qu'il est arrivé à Luther ce bonheur qu'il lui communique, de s'être « embrouillé dans les cheveux de Cathe- « rine » ! Oui, vraiment embrouillé : « les noces, « dit Erasme, ont été célébrées sous d'heureux aus- « pices ; car, peu de jours après les chants d'hymé- « née, la jeune fille est devenue mère. »

C'est ce qu'écrit Erasme, le 7 octobre 1525, à Daniel Mauch, alors à Rome au service du cardinal Campeggio, et, dans une épître, qui n'est certainement pas aprocryphe, adressée à Nicolas Everard, président du haut conseil de Hollande, vue, touchée et lue par Bayle, il indique, avec une précision qui désole les défenseurs du couple incestueux, que c'est « quinze jours après son mariage avec Luther « que la nonne s'est délivrée ».

On n'ignore pas qu'à l'encontre de ces documents, qui sont le domaine de l'histoire, le Protestantisme a invoqué une rétractation du polylogue, qui aurait écrit, le 13 mars 1526, à François Sylvius : « Je m'é- « tais trompé. Luther s'est bien marié, mais la hâ- « tive délivrance de Catherine n'était qu'une fable. »

La critique historique s'est demandé si l'authenticité de cette rétractation est bien certaine. Qu'on en juge :

C'est Froben de Bâle qui, le premier, l'imprima et la publia, en 1538 seulement, dans son Recueil des épîtres d'Erasme.

(1) Paroles de Mélanchthon.

Or, Froben n'inspire pas à tous une confiance sans limites : à cette époque, Bâle s'abandonne aux idées nouvelles ; l'imprimeur est intéressé à caresser la Réforme ; parmi les hommes illustres du Protestantisme, il compte des amis nombreux ; n'aura-t-il pas trouvé, dans ces considérations, des motifs pour croire légitime une complaisante faiblesse ? Il semble qu'on a le droit de le soupçonner.

Erasme, en effet, annonce à Mauch la trop prompte maternité de Catherine Bora. De son côté, l'imprimeur Froben supprime dans sa collection des lettres d'Erasme toute parole relative au grand évènement. Pourquoi cette suppression ?

Erasme, dans une autre lettre, parle encore à Everard de cette nouvelle, et l'existence de cette pièce est incontestable : Bayle a trouvé bon de la copier textuellement. Au contraire, Froben trouve meilleur de n'en faire, dans son livre, aucune mention.

Pourquoi encore, si l'imprimeur a voulu enregistrer une rétractation, n'a-t-il pas laissé voir au lecteur ce qui était à rétracter ? Ce n'était pas nécessaire, certes, de faire dire par Erasme dans votre livre : « Je m'étais trompé, » quand trace n'existe de son erreur dans ce même livre.

Voilà de graves accusations mises à la charge de Froben, et on a fait remarquer qu'il a opportunément attendu, pour faire ajouter foi à la prétendue rétractation, qu'Erasme ne fût plus de cette vie depuis deux ans, de peur sans doute qu'il ne s'en dît innocent. On a pensé qu'un homme convaincu d'avoir altéré des lettres en effaçant les passages qui

l'embarrassent peut bien ne pas être plus délicat quand il s'agit d'interpoler, dans la collection de ces épîtres, une lettre imaginée.

Une parole de Luther a paru d'ailleurs autoriser ces jugements. Dans ses *Colloques de table* (ceux écrits en latin), le docteur a dit en énumérant ses enfants : « En 1526, le 16 juin, naquit mon premier-« né, Jean ; en 1527, mon second enfant, ma fille « Elisabeth ; en 1529, Madeleine ; en 1531, Martin ; « en 1534, Marguerite ; en 1536, Paul. »

Si cette généalogie est vraie, si les dates surtout sont exactes, il n'est aucune place dans la famille de Luther pour loger le fruit précoce ; mais un peu plus bas, dans le même ouvrage, il ajoute : « Si je « n'avais puni des verges mon fils André, *si An-« dream, filium meum, virgis non puniissem.* »

Quel est donc cet André, fils de Luther, que le père n'a pas compris tout à l'heure parmi les membres de sa maison ? Ce n'est pas un enfant, répond le Protestantisme ; c'est un valet. Au lieu d'écrire *famulum,* serviteur, l'imprimeur a écrit, par erreur typographique, *filium,* fils. L'explication paraît, on l'avouera, du moins bien hasardée : on ne fouette pas, en effet, les valets ! Or, si ce n'est pas un serviteur que Luther a châtié de la sorte, peut-on être blâmé de croire à la paternité hâtive du docteur, et de penser qu'un fils lui est arrivé avant 1526, l'année où naquit celui qu'il a appelé son premier-né?

Ce qui est certain, c'est qu'il est difficile d'accuser de témérité les nombreux écrivains qui l'ont cru et enseigné. Les témoignages de Wimpina, de Jean

Faber, évêque de Vienne, d'Odorico Rinaldi, de Graveson et de beaucoup d'autres, sont loin assurément d'être sans autorité. A moins qu'on n'adopte la version allemande des *Propos de table* de Luther, on est inévitablement conduit à cette déshonorante conclusion : « Ma femme, y dit Luther, allaitait un « enfant adultérin, *adulterium,* lorsque se mon- « traient des signes d'une nouvelle maternité. Ce « n'est guère amusant d'avoir deux marmots à nour- « rir, l'un derrière, l'autre devant la porte. »

Si l'on préfère voir au foyer du docteur un enfant adultérin, au lieu d'un fils qui s'est trop hâté d'arriver au monde, on ne dorera guère la réputation de Catherine et la renommée de Luther n'en sera pas plus éclatante. Au reste, il n'est pas certain qu'il ne faille point, à la suite encore d'une erreur typographique, substituer, comme le prétend Engelhard, le mot *adultum*, déjà grand, au mot *adulterium*, et, dans ce cas, ne peut-on pas penser que cet adulte est l'André que le docteur a rudoyé ?

Après cet exposé aussi impartial que puisse le désirer le plus sévère critique, le lecteur aura la permission de dire tout ce que bon lui semblera de la continence et de la chasteté du réformateur. S'il juge durement le moine de Wittemberg, qui osera l'en incriminer ? Quand on a connu, dans les œuvres de Luther, ses colères, ses mépris, ses sophismes, ses épigrammes, ses quolibets et ses bons mots contre le célibat ; quand on a lu ses brutales descriptions des joies mystérieuses du mariage, avec ses enivrements charnels ; quand on a écouté les

battements de ce cœur voluptueux, qui place la félicité céleste dans l'amour d'une femme, peut-on croire qu'une nature qui caresse avec une inénarrable complaisance les passions les plus haletantes plane toujours dans les régions qu'habitent les anges ? Lorsqu'on a appris que l'ancienne vestale est à l'âge où se révoltent les passions ; que Catherine s'est fait enlever du couvent ; qu'elle a choisi de préférence, pour établir son domicile, le lieu qu'habite son cher docteur ; qu'elle a préféré à toute autre résidence, pour y recevoir l'hospitalité, Wittemberg, que remplissent la lubricité des moines et le libertinage des écoliers ; que l'ardeur de son amitié pour Luther lui arrache les plus amères larmes, lorsqu'on lui propose la main du professeur Glaz, qui la recherche en mariage, peut-on même paraître téméraire si l'on dit que moins miraculeuse serait la conservation d'un mortel au milieu d'un violent incendie que la préservation de la pureté dans les deux amoureux ? Ne vivent-ils pas au milieu d'un brasier qu'attisent les folles amours du cénobite apostat et de la vierge qui, pour se donner la liberté de l'aimer plus sensiblement, a nuitamment escaladé les murailles de son cloître sur les épaules du mandataire de son amant ?

Pourtant, si l'on croyait que seules les exigences de la chair ont déterminé le mariage de Luther, on se tromperait. Une idée de propagande, avons-nous déjà dit, fut aussi l'inspiratrice de son alliance avec Bora.

Toute union monacale, en effet, avait jusque-là soulevé l'indignation publique ; l'assemblage de

prêtres et de Sœurs n'avait pas cessé d'être un objet de mépris ; on murmurait hautement lorsqu'on voyait un même capuchon abriter les têtes découronnées des religieux et des nonnes ; ces impudeurs effrontées procuraient encore à la populace l'honneur de s'ameuter dans la rue pour protester solennellement contre ces scandales, et il fut un moment où, en dépit des efforts de Luther pour couvrir ces nudités d'un vêtement sacré, l'apôtre de la paillardise cléricale vit son éloquence vaincue par les sarcasmes de l'opinion. De là naquit, pour le réformateur, la nécessité de réagir contre cette puissance par la prédication de l'exemple. Il se maria donc, et, selon l'expression originale d'un vieil historien, son mariage fut la trompette de Cupidon qui fit tomber les murailles des monastères : « Des régiments de moines s'élancent alors « à travers les brèches, haletant de désirs, et cou- « rant après les jeunes religieuses, et surtout après « celles qui, réveillées par le son de la fanfare « luthérienne, ont rompu les grilles, déchiré leurs « voiles et se répandent dans le camp voisin, lais- « sant pour gage et loyer du couvent quelques- « unes de leurs vieilles compagnes. (1) »

C'est donc pieusement qu'obéirent aussi les seigneurs, dévotement encore qu'ils commirent leur grand attentat à la liberté individuelle et morale, ouvrirent les portes des couvents, forcèrent les moines à se disperser et remplirent leurs villes de

(1) Florimond de Rémond.

déserteurs en capuchon, apostats qui ne rentrèrent dans le monde qu'afin de lui demander des femmes pour s'ébaudir. « Autrefois, disait Erasme en ces « temps de scandale, on quittait sa compagne par « amour pour l'évangile ; aujourd'hui, on dit que « l'évangile fleurit quand un moine a le bonheur « de prendre femme. » L'évangile était donc doublement fleuri lorsqu'un religieux s'unissait à une religieuse. Le cas était plus que fréquent, il était ordinaire, et, de peur que cette alliance entre des cénobites qui étaient des pauvres affranchis ne redoutât les privations de l'indigence, on vit le père de la Réforme pourvoir d'avance aux besoins de la nouvelle famille, diviser les biens des monastères, et donner aux religieux sécularisés la part qu'il leur jugeait nécessaire. Il va sans dire que les sécularisateurs qui lui servaient d'instruments pour une si lourde besogne ne se laissèrent pas oublier dans ce généreux partage. Un prince pourtant demeura vraiment noble : ce fut Georges de Saxe. Non seulement il résista à la séduction des idées nouvelles et à l'appât des richesses ; mais encore il fit entendre à Luther de dures paroles. Un jour, où le misérable réformateur se prit à rougir dans une lettre des pillages honteux des émules de Verrès, des brigandages de l'hérésie victorieuse et du sang que répandaient ses violences, le prince, pour repousser des avances hypocrites, étala aux yeux du moine les responsabilités de la révolution qu'il avait faite : la profanation des églises dévalisées, la misère des prêtres chassés, le déshonneur des vier-

ges expulsées, l'exil des moines fidèles, la ruine dans les campagnes, l'incendie dans les villes, partout la complicité du vol, la tolérance du meurtre, la prédication de l'incrédulité, la récompense de l'inceste, l'audace de l'impiété, les étreintes de la tyrannie !

On comprend que l'erreur tira largement profit des désertions honteuses. Autrefois, chaque moine était un prosélyte qui combattait contre les efforts de la révolte ; apostat aujourd'hui, il est l'apôtre de la Réforme. Autrefois, un religieux était le bon ange, inspirant de parole et d'exemple la pratique des vertus chrétiennes ; aujourd'hui, renégat, il n'est qu'un ange tentateur qui prêche au frère demeuré fidèle le vice et le parjure. Ivre dans les cabarets, voleur dans les églises, corrupteur chez les nonnes, on le voit partout sous les livrées d'un cynique éhonté, jusque dans les lupanars, d'où il sort pour escalader les chaires où il débite au peuple les turpitudes sans voile du sermon du maître sur le mariage.

Après le manifeste de Luther contre la vie cénobitique, des moines n'avaient pas attendu les décrets de sécularisation ; ils avaient, pour vivre, loué leur esprit et leur corps aux typographes de la Réforme, et dans les imprimeries, il faut l'avouer, ils reproduisaient les libelles des novateurs avec une ardeur fébrile, une correction de puriste, une perfection surprenante.

Ces pamphlets luthériens, le réformateur les fit répandre avec grande profusion, lorsque surtout

furent vidés les monastères. Des frères de Luther, des augustins, ayant jeté le froc, eurent le privilège du criminel métier créé pour obscurcir les intelligences et empoisonner les âmes ; leurs boutiques encombrèrent l'abord des églises ; on cria au peuple d'acheter les prophéties contre l'Antechrist, le pape-âne, le moine-veau, le pape et la truie, etc... ; la magistrature ferma les yeux, pour avoir, comme prix de sa tolérance, une part aux trésors de l'expulsion des moines qui était consommée et des spoliations du clergé qu'on se disposait à commencer, et ces ordures furent enlevées pour la gloire du Protestantisme trompeur et l'humiliation du Catholicisme abusé (1).

Ce n'est pas que la vérité restât muette devant le mensonge. Elle avait aussi des écrivains zélés autant que savants pour la défendre. Mais, quand un catholique pouvait, à force d'or, réussir à acheter le travail des imprimeries, qui lui refusaient presque toujours leurs presses, ses livres, qui voyaient le jour par une espèce de miracle, ne sortaient que fort tard des mains des renégats et toujours volontairement déparés par des fautes innombrables, des difformités d'idiome, un format disgracieux, des caractères mal gravés, un papier d'épicier. On devine le sort qu'ils eurent dans les librairies de Francfort, en face des œuvres où, sur des feuillets d'une blancheur éclatante, s'étaient étalées glorieuses la science du prote, l'intelligence du typographe et l'habileté de l'imprimeur protestant (2).

(1) Voyez *Hist. eccl.*, par Darras et Audin.
(2) Ibid.

Néanmoins, ces temps désastreux ne donnèrent pas toujours des joies au chef de la Réforme : des moines se repentaient, et, retournant au célibat, ils faisaient savoir à Luther qu'ils le défiaient de trouver dans l'Ecriture aucun texte qui leur défendît le divorce. Une parole est plus piquante encore : « Pour « moi, avait dit le docteur, je ne vois pas comment « j'empêcherais la polygamie : il n'y a pas dans les « lettres saintes le plus petit mot contre ceux qui « prennent plusieurs femmes à la fois. »

Carlostadt répondit à Luther : « Puisque tu n'as « pas trouvé de texte, ni moi non plus, dans les « livres saints contre la bigamie, soyons bigames, « trigames, et ayons autant de femmes que nous « pourrons en nourrir. Croissez et multipliez, en- « tends-tu ? Laisse donc accomplir l'ordre du ciel. »

O Luther, les flots que tu as soulevés te submergent !

Le réformateur réduit pour répandre son nouvel évangile à son action sur les intelligences et au prosélytisme de l'apostasie, la marche révolutionnaire eût été lente et le mouvement religieux contrarié souvent. C'est pourquoi Luther demanda aux pouvoirs séculiers l'aide de leur force, et, pour entraîner les princes, il leur prêcha, encore une fois, la nécessité de s'affranchir du papisme, et il fit miroiter à leurs yeux cupides les trésors des cloîtres et les joyaux des églises. Ecoutez-le parler aux chefs des peuples qu'il a convoqués. Il ne nous déplaît pas que sa parole même arrive à toutes les oreilles :

« Votre pouvoir ne relève que de Dieu ; vous

« n'avez pas de maître sur cette terre ; vous ne de-
« vez rien au pape ; mêlez-vous de vos affaires ;
« qu'il se mêle des siennes ; c'est l'Antechrist prédit
« par le prophète Daniel ; c'est l'homme de péché,
« le souverain de Babylone la prostituée. Princes
« et grands, vous ne lui devez ni annates, ni rede-
« vances pour les abbayes qu'il vous a conférées.
« Ces abbayes sont à vous, comme les bêtes qui
« courent sur vos terres, comme les oiseaux qui
« volent dans vos champs, comme les poissons qui
« nagent dans vos viviers.

« Les couvents où vivent si joyeusement de pieux
« fainéants sont des repaires de péché, qui infes-
« tent vos possessions, des maisons d'abomination
« qui dévorent la nourriture de vos sujets, des ron-
« ces stériles qu'il faut détruire, si vous voulez que
« Dieu vous bénisse dans cette vie et dans l'autre.

« Croisez-vous contre Rome ; mettez entre elle
« et vous un mur éternel de séparation et embrassez
« le nouvel évangile. Secouez vos chaînes, et, com-
« me Hermann, délivrez la Germanie de ses con-
« quérants romains ; purgez la terre de cette ver-
« mine de moines, théocratie plus honteuse mille
« fois que le joug de vos anciens maîtres. »

Tel est le langage de Luther, lorsqu'il se croit en liberté aux quatre cents lieues de distance qui le séparent de Charles-Quint ; quand la désorganisation de l'Allemagne est complète ; quand se généralisent les attaques contre l'autorité de l'épiscopat. Si la couronne céleste qu'il leur montre tressée de la main de Dieu n'eût pas suffi pour armer les princes, la

couronne terrestre que devaient former les diamants, les pierreries, l'or et l'argent des monastères, aurait-elle été sans puissance pour soumettre leur intelligence aux doctrines luthériennes et enflammer leur courage pour les propager? Les évènements nous affirment le contraire, et le moine aussi, en nous apprenant de plus que « les ostensoirs des églises « firent beaucoup de conversions ».

Donc, pour obéir à Luther, qui menaçait du courroux du ciel le respect du bien d'autrui, la noblesse porta ses mains sur les richesses des monastères et des églises : les vêtements, les habits sacerdotaux, les tapisseries, l'argenterie ciselée, les vases des tabernacles, toute propriété monacale ou cléricale eut à subir la loi commune des confiscations et des pillages révolutionnaires ; et, si la colère du vainqueur fut généralement clémente, lorsque le prêtre ou le religieux, acceptant la misère ou l'exil, laissa passer sans murmure la justice des hommes, le vaincu, qui opposa la force ou même la parole à la convoitise armée, paya de la vie le crime de la résistance (1).

(1) Hœninghaus.

CHAPITRE XXI

Luther livre au pouvoir civil la puissance spirituelle. — Abrogation du culte. — Colloque convoqué à Marbourg par le landgrave de Hesse. — Condamnation par Luther du système protestant. — Contradictions de Zuingli et de Luther sur la valeur de la tradition. — Conclusion.

Ce ne fut pas la matière seule que Luther livra aux princes ; il leur fit des sacrifices plus considérables. En affranchissant le peuple du joug sacerdotal, en brisant la juridiction épiscopale pour assurer le succès de ses doctrines, il créa pour la puissance séculière une autorité exorbitante, mit en des mains qui n'avaient pu jusque-là saisir que l'acte politique le droit de saisir aussi l'acte religieux, et les arma du fouet et de la balle pour frapper l'âme qui voudrait se révolter : « C'est à l'électeur, comme au « chef suprême de l'Etat, dit le docteur, de surveiller « et de défendre l'œuvre sainte. »

Mélanchthon fit écho au maître, et, à son tour, il constitua le prince séculier juge en dernier ressort d'un texte biblique. Bucer voulut que l'hérétique fût plus coupable envers la société que le voleur et le meurtrier, afin de reconnaître à l'autorité civile le droit de tirer l'épée contre celui qui embrasse l'erreur, ou celui d'allumer le bûcher pour le punir ; et Bellinger cria bien haut, en répondant à Erasme, qu'il n'y aurait pas d'oppression quand, pour rame-

ner à la vérité un homme qui est dans l'erreur, le pouvoir se servirait même du gibet : « Contre le « dissident, l'intolérance est un devoir. » Tous les réformateurs, en un mot, après la chute des paysans, virent dans la puissance séculière le maître des consciences (1).

Les princes ne l'oublièrent jamais. A la paix de Westphalie, ils stipulèrent, comme étant une prérogative inaliénable, « leur droit de réforme dans « les affaires spirituelles, *jus reformandi* ».

Pourquoi s'étonnerait-on, après ces déclarations explicites des coryphées du Protestantisme naissant, si le landgrave de Hesse prétend au droit d'organiser le culte dans les églises et supprime, à la messe, l'élévation du calice ; si des souverains, hier larrons en habit de duc, d'électeur ou de prince, aujourd'hui pontifes par l'onction de Luther, règlent les formes liturgiques dans les antiques cathédrales, dont ils ont ravi les vases sacrés pour les convertir en luxe de table ; si ces puissances chassent les évêques de leurs sièges et les prêtres de leurs presbytères ; si elles nomment des commissions pour l'administration spirituelle des paroisses ; si elles scrutent les doctrines des nouveaux pasteurs qu'elles nomment et déposent ; si elles veillent aux prédications et aux enseignements de l'évangile ; si, en un mot, on voit en Allemagne autant de tiares papales que de couronnes princières ?

On ne peut ignorer, à la vérité, que Luther dé-

(1) Voyez Audin.

plora bientôt l'abaissement du ministère évangélique ; qu'après avoir accepté le magistrat civil comme protecteur, il protesta vivement, quand il le vit se transformer en curateur du prêtre de son église ; qu'il jugea sévèrement les usurpations politiques. Mais on ne saurait être si aveugle qu'on méconnût que l'ecclésiaste de Wittemberg n'éleva la voix que lorsque sa propre autorité était en décadence et que sa parole n'avait plus la même puissance de se faire entendre.

C'était trop tard, car possession vaut titre. Le magistrat civil n'en continua pas moins à envahir le sacerdoce. Aussi pourquoi Luther l'avait-il autorisé de toutes manières à ces empiètements ? En 1523, les communes bohémiennes le consultèrent sur la forme d'institution sacerdotale à suivre dans l'Eglise du Christ. Le docteur répondit : « Réunissez-vous et procédez, au nom du Seigneur, à « l'élection de celui d'entre vous que vous aurez « jugé digne de vos suffrages ; imposez-lui les mains « et confirmez-le, et le reconnaissez comme votre « évêque et votre pasteur. »

Luther ne savait-il pas, quand il donnait en maître une décision pareille, qu'il perdait par ce fait même sa souveraineté personnelle ? Ne savait-il pas que la police des communes n'était pas dans ses mains ? que le pouvoir civil, en permettant ces réunions entendrait diriger et dirigerait en effet l'élection ? que, dès lors, le pasteur ne serait plus regardé que comme un employé de la paroisse, et que sa déposition serait la conséquence d'un appel,

si cet appel était tenté pour la confirmation de l'élection ?

En vérité, c'est étrange que d'entendre se plaindre contre l'intervention de l'autorité civile dans le régime intérieur de l'Eglise un homme qui a mis dans des mains étrangères ce pouvoir et ce droit ; qui du reste a procédé, le premier, sans plus de raison qu'elle, à la désorganisation du culte ; qui a banni des temples les chants pieux, de leurs autels les lumières, de leurs murailles les peintures, de leurs fenêtres les vitraux ; qui n'a respecté aucun sacrement, pas même ceux qu'il avait feint d'épargner. Aveugle, qui, croyant à la toute-puissance de l'ecclésiaste wittembergeois, prétendit avoir, en cette qualité, une voix encore assez forte pour se faire entendre des niveleurs de la Réforme, et qui finit, au contraire, par être assourdi de leurs projets sans pouvoir contenir la folie de leurs démolitions !

Le droit de « surveiller et de défendre » ce que l'on appela l'œuvre sainte, une fois mis aux mains du pouvoir civil par Luther et reconnu de tous les novateurs, les princes n'eurent garde de le laisser prescrire : le landgrave de Hesse en fut toujours le plus zélé conservateur, et il en usa particulièrement dans une circonstance que nous ne devons pas omettre.

Une grande discussion s'éleva, au sujet de l'Eucharistie, entre deux chefs de secte : Zuingli, le curé défroqué d'Ensielden, alors ministre de Zurich, en Suisse, qui prétendait que les paroles de l'institution eucharistique doivent être entendues figurati-

vement en les traduisant par ces mots : « Ceci si-« gnifie mon corps, » et Luther, qui croyait à la présence réelle de Jésus-Christ en niant la transsubstantiation et expliquant les mots de la consécration par ces autres : « Sous ceci, dans ceci, avec ceci est « mon corps. »

Une véritable guerre s'alluma. Chacun, on le comprend, eut des partisans ; il se forma deux camps : celui des luthériens, et celui des zuingliens, qui reçurent le nom de sacramentaires.

De la chaire, la bataille était descendue dans les livres, et la lutte menaçait la prospérité de la Réforme ; le réformateur de Wittemberg livrait Zuingli au Diable et le réformateur de Zurich donnait Luther à Satan.

Le landgrave de Hesse en fut alarmé et il écrivit aux deux chefs, non pour les prier, mais pour les inviter à assister à un colloque, à Marbourg, le 23 septembre 1529. Luther fut d'abord tenté de refuser son obéissance ; mais il céda aux instances de Mélanchthon. Il assista donc aux conférences, où se rendit aussi Zuingli. Il y eut, de part et d'autre, de grands efforts d'éloquence et d'argumentation. La dispute se commença sur quelques points controversés par l'église de Zurich, et amena l'assentiment de Zuingli aux enseignements de Luther sur le péché originel, sur l'efficacité du baptême relativement à la coulpe, sur l'opération du Saint-Esprit par la parole du ministre, sur la divinité de Jésus-Christ et sur le mystère de la très sainte Trinité. L'accord ne fut pas possible sur la question eucharistique. Le

landgrave alors les convoqua à une controverse publique où il promit d'assister avec sa cour, et les deux champions se séparèrent après avoir assourdi leurs auditeurs par les explications diverses que chacun donnait au même texte d'Ecriture, avec la prétention, qui leur était commune, d'avoir été infaillible, lorsque leurs doctrines, contradictoires l'une à l'autre, avaient été puisées à la même source.

Et Luther ne s'apercevait pas, tant la passion aveuglait son génie, qu'il avait prononcé sa propre condamnation quand il disait des sacramentaires ce qui peut s'appliquer à tous les protestants : « Misé-« rables qui ne s'entendent pas entre eux ; que « Dieu, pour notre enseignement, laisse se mordre, « se déchirer, se manger les uns les autres ; car « nous savons que l'Esprit de Dieu est un esprit « d'union et que son Verbe est un : grande preuve « que ces sectes ne procèdent pas de Dieu, mais du « Diable. »

Cette conclusion qui réfute, sans réplique possible, le Protestantisme, n'est-elle pas une perle précieuse qui brille aux mains de Luther ?

En voici une autre plus éclatante encore :

Zuingli dans le colloque a voulu convaincre Luther par l'autorité des Pères de l'Eglise. Il a cité une foule de textes qui confirment, dit-il, sa doctrine ; et Luther, à chaque texte humain, en a opposé un autre du même auteur. Or, ils avaient publié tous les deux, avec tous les docteurs de la Réforme, « qu'on ne peut arriver à la vérité que par la Bible, « et qu'il n'y a pas d'autre tribunal infaillible que

« la parole écrite » : ce que ne peut nier la Réforme même contemporaine, puisque ses orthodoxes disent encore avec un de leurs docteurs : « Sondez les « Ecritures, examinez, réfléchissez, jugez vous-mê- « mes ; ne vous laissez imposer par aucune autorité, « ni par les Pères, ni par les conciles, ni par vos « aïeux, ni par les réformateurs mêmes, imparfaits « comme vous, ni par les confessions de foi, ni par « les synodes (1). »

Oui, ce fut bien Zuingli qui invoqua le premier les Pères, au colloque de Marbourg, Zuingli qui, dans son exposition de la foi chrétienne, disait que, « s'il dépendait de lui, il préférerait être où sont « Sénèque ou Socrate que là où sont les papes de « Rome, les docteurs, les empereurs et les princes « papistes ; car, bien que ces ethniques n'aient pas « cru en Jésus, ils ont été plus saints et plus reli- « gieux que tous les Jacobins et Cordeliers (2) ».

Oui, ce fut bien Luther encore qui invoqua les Pères, et il ne s'en repent pas, car, plus tard, dans le même procès qu'il soutient contre les commentateurs sacramentaires, il élève fortement cette voix (qui s'est usée à trouver la règle unique de la foi dans l'Ecriture et à déifier la raison) pour proclamer que la tradition est l'arche sainte où s'est réfugiée la vérité, afin d'échapper au déluge des erreurs : « Depuis l'institution du christianisme, » dit le réformateur au margrave Albert de Brandebourg, « l'Eglise n'a jamais eu d'autre doctrine, et son

(1) M. Chenevière.
(2) Florimond de Rémond.

« témoignage uniforme et constant doit nous suffire « et nous empêcher d'écouter les esprits de trouble « et d'erreur. Il y a danger de s'élever contre la « voix, la croyance, les enseignements de la sainte « Eglise, qui, depuis seize siècles, n'a jamais varié « sur ce dogme. Douter, qu'est-ce donc, sinon cesser « de croire à l'Eglise, la condamner comme men- « teuse, elle et le Christ lui-même et les apôtres et « les prophètes? N'est-il pas écrit en saint Mathieu : « Voici, je serai avec vous jusqu'à la consommation « des siècles? Et dans saint Paul : La maison de « Dieu est l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et la « base de la vérité? Je pense donc que, puisque la « dispute s'éternise, il faut imposer silence aux dis- « sidents, et ce n'est pas moi seulement qui vous « donne ce conseil, mais l'Esprit Saint par la bouche « de l'apôtre : Evitez celui qui est hérétique après « l'avoir averti une ou deux fois ; sachez que qui- « conque est en cet état est perverti, et qu'il parle « comme un homme qui se condamne lui-même « par son propre jugement (1). »

Hâtons-nous de recueillir ici la grande leçon que nous donne la Réforme à Marbourg.

S'agit-il d'invoquer la parole de Dieu? Elle est figure pour Zuingli, réalité pour Luther ; spirituelle pour l'un, charnelle pour l'autre : et pourtant, c'est bien, pour chacun, l'infaillibilité de la raison, qui déclare vérité ce que l'adversaire affirme être un mensonge !

(1) Adolphe Menzel.

S'agit-il de recourir à l'enseignement traditionnel pour fixer le sens à donner au Verbe divin ? Le même mot d'un même docteur dit à Luther que le Christ est corporellement dans l'Eucharistie, à Zuingli qu'il n'y a absolument qu'un signe.

Multiples significations par lesquelles la Réforme s'est creusé un abîme profond où elle s'engloutit et se confond avec le rationalisme, poursuivant avec lui la même fin, qui consiste à soumettre la religion à l'entendement humain et à n'admettre comme vérité que ce qu'il plaît à celui-ci de trouver digne de croyance. Egarement sans nom qui nous fait voir dans l'autorité seule le rayon divin dont doit s'éclairer l'homme pour demeurer sur la voie du ciel !

CHAPITRE XXII

Etat de l'Allemagne en 1530. — Charles-Quint à Augsbourg. — Son assistance à la procession du Saint-Sacrement. — Refus des princes protestants d'y assister. — Ouverture de la diète. — Lecture du symbole protestant. — La confession d'Augsbourg est l'antilogie des erreurs de Luther. — Déclarations orthodoxes de Mélanchthon. — Ses désirs de pacification. — Oppositions des princes. — Oppositions du réformateur.

La rupture de toute union sociale et religieuse ; le mépris du pape et de l'empereur, qu'on n'écoute plus ; la tyrannie des grands vassaux, qui pressurent les corps et les âmes ; le despotisme des princes, qui commandent dans le sanctuaire aussi impérieusement que dans leurs palais ; l'élection, la consécration même des ministres évangéliques par le pouvoir séculier, que Luther a établi pontife ; le jugement doctrinal pour protéger l'orthodoxie aux mains d'un laïcisme que l'épée seule proclame infaillible ; l'apostasie et l'ignorance maîtresses de la chaire chrétienne ; les vices à la place des vertus dans le clergé nouveau ; le dépouillement et l'exil des prêtres fidèles ; la confiscation des trésors des monastères et des basiliques ; les ruines conventuelles amoncelées par le feu ou par le marteau de l'hérétique ; le bannissement de la science, des arts et des lettres ; le délaissement des Universités savantes ; la démolition des cathédrales et de leurs flèches aériennes, gloires

incomparables de l'architecture gothique ; les outrages à la sculpture, à la ciselure et à la peinture par le bris des chefs-d'œuvre, statues, vases ou toiles ; la décadence de l'imprimerie par son empressement à vomir l'erreur et l'immoralité ; le refus de ses presses aux athlètes de la vérité et aux défenseurs de la chasteté ; la misère des humanistes et la pauvreté des professeurs réduits à mendier : tout cela n'est qu'un résumé du mal par lequel la Réforme a conduit à la mort l'Allemagne entière ; le chrétien, ou même simplement l'admirateur des grandes choses, qui, en 1530, la visite ne peut se défendre contre la tristesse et s'empêcher de verser des larmes.

Un souverain catholique comme l'était Charles-Quint, un noble cœur comme celui de l'empereur, un esprit élevé comme le sien ne pouvait point ne pas s'émouvoir à la relation des désordres dans lesquels gémissait la Germanie. Il partit donc de l'Italie, après avoir décidé qu'une diète serait tenue à Augsbourg dans le but de rendre la paix à ses Etats troublés. Il entra solennellement dans la ville, le 15 juin 1530, avec une pompe indescriptible, environné de toutes les gloires de l'Empire et acclamé de tout le peuple. Les princes protestants eux-mêmes occupaient dans le cortège la place qu'assignait à chacun la dignité dont il était revêtu. Ils avaient, sur le conseil de Luther, renoncé prudemment à la résolution d'aller avec des troupes suffisantes attendre Charles-Quint aux pieds des Alpes, pour lui fermer l'entrée du Tyrol. Mais, le lendemain, quoique invités officiellement, ils n'escortèrent point le mo-

narque à la procession du Saint-Sacrement. Devanciers intolérants des liberticides sectaires de notre dix-neuvième siècle, qui foulent aux pieds, au nom de la liberté, les libertés les plus saintes comme les plus sacrées, ces enfants de Luther protestèrent, autant de leur parole que de leur absence, contre ce culte et ces hommages, et, dociles aux enseignements de leur père, ils entendirent professer ainsi que le Christ n'est présent dans l'Eucharistie que lorsque le prêtre consacre ou lorsque le fidèle communie.

La foi du jeune souverain était plus éclairée et plus vive, et ses sentiments ne concordaient point non plus, comme ceux du Protestantisme, avec la pensée actuelle de certains gouvernants de notre époque. Eût-il été, ainsi qu'ils le sont, même dans notre bonne France, partisan résolu de cette liberté de conscience qu'il est aujourd'hui de mode d'exalter sans la comprendre, il n'aurait point estimé que cette liberté lui fît un devoir de vivre comme vivent les athées, ni de fuir les cérémonies et les églises du Catholicisme pour leur préférer les temples maçonniques. Il aurait surtout noblement refusé de présenter ses mains à lier à ce fameux tyran qui s'appelle la franc-maçonnerie, dont on doit aujourd'hui, pour acquérir noblesse et fortune, devenir le plus vil des esclaves, et exécuter lâchement les édits de persécution que dicte son despotisme aux plus criminelles des ambitions. Il assista donc à la procession, qui eut encore plus de splendeur que la marche triomphale de la veille. Nu-tête et sans parasol, sous les ardeurs du soleil brûlant de juin, ayant

un flambeau à la main et revêtue de son grand manteau de pourpre, Sa Majesté marchait respectueusement derrière le dais, suivie du légat du pape, des archevêques et des évêques, des députés des villes impériales, des grands d'Espagne, des seigneurs italiens et flamands, enfin de la garde d'honneur et du roi de Bohême. Tous s'agenouillaient chaque fois que le pontife célébrant offrait le Saint-Sacrement à l'adoration des fidèles. Les princes réformés reprirent leurs places au milieu de l'assistance impériale dès que la procession fut rentrée dans le temple, où ils l'attendaient. La permission en avait été donnée par Luther : le docteur casuiste avait décidé que, nouveaux Naamans, ils pouvaient remplir les devoirs de leurs charges envers l'empereur, même dans une cérémonie catholique. Quels ignobles rapprochements ! L'empereur Charles-Quint mis par la Réforme à la place du roi de Syrie ; la basilique catholique comparée au temple païen, et Jésus-Christ dans l'adorable sacrement à l'idole de Remmon ! Quels Naamans encore que ces âmes timorées de princes qui n'auraient osé franchir sans l'autorisation de l'ecclésiaste wittembergeois le seuil d'un sanctuaire romain, où ils auraient cru souiller leur innocence ! Des consciences droites comme celle de l'électeur Jean, qui n'oubliait pas de se montrer reconnaissant pour la permission que lui donnait la symbolique luthérienne de charger, même les vendredis, de viandes et de vins son gros ventre, toujours obligatoirement retenu par un cercle de fer ; des intelligences ornées comme celle de Frédéric,

son fils, qui s'entendait dans l'art de chasser ou de se tenir à table, à l'exemple de son père, beaucoup plus qu'à réciter un chapitre de catéchisme ; des cœurs purs et tendres comme celui du landgrave de Hesse, paillard proverbial et adultère effronté, autorisé par Luther à aimer et à avoir deux femmes pour mieux triompher des assauts de la chair ; de belles âmes comme celle d'Ernest et de François de Lunébourg, qui avaient la délicatesse de défendre à leurs valets le pillage des églises, pour réserver à leurs propres mains le plaisir d'enlever les vases sacrés aux sacristies paroissiales ou monastiques, ces consciences pures, disons-nous, ces esprits élevés, ces cœurs chastes et ces belles âmes n'avaient-elles point le droit et le devoir de se trouver incommodés à l'ombre des tabernacles catholiques (1) ?

Mais qu'importe ! la procession n'avait pas laissé de se faire et d'avoir, à la gloire de Dieu, d'inaccoutumées magnificences. La solennité se termina par le chant du *Veni Creator* et la messe du Saint-Esprit. Puis le cortège impérial se retira, avec la même pompe, au palais épiscopal.

Combien, à cette heure, on avait besoin du secours du ciel pour mettre fin aux désordres que l'opiniâtreté de l'hérésie se plaisait à fomenter, même sous le regard de l'empereur !

Au mépris de l'édit de Worms, en effet, les princes réformés avaient convoqué le peuple dans leurs chapelles privées, dès leur entrée à Augsbourg, pour

(1) Voyez Audin, *Hist. de Luther*.

faire entendre aux foules, sous prétexte de leur distribuer la nourriture spirituelle, l'injure contre les papistes, l'outrage contre les évêques et le pape, et la damnation de la chasteté cléricale. Charles-Quint intervint, sans doute, pour imposer silence aux orateurs; mais, à défaut de chaire dans les chapelles, zuingliens, anabaptistes, carlostadiens, luthériens, toutes sortes de prédicateurs, nuée désastreuse qui s'était abattue dans la ville, chacun, bien entendu, envoyé de Dieu afin de raconter sa parole, firent une tribune de chaque borne du chemin, pour ne faire entendre, selon les expressions d'Erasme, qu'un brouhaha de paroles magistrales, un tohu-bohu de questions bruyantes, un bourdonnement continu d'interrogations, un glas assourdissant de paroles bibliques. Pour comble, afin de donner hypocritement aux princes des divertissements de théâtre, on imagina une comédie, jouée devant l'empereur, le roi de Bohême, les prélats et les princes réformés, pour se moquer de la diète qui allait s'ouvrir et des personnages qui devaient la composer. Un des principaux acteurs dans la scène représente le souverain qui frappe de sa large épée un fagot allumé par un moine, par Luther sans doute, et le fagot pétille en jetant de toutes parts ses étincelles. Un autre est le pape en habits pontificaux. « Il porte de chaque main une cruche : à « droite, une cruche pleine d'eau ; à gauche, une « cruche pleine d'huile. Il s'approche pour éteindre « l'incendie, et malheureusement se trompe de cru- « che, et jette l'huile au lieu de l'eau sur le brasier,

« qui s'enflamme et dévore le bûcher. » L'allégorie n'est pas difficile à expliquer. Le coupable fut cherché, mais on ne put le trouver, et l'outrage demeura sans châtiments (1).

Le 20 juin 1530, s'ouvrit donc au milieu d'une grande pompe la diète présidée par l'empereur assis sur son trône étincelant d'or et d'argent, et portant sur la tête sa couronne. A droite et à gauche, étaient ses pages, vêtus à l'espagnole, avec leur manteau traînant jusqu'à terre. Des deux côtés de l'hémicycle, où se dressait le siège impérial, étaient placés, en première ligne, le grand maréchal de l'empire, électeur de Saxe, qui portait l'épée du monarque, et le margrave, qui tenait la main de la justice. Sur la deuxième ligne, on remarquait les archevêques et les évêques, le nonce du pape et les ambassadeurs. Au-dessous de ces grandeurs, les docteurs catholiques Eck, Cochlée, Nausea et Faber.

Nous connaissons Eck.

Cochlée lui aussi est un brave qui a dans son intelligence un redoutable arsenal d'arguments théologiques, et qui ose, quand il en est besoin, offrir des cartels à son adversaire. Il est vrai que le réformateur les dédaigne prudemment et les refuse. Quand parut la *Bête à sept cornes*, ouvrage remarquable du champion catholique, le moine n'eut pour toute réponse qu'une expression d'ironique mépris, sous laquelle il crut cacher sa défaite : « Je n'en ai qu'une, dit-il, qu'ils ne peuvent couper ; « que serais-je si j'en avais sept ? »

(1) Burigni, *Vie d'Erasme*.

Frédéric Nausea est le secrétaire du cardinal Campeggio. Grand orateur et grand érudit, docteur en droit, docteur en théologie, médecin, juriste, philosophe, poète, astronome et même littérateur de mérite, il est particulièrement passionné pour la diffusion des lettres antiques en Allemagne.

Jean Faber a une mémoire phénoménale ; il pourrait réciter imperturbablement tout ce qu'écrivirent Aristote et saint Thomas, qu'il sait entièrement par cœur, comme il pourrait débiter tout Luther, sans oublier ni ses contradictions ni ses injures. Il a fait lui-même un livre des *Antilogies* du moine, dont on ne manque pas de rire, comme on le comprend : mais le réformateur ne répond pas plus à Faber qu'à Cochlée ; il feint encore le dédain, et ne réfute son adversaire que par des outrages.

A Augsbourg, Faber a une meilleure fortune. Controversiste expérimenté, il y brille par sa science autant que par son zèle, et plus tard, quand il devient évêque de Vienne, Erasme, qui se connaît en hommes, vante sa piété et sa haute intelligence.

Après le discours d'ouverture, qu'au nom de Charles-Quint prononça le comte palatin, prirent place aussi sur des sièges que l'électeur leur avait réservés les théologiens du luthéranisme. Les zuingliens, les anabaptistes et les carlostadiens demeurèrent confondus avec la foule.

Le chevalier Christian Baier commença par lire d'une voix éclatante le symbole de la Réforme, attentivement écouté et désormais connu sous le nom de Confession d'Augsbourg. Il était l'œuvre labo-

rieuse de Mélanchthon ; mais il avait été contresigné, dicté même, a-t-on dit, par le maître, apostillé du moins par la plume même de Luther de ces mots que son passé comme son avenir rendent inconcevables : « Qu'il soit condamné celui qui enseignera « autre chose ! »

La Confession d'Augsbourg, en effet, est l'antilogie du passé luthérien. Démontrons-le.

« Il faut reconnaître, dit hautement l'exomologèse, « le libre arbitre dans tous les hommes qui ont « l'usage de la raison, non pour les choses de Dieu, « que l'on ne peut commencer ni achever sans lui, « mais seulement pour les choses de la vie présente « et pour les devoirs de la société civile ; pour les « œuvres extérieures de la loi de Dieu, » ajoute Mélanchthon, dans son Apologie, pour compléter sa pensée.

Or, Luther n'avait-il pas dit et répété souvent : « Je n'en veux pas de votre libre arbitre, gardez-le. « Si Dieu me l'offrait, je le refuserais » ? N'avait-il pas étouffé la liberté de l'homme sous les étreintes de la prescience de Dieu ? N'avait-il pas, au nom des livres saints, jeté l'homme dans l'esclavage, et chargé notre foi des plus dures chaînes sous peine de damnation ?

« La volonté du méchant est la cause du péché, » dit aujourd'hui, à Augsbourg, le credo luthérien. Hier, il disait, à Wittemberg, que « c'est Dieu qui « opère le péché », et c'était en les livres saints qu'avait brillé ce rayon si lumineux par Luther recueilli pour éclairer les âmes. Est-ce toujours, au-

jourd'hui comme hier, le Saint-Esprit qui répand la lumière divine sur le monde ?

« Les bonnes œuvres sont dignes de grandes louan-« ges ; elles sont nécessaires et elles méritent des « récompenses, » continue l'acte de foi luthérien. Mais pourquoi, hier encore, aux yeux du docteur qui l'a composé et signé, « les bonnes œuvres étaient-« elles traitées de péché, qu'elles soient opérées « même par une âme juste » ? Pourquoi saint Jacques n'avait-il écrit qu' « une épître de paille », quand il appela « cadavre la foi sans les œuvres » ? La vérité aurait-elle cessé d'être éternelle ?

« A l'égard du sacrement de la cène, nous ensei-« gnons que le corps et le sang du Christ sont réel-« lement présents sous les espèces du pain et du vin, « — et pris et distribués : nous rejetons toute doc-« trine contraire. »

C'est de la sorte que parle, malgré les substitutions ultérieures qu'y fit Mélanchthon pour caresser les sacramentaires, l'article 10 de la Confession, répudiant ainsi l'impanation de Luther et condamnant en même temps le trope de Zuingli aussi bien que les figures de Carlostadt.

Telle est la manière dont procède en beaucoup d'autres points, à Augsbourg, la Confession qu'y a envoyée Luther. Elle arrivait, hélas ! treize ans trop tard. Si le réformateur l'eût plus tôt faite avec candeur et sans duplicité, les déchirements de l'hérésie eussent épargné l'Eglise, et le sang des paysans n'aurait pas inondé les terres de la Saxe. Si, même en 1530, Mélanchthon eût été seul, nous croyons que

la révolution religieuse aurait eu le passage barré ; que le torrent aurait trouvé des digues qu'il n'aurait pu emporter.

Mélanchthon, en effet, voulait la fin du schisme, et il persévérait noblement dans le travail de pieuse restauration qu'il avait courageusement entrepris. Sur le conseil du Diable, on le sait, Luther avait aboli la messe ; son disciple ne craint pas d'écrire, dans son Apologie, que la Réforme la regarde encore comme une partie intégrante de la Confession : « Les réformés, dit-il, n'ont pas aboli la messe. On « la célèbre chez nous avec la plus grande révé- « rence ; » et de fait ses insistances ont réussi à laisser en honneur, dans plusieurs temples de Wittemberg même, la liturgie catholique, qu'on ne voit totalement disparaître de l'Allemagne qu'après sa mort.

Le disciple bien-aimé de Luther n'arrête pas là la marche de son retour : son livre ne renferme pas seulement la justification de la foi protestante ; mais il a des hymnes pour le Catholicisme, des hommages pour la science de ses docteurs, de l'admiration pour les vertus de ses saints. Après avoir fait l'abrégé des croyances nouvelles, il ne voit plus dans le papisme Sodome, Gomorrhe ou Babylone ; mais il affirme que, dans son ouvrage, « on ne trouvera rien de « contraire à l'Ecriture, à l'Eglise catholique ni à « l'Eglise romaine », et il continue en écrivant ces lignes : « Nous ne méprisons pas les dogmes de « l'Eglise catholique, ni nous ne voulons soutenir « les opinions impies qu'elle a condamnées : car ce

« ne sont pas des passions désordonnées, mais l'au-
« torité de la parole de Dieu et de l'ancienne Eglise
« qui nous a portés à embrasser cette doctrine, pour
« augmenter la gloire de Dieu, la doctrine des pro-
« phètes, des apôtres, des saints Pères, de saint
« Augustin, etc... »

Il y a, dans ces derniers mots, sans doute, des insinuations perfides, tendant à faire soupçonner dans l'Eglise des jours d'erreur qui ont marqué la fin de son règne. Si nous voulions être autre chose qu'un historien, nous demanderions à l'apologiste de déterminer la date des chutes ; nous constaterions que cette date n'était pas encore arrivée au quinzième siècle, puisque Luther appelle « un homme « merveilleux en tout » ce Gerson qui condamna, au concile de Constance, Wicleff et Huss, dont le réformateur adopte les doctrines ; nous défierions le Protestantisme de trouver, entre ce quinzième siècle et le temps où commença d'être arboré le drapeau de la révolte, une heure d'errements dans l'enseignement catholique, et nous conclurions avec raison qu'il voulut réformer ce qui n'avait nul besoin d'aucune réforme. Mais bornons-nous au rôle d'un simple narrateur.

Voici maintenant Mélanchthon plaidant si bien la cause de la papauté, que les réformés l'accusent de se conduire comme s'il était acheté par le pape. On avait chassé les évêques de leurs sièges, il voulait qu'on les rétablît. « Et de quel front, s'écriait-il, « oserions-nous consacrer cette victoire de la force « brutale, si les évêques nous laissent notre doc-

« trine ? Faut-il que je vous dise mon opinion ? Eh « bien ! domination épiscopale et administration « spirituelle, je voudrais tout leur restituer. Voyez « donc l'Eglise que nous aurions sans administra- « tion épiscopale ! Une tyrannie plus intolérable « que celle que nous subissons. » Mélanchthon n'avait-il pas raison contre son maître ? Luther déniait à l'évêque « le droit de faire des règlements » ; le pouvoir législatif est, selon lui, « aux mains de « l'assemblée des fidèles (ce qu'il nomme l'Eglise), « seule reine, seule maîtresse des formes du culte, « des cérémonies extérieures ou liturgiques. » Mais alors, lui répond-on avec Faber, « qui la convo- « quera, cette assemblée, puisque vous rejetez l'au- « torité pontificale ? » — « L'évêque, réplique le « moine, l'évêque qui n'est qu'un économe » : réponse peu propre à satisfaire ! Le peuple, qui intervient dans des matières qui lui sont complètement étrangères ; le fidèle qui traite du dogme en dehors de toute juridiction et met ainsi la foi en danger ; le prêtre qui est abaissé pour dépendre de la multitude : tout cela crée dans l'esprit de Mélanchthon des difficultés insolubles. Et qui donc jugera l'appel d'une décision du peuple, si, par exemple, le peuple vient à prescrire ou à supprimer des jeûnes ? — L'apostolat luthérien eut-il la mission populaire ? Lorsque Luther prêcha la superstition des indulgences, l'abolition des vœux monastiques, l'établissement du mariage des prêtres, l'abrogation de la messe, la mutilation de l'enseignement chrétien, la proscription des prières pour les morts, la négation

du purgatoire et de quelques sacrements avait-il préalablement réuni en congrès les fidèles par le ministère de quelque évêque « économe de l'Eglise » ? Et si le droit d'établir même une procession ou d'organiser un pèlerinage n'est pas reconnu à un évêque, comment reconnaître à Luther l'autorité privée d'enlever au formulaire catholique des croyances fondamentales et d'imposer aux chrétiens une symbolique que personne jusqu'alors n'a professée ?

Ainsi pensait Mélanchthon, et tel était l'attrait qu'avait pour son âme la vérité, qu'un jour il faisait au cardinal Campeggio cette remarquable confidence : « Nous n'avons pas d'autre doctrine que « celle de l'Eglise romaine ; nous sommes prêts à « lui obéir, si elle veut étendre sur nous ces trésors « de bienveillance dont elle est si prodigue envers « ses autres enfants ; nous sommes prêts à nous « jeter aux pieds du pontife de Rome et à recon- « naître la hiérarchie ecclésiastique, pourvu qu'il « ne nous repousse pas. Et comment rejetterait-il « la prière des suppliants ? Pourquoi le fer et la « flamme, quand l'unité rompue est si facile à « rétablir ? »

Ce sont là des hommages que recueille la doctrine catholique des conférences qui ont lieu, en dehors des réunions de la diète, entre des docteurs des deux communions. Mélanchthon les a proposées pour favoriser le rapprochement par des controverses amicales, certain que les grandes assemblées n'aboutissent ordinairement qu'à aigrir davantage les

esprits irrités, au lieu de les calmer pour les concilier.

Il est donc bien vrai que, pour opérer la réconciliation entre les deux cultes, l'auteur de l'Apologie multiplie les efforts et met en œuvre toute son intelligence et tout son cœur : primauté du pape, par conséquent infaillibilité papale, juridiction des évêques, hiérarchie sacerdotale, expiation dans ce monde et même dans l'autre, presque tout ce qui fait un catholique, Mélanchthon le professe, et avec lui voici venir Justus Jonas, Spalatin même, pour l'aider au travail de la pacification religieuse : le premier demande qu'on restitue les biens volés à l'Eglise, les presbytères aux curés, les cellules aux moines, les palais épiscopaux aux prélats. Le second veut qu'on rétablisse la messe privée et l'institution des cénobites. Tout semble annoncer l'aurore d'un beau jour et préluder aux embrassements d'une mère consolée qui va revoir assis au banquet maternel les fils égarés qu'elle avait perdus.

Mais près des princes vivent des courtisans, que la révolte a gratifiés d'une existence brillante. Aux postes d'honneur, où les ont élevés ces princes, vivent des magistrats, prêtres et laïques, apostats que le changement de religion a enrichis d'or et de gloire. Moins attachés à l'évangile qu'au pouvoir, ils ont tous plus d'attraits pour le despotisme spirituel qu'ils exercent que pour la religion qu'ils oublient, et, décorant leur fureur du nom de zèle, ils appellent, comme le fait Luther, la pacification une impiété, pour se donner le droit de lutter contre elle à outrance.

A leur tête est Luther. De Cobourg, qu'il nomme son Sinaï, comme il nomma la Wartbourg sa Pathmos, le moine fait gronder son tonnerre, jaillir les éclairs de sa colère, et il promulgue sa loi de résistance. « Point de paix avec l'Antechrist, » s'écrie-t-il, et il offre sa vie en holocauste d'hypocrisie au triomphe de ses passions déchaînées contre la papauté, qu'il veut poursuivre encore : « Le bel ouvrage que « vous avez entrepris, de réconcilier le pape et Lu- « ther ! Le pape ne veut pas plus de Luther que « Luther du pape. Si vous réussissez, je ferai com- « me vous ; je travaillerai à réconcilier le Christ « avec Bélial. » Ainsi parle le réformateur à Spalatin ; et au pauvre Mélanchthon, qui semble intimidé, il lui adresse, comme à un lâche, ces paroles de pitié, de mépris et d'outrage : « A qui meurt de peur, « des braiments d'âne pour chants funèbres, et « pour toi qui meurs de ta propre couardise, quels « chants entonner ? »

Le sang qui a été répandu dans l'Allemagne serait-il inutilement versé pour le triomphe des idées luthériennes ? Non, non, il faut au moine une marche progressive, jusqu'à ce qu'il ne craigne plus de se heurter dans sa route contre un seul catholique ; jusqu'à ce que le pape se résigne enfin à détruire le papisme. Il ne tremble devant rien ; il assigne, dans un avenir prochain, le terme où ses combats contre Rome feront des hécatombes de victimes, et cette pensée le laisse encore impassible : « Il faut « que l'un des deux meure, le pape ou Luther ! »

CHAPITRE XXIII

Concessions de l'empereur. — Fureur de Luther. — Décret impérial. — Luther enseigne la révolte. — Il poursuit les anabaptistes. — Extravagances de l'anabaptisme à Munster. — Sa défaite. — La Réforme se réjouit de cette chute. — Nouveaux efforts de la papauté et de l'empire pour la pacification religieuse. — Autorisation de la bigamie par Luther et les théologiens de la Réforme.

Tout a été inutilement tenté en Allemagne, même les concessions inattendues de l'empereur.

La Réforme promène partout la discorde religieuse. Malheur capital des peuples, la discorde doit être étouffée. Mais le temps n'est pas encore venu pour Charles-Quint de recourir à la force. Laisser vivre le Protestantisme ; lui abandonner les temples dont il s'est emparé ; lui laisser des livres et même un symbole, pourvu que, à son tour, le Protestantisme consente à se taire jusqu'au temps où, selon les demandes réitérées des novateurs, un concile soit réuni pour prononcer un arrêt sans appel contre Rome ou contre Wittemberg : tel est le moyen que la clémence du monarque préfère à la violence. Mais, à la seule idée d'un concile que la duplicité seule avait sollicité, Luther entre en fureur : « César et ses conseillers, dit-il, ne sont « plus que des suppôts de l'enfer » ; sa cause est digne d'avoir de meilleurs juges, et « le Saxon ne « leur cédera pas un seul poil de sa barbe ».

Luther avait auparavant pris soin de s'assurer le concours des princes. A la première occasion, eux aussi quittèrent Augsbourg et protestèrent contre le décret impérial qui, certes, ne frappait encore personne, puisqu'il n'avait pas encore paru. Il parut pourtant bientôt. Le souverain y déclare les protestants confondus à la diète; il leur accorde jusqu'à la fin d'avril 1531 « pour examiner s'il ne « leur conviendrait pas de retourner à la commu- « nion catholique plutôt que de persévérer dans le « schisme, et pour se préparer à exposer leurs « griefs devant le concile qui serait convoqué dans « six mois. »

L'exécution de cet édit eût probablement déterminé la ruine du Protestantisme; mais, par malheur, les Turcs menaçaient alors l'Allemagne et, pour les repousser, l'empereur eut besoin du concours des princes réformés. Cette nécessité amena, deux ans après, dans l'attente du concile, la déclaration qu'on laissait les choses dans le *statu quo ante*.

Luther est satisfait sans doute, car son ambition la plus grande est de voir impuissante contre le nouvel évangile la diète d'Augsbourg, que, dans son « avertissement à ses chers Allemands », il appelle « une infâmie, la honte des Teutons, le « scandale des scandales », commis par « le pape « et sa sequelle », et lâchement enduré par eux « pour l'amusement de cette canaille de Sodomites « et pour l'étouffement de la vérité ».

Qui se demande dans ses doutes, comme le fit alors un casuiste réformé, « si chrétiennement on

« peut faire la guerre à l'empereur » trouve facilement dans cet écrit d'une sauvagerie farouche l'apaisement de ses scrupules : « Il n'y a pas de mal à « s'insurger, y dit le réformateur, à opposer la force « à la force, le glaive au glaive, quand des égor- « geurs et des chiens de sang n'ont qu'un désir : « de tuer, de brûler et de rôtir... Résister à ces « chiens de meurtriers, ce n'est pas faire de la « rébellion. Qui dit papiste dit oppresseur. »

Ce n'est pas, à la vérité, professer tout à fait explicitement la légitimité de la révolte contre un souverain qui a pour première gloire d'être papiste. Voilà pourquoi il faut encore écouter.

Un catholique de Dresde, un vaillant penseur, qui a pu, par la grâce de Dieu, lire à travers le voile qui cache l'avenir, a aussi entendu dans le langage de Luther une parole séditieuse, et il la dénonce à l'Allemagne ; mais Luther s'enveloppe toujours dans sa peau de serpent : « Qu'ai-je dit ? » réplique-t-il. « Que, si l'empereur veut faire la « guerre à Dieu, on doit lui dénier l'obéissance ; et « on traduit cela, comme si j'avais enseigné qu'on « doit, dans tous les cas, refuser d'obéir à l'empe- « reur et aux puissances !... Quand Luther parle de « désobéir, c'est aux tyrans qui s'élèvent contre « Dieu, entendez-vous ? »

Donc, il faut bien comprendre Luther avant de condamner sa doctrine ; il nous le commande. Ici, il va dénoncer, dans un tableau ému, les attentats « des princes catholiques ». Dans l'Eglise luthérienne, il ne voit que martyrs destinés à être la pâ-

ture des bêtes de l'amphithéâtre ; et dans l'Eglise catholique, il n'aperçoit que des buveurs de sang humain, pape, cardinaux, évêques, prêtres et moines : « Chiens de sang, s'écrie-t-il, attendez-vous à « être reçus comme des égorgeurs... Non ! un lu- « thérien qui se défend contre ces hommes d'ho- « micide n'est pas un rebelle... Maudits, damnés, « anéantis, continue-t-il, soient la papauté et tous « les royaumes de la terre qui s'élèvent contre toi, « ô mon Dieu ! »

C'est avec art, il faut l'avouer, que le moine cache ses appels à la révolte sous les dehors d'un pieux zèle pour Dieu. Néanmoins, le voile qui la couvre a quelque transparence, et de toutes parts, en Allemagne, on demande dans une réponse sans ambages la fin de ces sottes fourberies.

Il y a peu de temps, il est nécessaire de le dire, le docteur déclara que, « sujets de César, les princes « ne pouvaient faire la guerre à César, pas même « aux sujets de César ».

Aujourd'hui, sa théologie soutient une thèse toute différente ; elle dit :

« Si l'empereur nous fait la guerre, il veut dé- « truire notre religion ou en proscrire le libre exer- « cice. Si tel est son dessein, Charles perd son droit « d'empereur ; ce n'est plus qu'un tyran. Il est donc « inutile de demander si nous pouvons recourir aux « armes pour défendre notre foi, en d'autres termes, « la parole du Christ. C'est un devoir de combattre « pour nos femmes, pour nos enfants, pour nos ser- « viteurs et nos sujets.

« Qu'on me laisse encore quelques jours de vie, « et je démontrerai qu'on est obligé de se défendre « contre une puissance injuste. D'abord, n'oublions « pas que l'empereur est la tête du corps dans le « royaume temporel, et que chaque individu est « membre du corps social, qu'il doit défendre et « protéger ; car, s'il le délaisse, il se suicide en quel- « que sorte.

« L'empereur n'est pas le seul monarque en Alle- « magne ; il y a d'autres princes qui sont les mem- « bres vivants de l'empire. Le devoir de chacun « d'eux est de veiller au salut de l'Etat. Si donc « l'empereur attente aux droits de la Teutonie, le « devoir des princes est de résister à l'empereur.

« Mais l'empereur peut-il déposer les princes élec- « teurs, et ces princes, à leur tour, peuvent-ils dé- « poser l'empereur ?

« Ici se présente une distinction importante. Il « y a dans tout être une véritable dualité : il est « chrétien, il est citoyen. Comme chrétien, il ne « boit ni ne mange, il ne procrée pas, il n'a aucune « part au régime temporel d'une nation : il doit « donc tout souffrir, tout endurer.

« Comme citoyen, il faut qu'il se protège, se dé- « fende, lui et les siens, en vertu de l'obéissance « qu'il doit aux lois du royaume.

« Qu'un misérable essaye de faire violence à ma « fille, je le tue ou j'appelle au secours : la dualité « s'efface ; dans mon être, il n'y a plus qu'un indi- « vidu, le père outragé, le citoyen.

« Puis rappelons-nous que, si l'empereur nous

« attaque, il n'agit pas *motu proprio*, mais comme « l'instrument de la tyrannie, mais comme l'esclave « du pape et de l'idolâtrie romaine : c'est donc con- « tre le pape alors que nous nous révoltons, et non « contre l'empereur.

« On dira : mais David, choisi de Dieu pour être « roi et sacré par Samuel, ne voulut pas résister au « roi Saül ; donc nous ne devons pas résister à l'em- « pereur.

« Distinguons encore : David à cette époque n'était « pas roi, il n'avait que la royauté en expectative ; « donc, en pareille cause, nous ne nous armons pas « contre Saül, mais contre Absalon, auquel David « fit la guerre et qui fut tué de la main de Joab. »

Luther pouvait-il enseigner plus clairement le droit à la révolte contre les souverains ? Si l'on trouve encore obscure la solution du problème, le réformateur va s'expliquer d'une manière plus précise.

« S'il est permis de résister ou de faire la guerre « aux Turcs, à plus forte raison au pape, qui est « pis que les Turcs. Or, si César vient s'enrôler dans « la milice turque ou papiste, qu'il s'attende à ce « qu'il mérite. Les nôtres sont d'avis que César, en « pareil cas, a cessé d'être César. Ce n'est plus que « le sbire et le camarade du pape. Quand le roi « Joakim voulut se défaire du prophète Jérémie, les « princes d'Abikam résistèrent à des ordres sangui- « naires. Or, nos princes germains sont plus indé- « pendants de l'empereur que les princes d'Abikam « ne l'étaient de Joakim ; il n'est pas monarque « absolu ; il ne pourrait confisquer à son profit

« l'autorité des électeurs et changer la constitution « germanique sans qu'on fût autorisé à lui résister. »

Telle est la politique de Luther sur la liberté qu'il veut conquérir au profit d'une religion qui démoralisa l'Allemagne. Que penseraient et que feraient les gouvernants, si, admirateurs qu'ils sont de ce génie dont plusieurs sont les fils, ils avaient lu ces pages avant de dénier au Catholicisme, qui a civilisé le monde, le droit de briser les chaînes dont ils ont lié leur noble prisonnier et celui d'éloigner, même par une simple résistance passive, la mort qu'ils travaillent criminellement à lui donner? Penseraient-ils, comme Luther, que la liberté est un bien destiné à être leur exclusif domaine ? Ainsi jugea sans doute le réformateur, puisque, après avoir débité sans rougir les insanités qu'on vient de lire, il poursuivit les anabaptistes de son implacable colère.

Les anabaptistes sont pourtant les fils aînés de Luther ! Prodigues, il est vrai, ils ont quitté le toit paternel ; mais l'héritage du père était indivisible ; il n'y eut pas, dans sa maison, de droit d'aînesse, auquel d'ailleurs auraient pu prétendre les déserteurs : les héritiers furent égaux et le libre examen tout entier fut la richesse personnelle de chacun. De quelle autorité, par conséquent, peut user Luther quand il proclame l'anabaptisme indigne de vivre à son soleil ? Quand on a osé, comme lui, déclarer légitime la révolte contre un souverain coupable uniquement d'avoir assigné des limites non pas à la liberté, mais à la licence des luthériens, peut-on

décemment s'arroger l'audace de proclamer innocents le glaive et la flamme qui ne punissent des frères que pour s'être montrés simplement les imitateurs de leurs frères ?

La conduite de Luther trouve suffisamment, « à ses yeux », sa justification dans les évènements de l'époque : le moine saxon veut être le chef unique de la Réforme et du sein de l'anabaptisme se sont levés de puissants compétiteurs qui menacent la primauté qu'il s'arroge. En plusieurs villes même, le luthéranisme a éprouvé d'humiliantes défaites. Munster, par exemple, a été gagné aux idées nouvelles par un prédicateur luthérien du nom de Bernard Rothmann, desservant de Saint-Maurice-hors-les-Murs ; la parole entraînante du prédicant a fait de lui un maître qui d'un signe ébranle la populace et la précipite dans les églises pour en briser les autels ; et ses formes extérieures, un séducteur dont les charmes lui ont attaché la femme du syndic, qui empoisonne son mari pour se marier à Rothmann. Mais le missionnaire de Luther a disputé avec ses adversaires, et il a été vaincu. Persuadé, ou plutôt irrité contre le maître qui a condamné les désordres amenés dans la cité par son fanatisme, Rothmann se convertit et se fait anabaptiste, abandonnant ainsi à la secte qu'il embrasse le premier rang qu'occupait auparavant par sa personne le luthéranisme, dès ce jour en disgrâce à Munster.

La ville venait d'accueillir des prédicateurs de la doctrine qu'abhorre Luther. Sous les ordres d'un simple tailleur qui prit le nom de Jean de Leyde,

des fous y donnaient le spectacle répété de scènes d'épilepsie, où les pauvres habitants voulaient bien ne voir que des manifestations divines : se rouler à terre, même dans la fange ; se tordre les bras ; rugir, écumer et baver, c'étaient les actes ridicules au milieu desquels ne dédaignait pas de se montrer le Christ, dont les ordres étaient, la crise finie, promulgués par les visionnaires. Pour accomplir une pénitence qui lui était divinement commandée, le peuple docile se ruait alors sur les églises qu'il démolissait, sur les monastères qu'il rasait, sur les images qu'il déchirait ou qu'il brûlait, sur les vases sacrés qu'il fondait, sur les richesses qu'il pillait, et tout cela, bien entendu, hâtait le règne de la Jérusalem céleste, où « les enfants de Dieu devaient par- « tager le même pain et la même femme ».

C'est dans une pareille scène qu'un prophète, au nom de Dieu, fit de Jean de Leyde un monarque qui désormais, par la volonté populaire, vit marcher devant lui un jeune homme de famille pour porter la couronne royale, et un autre à côté du premier pour porter l'épée nue du souverain.

Un jour (c'était le 27 février 1534), les anabaptistes priaient à genoux dans l'hôtel de ville, pendant que Jean de Leyde était, à son tour, ravi dans une extase. Tout à coup, le roi-prophète se réveille ; Dieu, dit-il, lui a révélé sa volonté : les anabaptistes ne sont que les enfants de Jacob ; les autres des enfants d'Esaü, qui n'ont aucun droit à l'héritage du Seigneur. « Arrière les enfants d'Esaü ! » s'écrie tout de suite la populace en folie ; elle se précipite

comme un torrent ; elle enfonce les portes, chasse devant elle ceux qui refusent un second baptême, maltraite les enfants, brutalise les vieillards et arrache à tous le dernier liard et le dernier morceau de pain. Viennent ensuite des édits qu'au nom du Christ et de son évangile la multitude fanatisée exécute par la ruine des temples et la destruction des objets d'art qu'ils renferment ; par la confiscation des richesses qui leur appartiennent ; par la dispersion, sous l'action des vents, des reliques de nos martyrs qui furent la gloire de l'Eglise ; par la profanation des vases sacrés, où s'abreuvent des hommes devenus des brutes ; par l'accomplissement dans le lieu saint de paillardises hideuses, que la scélératesse appelle le précepte de croître et de se multiplier ; par l'incendie des bibliothèques, qui doivent disparaître toutes pour ne laisser au monde que la Bible, seul livre nécessaire ; enfin, par l'apport en commun des biens, de l'or et de l'argent que chacun possède, même des femmes, dont chaque membre pourra, dans la communauté nouvelle, réclamer la libre jouissance.

Ainsi Munster est devenu dès ce jour la nouvelle Sion moralement bâtie aux goûts des illuminés, mais non cependant au gré de tous.

Car, sous la conduite d'un orfèvre appelé Mollenhœch, la bourgeoisie organisa une opposition aux prophètes qui la vainquirent, il est vrai, et se vengèrent inhumainement en coupant la tête de chaque vaincu ; mais cette lutte fut le commencement d'une guerre acharnée, qui chassa définiti-

vement l'anabaptisme de la ville. L'Allemagne féodale avait des évêques qui bénissaient et se battaient. A cette époque de l'empire germanique, était assis sur le siège épiscopal de Munster le comte Waldeck, prélat d'un courage rare et d'une ardeur juvénile, qui revêtit l'armure du soldat pour défendre jusqu'à l'effusion du sang la religion de son troupeau. Il assiégea l'armée, que commandait Jean de Leyde dans cette capitale de la Westphalie ; ses canons y firent de nombreuses victimes, et la famine y décida de la victoire. Les assiégés, réduits à dévorer les malades qui mouraient et à tuer même des enfants pour se nourrir de leur chair encore palpitante, laissèrent enfin tomber les armes de leurs bras et se rendirent à merci. Un seul combattait toujours : c'était Jean de Leyde, qui finit par tomber percé par la lance d'un soldat.

Tandis que le tailleur, devenu roi, marchait avec d'autres chefs, tous conduits ensemble au château de Bevergen afin d'y attendre le moment du supplice qu'on leur réservait, le peuple n'oublia pas d'accourir des campagnes pour voir les vaincus et les conspuer. Les prédicants luthériens y étaient aussi, et même, comme pour insulter au malheur, ils arrêtaient de temps en temps le cortège et proposaient aux prisonniers des disputes. Le prophète une fois accepta le duel ; on y argumenta même sur la pluralité des femmes, et, chose piquante, le raisonnement de l'anabaptiste fut celui qu'employa bientôt après le landgrave de Hesse pour s'autoriser à avoir deux femmes ; celui encore que ni Mélanchthon ni

Luther ne purent combattre, et qu'ils adoptèrent dans le but de justifier la bigamie.

Cette concordance d'idées n'empêcha pas la Réforme (cela veut dire Luther) de se réjouir à la chute de l'anabaptisme exilé de Munster, quand, sous la tenaille rougie par les flammes du bourreau, furent impitoyablement déchirées les chairs de Jean de Leyde, qui expira pendant la torture. Elle croyait monter glorieuse sur le nouveau trône de la jeune Sion et s'asseoir, tranquille désormais, sur les ruines de la cité. Mais elle faisait ses calculs sans tenir compte du vieux culte. Le Catholicisme se trouva là pour s'occuper du double relèvement matériel et moral de Munster. Le Protestantisme dut forcément se charger d'une tâche toujours facile à l'intolérance : il marqua tout anabaptiste d'un signe de réprobation, et il lui refusa tout asile dans les villes où les luthériens commandaient en souverains.

Néanmoins, au grand chagrin de Luther, l'anabaptisme ne mourut point encore. Il se réfugia en Suisse et il se souvint, même en exil, que le réformateur défendit un jour la liberté de conscience ; qu'en une heure plus éloignée, il répandit des larmes, quand, par ordre de Ferdinand d'Autriche, Balthasar Humayer, un frère des vaincus, paya de sa vie l'apostolat de ses erreurs. Mais, malgré sa gratitude, il n'oublia jamais non plus que le moine saxon, dans un autre moment, proclama dignes du fer et du feu les enfants de cette famille, qui ne s'éclairaient avec lui qu'à la même lumière, et ne se

mouvaient, comme lui, que dans la sphère de la même liberté.

Cependant, le pape et l'empereur ne renonçaient point encore à l'espoir de rapprocher les deux cultes.

Paul III, qui avait toutes les qualités pour porter la tiare, ne perdit pas de vue l'œuvre commencée par les grands pontifes, qui l'avaient précédé sur le siège de Rome. Il fit partir pour l'Allemagne Vergerio en qualité de légat, afin d'y porter la nouvelle de l'ouverture prochaine du concile général qu'on demandait depuis longtemps.

Arrivé à Wittemberg en novembre 1535, Vergerio manifeste tout de suite le désir de voir Luther. Le docteur, qui a été prévenu, veut, avant tout, annoncer à Mélanchthon sa future entrevue avec le représentant du pape ; il le fait avec la courtoisie qui lui est naturelle. Il va être en présence, écrit-il à son ami, « d'un légat qui ressemblera à tous les « autres, d'un escroc, d'un voleur, du diable en per« sonne ». C'est le témoignage précoce des dispositions qui l'animent. Puis, monté sur un char, que le cardinal, pour l'honorer, lui avait envoyé, le réformateur obéissant se présente au légat. Accueilli par lui avec des marques d'une politesse séduisante, il ne répond que par des paroles d'une grossièreté qui repousse. Au mot de concile, que Vergerio prononce : « Bah ! dit Luther, en secouant la tête, « dérision que votre concile. Si le pape en tient un, « ce sera pour traiter de capuchons de moines, de « tonsures cléricales, de viandes et de vin et d'au« tres niaiseries de cette force, mais de la foi, de

« la pénitence, de la justification, du lien de cha-
« rité qui doit unir tous ceux qui vivent de la même
« vie, rien, rien absolument... Qu'avons-nous donc
« besoin, nous autres, de votre concile, qui n'est
« bon que pour les pauvres nations que vous tenez
« en captivité ? Vous autres papistes, vous ne savez
« pas même ce que vous croyez... Marchez, mar-
« chez ; si vous voulez, assemblez votre concile ;
« j'irai, je vous le promets, même quand je saurais
« qu'on m'y destine le feu et la potence. »

Ainsi parla Luther au légat. Autre fut son langage du lendemain, et, mêlant contre le nonce ses calomnies à ses insolences contre l'Eglise, le concile à ses yeux n'était qu' « une œuvre infernale, dont « il refusait de se faire complice ».

Charles-Quint, à son tour, multipliait les diètes. Le 15 février 1535, il s'en ouvrit une nouvelle à Schmalkalde, sous la présidence de Mathias Held, vice-chancelier de l'empire. Luther était parti de Wittemberg, quoique malade, pour y défendre la dogmatique saxonne, qui devait avoir désormais pour base invariable un symbole en vingt-quatre articles, récemment formulé par le réformateur et les théologiens de son parti. Ceux-ci, tous possédés de l'esprit du maître, arrivèrent à Schmalkalde dans l'intention bien arrêtée d'y faire opposition à tout effort tenté pour la réconciliation. Seul Mélanchthon était animé d'un véritable désir de paix religieuse : un concile lui paraissait nécessaire, et il reconnaissait au pape le droit de le convoquer, sans toutefois lui reconnaître le titre de juge souverain. Mais ses

coreligionnaires, les princes de la Réforme en première ligne, repoussaient ses avis. Un concile, dans leur pensée, n'aurait pas seulement à commander de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, mais il ordonnerait encore de rendre à César ce qui est à César. Or, les chevaux ravis aux évêques ; les tapisseries arrachées au lieu saint ; l'argent des reliquaires et l'or des calices enlevés aux églises ; les statues et les tableaux volés aux sanctuaires, la noblesse germanique ne les possédait plus ; elle avait vendu ces trésors, et, toujours insatiable, elle attendait de la Réforme des ruines nouvelles, pour payer ses complaisances et donner à ses débauches la puissance de se perpétuer. Aussi se retirèrent-ils tous mécontents, parce que le délégué du monarque annonça la réunion prochaine de l'assemblée œcuménique, où assisterait Sa Majesté, qui exigeait, en attendant, l'exécution de la trêve signée à Nuremberg.

La Réforme fit aux volontés du landgrave de Hesse meilleur accueil qu'à celles de l'empereur et du pape.

Philippe aimait avec passion et voulait épouser Marguerite de Saal, jeune, coquette et belle, fille d'honneur de la princesse Elisabeth, sa sœur : mais, pour opérer cette union, il fallait légitimer la bigamie, car le prince était marié à Christine, fille du duc Georges de Saxe, de laquelle il avait eu déjà huit enfants. Or, un jour, il écrivit en ces termes au corps enseignant de l'Eglise saxonne :

« Reconnaissant qu'avec ma femme, je ne puis

« m'abstenir de filles, il faut m'attendre, si je ne « change de vie, à la damnation éternelle.

« Quand j'épousai Christine, ce ne fut ni par « inclination ni par désir des sens. On pourra « consulter sur son tempérament, sur ses charmes, « sur son penchant pour le vin, les officiers de ma « cour et ses filles d'honneur.

« Je suis d'un tempérament chaud. Accoutumé « à la vie désordonnée des camps, je ne puis vivre « sans femmes.

« Je n'ai pas gardé plus de trois semaines la fidé- « lité conjugale. Mes pasteurs voudraient que j'ap- « prochasse de la sainte table ; mais j'y trouverais « mon jugement, parce que je ne veux pas changer « de vie.

« Si je dois combattre pour les intérêts de la « confédération, un coup d'épée ou d'arquebuse « peut me tuer, et alors je me dis : tu iras au « diable.

« J'ai lu l'Ancien Testament : de saints person- « nages, Abraham, Jacob, David, Salomon, ont eu « plusieurs femmes tout en croyant au Christ « promis.

« Ni Dieu dans l'Ancien Testament, ni le Christ « dans le Nouveau, ni les prophètes, ni les apôtres « ne défendent à un homme d'avoir deux femmes ; « jamais prophète, jamais apôtre n'a puni ni blâmé « les bigames, et saint Paul n'a jamais placé parmi « ceux qui ne posséderont pas le royaume des cieux « l'homme à deux femmes : les apôtres, en traçant « aux nations leur règle de conduite, ce qu'elles

« devaient pratiquer, ce qu'elles devaient éviter dès « qu'elles auraient reçu la foi, comme on peut le lire « dans les Actes, qui portent leur nom, n'ont ja- « mais défendu d'avoir deux femmes. Quand saint « Paul nous dit si clairement que l'évêque doit être « le mari d'une femme, il aurait fait le même com- « mandement au laïque s'il avait voulu que le laïque « fût monogame.

« Je sais du reste que Luther et Mélanchthon ont « conseillé au roi d'Angleterre de ne pas renvoyer « sa première femme, mais qu'il en prît une seconde « *præter aliam ipsam ; præter*, c'est un conseil.

« Mais qu'ils ne croient pas que, parce que j'au- « rais une seconde femme, j'aille maltraiter la « première, cesser de cohabiter avec elle, ou lui « témoigner moins d'amitié qu'auparavant : comme « autrefois, je me résignerais à porter ma croix, à « lui rendre toute espèce de devoirs, même les de- « voirs conjugaux ; qu'ils m'accordent, au nom de « Dieu, ce que je demande, afin que je puisse vivre « et mourir gaiement pour l'honneur de l'évangile « et en bon chrétien ; tout ce qu'ils demanderont « de juste, de raisonnable, je le leur accorderai, « même les biens des monastères ou d'autres choses « semblables.

« Du reste, je ne veux et ne demande que deux « femmes. Qu'importe ce que dira le monde ? Il « n'y faut pas faire attention. C'est Dieu qu'il faut « voir en tout cela, ce qu'il prescrit, ce qu'il défend, « ce qu'il permet. L'empereur et le monde me per- « mettraient d'entretenir des concubines, mais deux

« femmes, jamais : ce que Dieu permet, ils le dé-
« fendent. »

Cette supplique fut, aux yeux de Luther, une page remarquable de la plus saine théologie. Les sollicitudes du landgrave pour le salut de son âme ; ses protestations de dévouement et d'amitié pour sa première femme ; son amour pour la cause de Dieu et pour l'honneur de l'évangile, toutes ces choses touchèrent le réformateur, et les engagements de Philippe relatifs aux biens des monastères, qui allaient devenir propriété réformée, le déterminèrent. Il réunit donc toutes les gloires du Protestantisme, et de sa propre main il signa avec Mélanchthon, Bucer, Corvin, Adam, Leningen, Vinthert et Melander, la décision suivante :

« Si Votre Altesse est résolue d'épouser une se-
« conde femme, nous jugeons qu'elle doit le faire
« secrètement, comme nous l'avons dit à l'occasion
« de la dispense qu'elle demandait, c'est-à-dire qu'il
« n'y ait que la personne qu'elle épousera et quel-
« ques autres au besoin qui le sachent, en les obli-
« geant au secret sous le sceau de la confession. Il
« n'y a pas ici à craindre de contradiction ni de
« scandale considérable ; car il n'est point extraor-
« dinaire aux princes de nourrir des concubines, et,
« quand le menu peuple s'en scandalisera, les plus
« éclairés se douteront de la vérité. On ne doit pas
« se soucier beaucoup de ce qui s'en dira, pourvu
« que la conscience aille bien. C'est ainsi que nous
« l'approuvons.

« Votre Altesse a donc, dans cet écrit, non seule-
« ment notre approbation, dans tous les cas de
« nécessité, sur ce qu'elle désire, mais encore les
« réflexions que nous y avons faites. »

Quiconque ne verrait pas là une décision conforme à la théologie du libre examen serait vraiment aveugle. Elle vaut, pour le moins, le conseil de Luther et de Mélanchthon au roi d'Angleterre, « de ne pas renvoyer sa première femme et d'en « prendre une seconde ». En conséquence de cette décision, le 3 mars 1540, à Rothenbourg, sur la Fult, l'adultère reçut les bénédictions du clergé réformé, et les âmes honnêtes du Protestantisme n'eurent, devant ce grand scandale, qu'à se couvrir leur figure imprégnée de honte et de douleur (1).

C'est à ce prix et dans ce but que fut conservée par Luther à l'œuvre évangélique la protection du landgrave, c'est ainsi que furent payées les criminelles munificences qu'avait prodiguées le prince aux apôtres de la Réforme, en leur ouvrant les trésors des églises; ainsi encore que fut assuré aux nouveaux pasteurs l'héritage des couvents, dont les biens à confisquer devaient, selon les promesses d'une passion sans frein comme sans vergogne, échoir sûrement aux théologiens complaisants pour avoir autorisé le plus grand des attentats contre la société, contre la famille et contre Dieu.

Ce fut le dernier acte important de Luther.

Nous nous trompons, il en est un plus remar-

(1) Bossuet.

quable, qu'un historien a nommé « son testament « de mort ».

Pendant que Paul III ouvre encore une fois aux enfants égarés le cœur de leur vieille mère, et qu'il se penche vers eux pour leur donner le baiser de la paix, Luther, au contraire, arme le sien de haine et de colère, et c'est en ces fureurs et ces blasphèmes que s'exhale une voix qui va s'éteindre :

« Or sus, empereur, rois, princes et seigneurs, cla-
« me-t-il, mettez-moi la main sur le pape ; que Dieu
« ne bénisse pas les mains paresseuses ! Enlevez-lui
« Rome, la Romandiole, Urbin, Bologne et tout ce
« qu'il possède : c'est un détenteur de mauvaise
« foi... Il a volé l'empire. Pape, cardinaux, racaille
« romaine, pendez-moi tout cela et arrachez-leur
« la langue comme à des blasphémateurs, et hissez-
« les à un gibet, comme ils plantent leurs sceaux
« à leurs bulles.

« Vraiment, si j'étais empereur, je sais bien ce
« que je ferais. De toute cette canaille de pape, de
« cardinaux et de famille papale, je ferais un paquet
« que je coudrais dans un sac. A Ostie, pas loin de
« Rome, est une toute petite rivière, qu'on nomme
« *mare tyrrenum,* bain merveilleux pour guérir plaies,
« pistules et toute espèce de maladie papale. Là,
« tout doucettement je les plongerais. S'ils avaient
« horreur de l'eau, car énergumènes et fous sont
« hydrophobes, je leur adjoindrais une pierre, celle
« sur laquelle leur Eglise est fondée, et puis les
« clefs qui leur servent à lier et à délier tout ce qui
« est dans le Ciel et sur la terre..... A leur cou

« je suspendrais les décrets, les décrétales, les « clémentines, les extravagantes, les bulles, les « indulgences, le beurre et le fromage, et je réponds « qu'en une demi-heure, ils seraient guéris de toutes « leurs souillures.

« Gloire à Dieu ! J'ai démontré que le pape, qui « se vante d'être le chef visible de l'Eglise, le « vicaire du Christ, n'est que le prince de l'Eglise « maudite, des garnements de ce monde, le vicaire « de Satan, l'ennemi de Dieu, l'adversaire du « Christ, un docteur de mensonges, de blasphèmes « et d'idolâtrie, un archivoleur, un régicide, un « souteneur de mauvais lieux, l'Antechrist, l'homme « de péché, le fils de perdition, l'ours-loup (1). »

Ce qui est encore mieux démontré, c'est que Luther ne peut être, comme on l'a écrit de nos jours, « un apôtre béni de Dieu ». Aurait-on osé le dire sans rougir, si l'on avait su clairement prouvée l'authenticité de cette délirante page que nous venons de copier, où le novateur, qui ne peut bénéficier des excuses que crée l'ignorance, place la vertu dans le cœur des spoliateurs et des meurtriers ?

(1) Lisez la note insérée à la page 363, vol. III de *l'Histoire de Luther* par Audin.

CHAPITRE XXIV

Infirmités de Luther. — Ses chagrins. — Son voyage à Eisleben. — Sa mort. — Rumeurs publiques sur le genre de cette mort. — Réponse de Jonas et de Cœlius. — *Historia* ou Mémoire opposé à la persistance des rumeurs. — Historiens opposés à ce Mémoire. — Strangulation de Luther. — Luther orateur. — Luther écrivain. — Synthèse des doctrines de Luther.

Tout avait vite amené, dans Luther, les infirmités de la vieillesse : ses colères avaient brûlé son sang, et ses intempérances, usé ses forces. Les grands chagrins l'avaient accablé : son père et sa mère lui avaient été ravis ; il avait perdu deux filles ; des amis avaient été exilés ; plusieurs disciples l'avaient abandonné ; l'Université wittembergeoise le déshonorait ; ses vieilles amours pour une Rosina, « modeste fille », qui avait donné un fidèle de plus à la Réforme dans la maison du docteur, étaient publiquement chantées ; la guerre des paysans lui était imputée ; les crimes des anabaptistes, attribués ; son œuvre dégénérait ; les maladies l'assaillaient ; ses fureurs redoublaient : c'était à peu près un homme fini.

Cependant, il s'était rendu, par complaisance, à Eisleben, pour y réconcilier les comtes de Mansfeld, que divisait une misérable question de territoire. C'est dans cette ville qu'il mourut, dans la nuit du 17 au 18 février 1545. La cause de sa fin est demeu-

rée longtemps inconnue. Il semble pourtant que sa mort fut subite.

Mais le réformateur fut-il enlevé subitement de ce monde par une indigestion qu'il éprouva après le copieux repas où, comme d'habitude, il avait gaîment vidé les larges coupes des meilleurs vins du Rhin et s'était évidemment régalé du gibier le plus fin de la forêt voisine ? Est-ce par une attaque d'apoplexie foudroyante ? Est-ce par le suicide, ou bien le Diable l'aurait-il étranglé en lui tordant le cou ?

Ce sont des bruits divers, qui se propagèrent d'abord dans toute la ville ; et on a remarqué justement que les rumeurs ne purent avoir leur source qu'au sein de la population réformée, qui certainement ne fit que commenter les indiscrétions des domestiques, des amis et des hauts protecteurs de Luther, tous témoins de la scène. En dehors des familiers, on ne peut accuser personne d'avoir divulgué les évènements, qu'on avait à cœur de tenir secrets, car, ce qui est à noter, il n'y avait que dix catholiques au plus à Eisleben : la tyrannie des Mansfeld rendait cette résidence intolérable aux papistes, et si, parmi le petit nombre qui s'était résigné par attachement au sol natal, un seul eût parlé un langage imprudent, capable de faire même douter de la sainteté du moine de Wittemberg, le châtiment par le fanatisme n'eût pu certainement se faire attendre.

En place de ces rumeurs, qui ne manquent pas, comme on le verra, de certitude, on essaya d'accréditer des récits différents, envoyés, le jour même de

la mort du docteur, à l'électeur de Saxe dans une lettre de Justus Jonas et de Michel Cœlius, qui écrivirent, à côté de leurs signatures, l'importante attestation de leur présence à tous les évènements qu'ils y racontèrent.

De l'ensemble de cette lettre et de ses détails, il résulte :

1° Que Justus Jonas et Michel Cœlius passèrent toute la nuit auprès de Luther ;

2° Qu'au souper, le docteur mangea avec grand appétit et fit de joyeuses plaisanteries ;

3° Qu'après le souper, il se plaignit d'oppressions ;

4° Qu'on voulut appeler le médecin et qu'il s'y opposa ;

5° Qu'on le porta au lit ;

6° Que Michel Cœlius coucha dans la chambre du malade, ainsi que le serviteur Ambroise, Jonas, les deux fils de Luther et les domestiques ;

7° Que, vers onze heures, il s'endormit d'un sommeil paisible ;

8° Que, vers une heure, il appela les assistants, et qu'il dit à Jonas : « Oh ! que je me trouve mal ! « Oh ! je resterai à Eisleben ! »

9° Qu'on fit appeler à toute hâte les deux médecins de la ville, qui accoururent sans retard ;

10° Que l'on fit prévenir M. le comte Albrecht de Mansfeld, qui accourut avec sa femme ;

11° Que, tandis qu'on s'efforçait, avec les médecins, de réconforter le malade, il garda le silence ;

12° Qu'après de nouvelles frictions, faites par la comtesse et les médecins, il reprit force et répondit par oui et par non ;

13° Qu'alors son front et son visage devinrent froids ; qu'il ne répondit plus ; qu'enfin il exhala un dernier soupir et s'endormit dans le Christ ;

14° Qu'il était environ deux à trois heures du matin ;

15° Que le comte et la comtesse de Mansfeld, ainsi que le comte de Schwarbourg, arrivés vers la fin, assistèrent aux derniers moments.

Quelle créance peut-on ajouter à ces relations ? Paraissent-elles, après mûr examen, plus véridiques que les rumeurs qu'elles veulent détruire ? Un historien soucieux de transmettre la vérité ne s'adresse pas cette question sans anxiété, et se livre à des recherches avant de répondre.

Or, nos investigations mettent premièrement sous nos yeux la citation, dans une Revue de mérite, d'une lettre du comte de Mansfeld, qui nous apprend qu' « aux derniers moments de Luther », Jonas arriva le premier, et ensuite les autres. D'où la triple conséquence que Cœlius n'arriva qu'après Jonas ; que ni Jonas ni Cœlius ne couchèrent, contrairement à ce qu'ils prétendent, dans la chambre du docteur ; qu'ils ne purent être, quelle que soit leur affirmation, les témoins de tous les évènements.

L'étude fait connaître, en second lieu, qu'un mesurage scrupuleux a prouvé qu'il était impossible de loger dans la chambre de Luther quatre personnes, à plus forte raison les six ou les sept que compta le rapport dont nous faisons la critique : d'où suit une quatrième erreur.

Le même document émané de Jonas et de Cœlius

nous dit que le réformateur expira « vers deux ou « trois heures du matin ». Or, sans parler de ce qu'il y a d'étrange dans cet à peu près du moment final d'un homme considérable, lorsque l'heure des plus petites circonstances qui l'ont précédé y a été minutieusement déterminée, disons que la célèbre chronique mansfeldoise fait entendre que Luther rendit le dernier soupir vers le jour. Le jour, en février, arrive-t-il à deux et même à trois heures ? Voilà donc une nouvelle contradiction à expliquer dans deux paroles protestantes.

Jonas fixe à une heure postérieure aux derniers moments de Luther l'arrivée de Wolfand d'Analt. D'après Aurifaber, le secrétaire de Luther, qui écrit, le même jour 18 février 1545, à Michel Gust, ce prince assista à la mort du maître : nouveau démenti infligé par un réformé à un autre réformé.

Le comte de Mansfeld range Aurifaber au nombre des disciples qui n'arrivèrent pas à temps pour participer aux soins donnés au prophète; le chancelier du pape protestant prétend qu'il a été au chevet du malade, et Jonas garde en cela le plus grand silence. Comment expliquer cette opposition et ce mutisme ?

En vérité, il existe de trop nombreuses voix qui contredisent à la parole de Jonas et de Cœlius, pour que l'on puisse reconnaître une valeur historique à l'épître où ils racontent les évènements qui remplirent tristement la dernière journée de Luther, et les efforts qu'ils tentèrent pour lui donner la couleur de la vérité ne la rendront que plus suspecte.

Jonas peut bien, en effet, le 19 février, dans un prêche qu'il débite devant le cercueil du moine, s'élever vivement contre les rumeurs qui persistent. Cœlius, après lui, peut monter en chaire et déclarer au peuple « qu'il sait d'avance que des gens « poussés par le Démon viendront dire que Luther « a été trouvé mort, et qu'il veut fermer au Diable « et à ses suppôts leur gueule menteuse ». Il peut prendre le ciel à témoin pour faire trouver à ses protestations accueil favorable et autorité décisive, tous ces serments et toutes ces précautions, qui n'ont pas eu même l'habileté pour guide, n'enhardissent pas seulement les bruits, mais encore ils inspirent contre les démentis des soupçons aussi graves qu'invincibles. Un avocat maladroit ne plaide pas plus mal ses causes. Si la sainteté de Luther était si incontestable qu'on le prétendait, à quelle fin tendaient les efforts désespérés des luthériens pour établir que sa mort fut édifiante ? Il est certain que les grandes insistances engendrent ordinairement des défiances plus grandes, et il n'est pas rare que les défiances trouvent, dans l'avenir, la justification de leur existence. Celle du peuple d'Eisleben fut de ce genre.

L'électeur de Saxe avait un grand intérêt matériel dans l'intégrité de l'honneur du moine de Wittemberg. Il ne pouvait, par conséquent, étant données ses idées, permettre que la persuasion d'une triste fin compromît, avec la gloire du réformateur, l'avenir de la Réforme, et c'est pourquoi il confia la rédaction d'un Mémoire sur ce sujet à Justus Jonas,

Michel Cœlius et Aurifaber, pour détruire l'impression qu'avaient produite dans la ville les récits qu'on y avait répandus. On intitula ce Mémoire : *Historia.*

Commandée par un prince sacrilège, qui tremble uniquement que la mort connue de Luther ne rétablisse dans ses droits et dans ses biens le Catholicisme spolié ; composée par des apostats et des parjures, par Jonas en particulier, qui fut prêtre bigame ; qui fut chassé de cinq villes pour inconduite ; qui mourut désespéré, outragé et déshonoré par un fils décapité, l'*Historia* ne peut, pas plus que ses auteurs, jouir d'une faveur bien grande : néanmoins, il doit nous être permis d'en marquer les erreurs, et si, pour mieux convaincre et pour mieux condamner les criminels, on se servit toujours de leur parole, on ne saurait nous reprocher de recourir nous-même à ce travail pour l'opposer aux coupables qui ont conspiré contre l'impartialité de l'histoire.

Il n'est point question, dans ce document pas plus que dans les précédents, de l'heure de la mort de Luther. Nous aurions encore ici à manifester notre surprise ; mais ce qu'avant tout il importe d'y recueillir, ce sont des faits qu'un biographe a le devoir de ne pas omettre à cause de leur importance.

Le Mémoire constate que « Luther est mort d'une « manière inattendue et subite ». Pourquoi cette contradiction avec les déclarations précédentes ? Quel intérêt capital pouvaient avoir ses auteurs à nier hier ce qu'aujourd'hui ils confessent avec sincérité ? Avaient-ils peur des commentaires du peu-

ple ? Redoutaient-ils la traduction de cette « mort « inattendue », par ces autres mots qui les incommodent : mort violente ? Peut-être.

Mais, au lieu de reprendre notre guerre aux témoignages antérieurs qui s'élevèrent contre les rumeurs publiques, écoutons plutôt dans les paroles et même dans le silence de l'*Historia* une voix qui offre de nous indiquer le lieu où se cachait la vérité.

L'*Historia* nous rapporte que, lorsque les médecins arrivèrent à la maison mortuaire, ils administrèrent à Luther un remède et qu'il parla. Or, il est péremptoirement établi par un journal que Jean Cochlée avait régulièrement tenu de la vie et des actes de Luther, et publié en 1549, qu'au moment de cette visite, Luther ne donnait plus signe de vie ; que ce fut encore sur un mort qu'on pratiqua les frictions dont nous avons parlé ; que le pharmacien, interrogé par le prince Wolfgang, répondit que tous les membres étaient « raidis par le froid » ; qu'enfin le décès remontait par conséquent à plusieurs heures.

L'*Historia* nous apprend que c'est à quatre ou cinq heures que le drame douloureux fut annoncé à l'électeur. Elle se trompe certainement encore : la lettre ne put être écrite que lorsque tous les moyens de ranimer le corps furent épuisés, c'est-à-dire, comme il est dit plus haut, à sept heures au plus tôt.

Luther, nous a dit encore la trinité des disciples bien-aimés, « ne mourut pas dans son lit habituel ; « les personnes accourues témoignèrent de l'effroi

« et crièrent; on transporta le cadavre de son lit « de repos sur un lit de plume préparé à la hâte, « et deux peintres prirent le portrait du mort. » C'est exact, mais le lecteur s'expliquerait mieux la mort du docteur hors de son lit habituel, comme la frayeur et les cris des visiteurs, si l'*Historia* n'avait pas oublié, volontairement sans doute, d'ajouter ce qu'ont transmis à la postérité les annales de Jean Oldecop et une lettre célèbre d'un citoyen de Mansfeld, à savoir : que, selon les aveux de la domesticité et l'affirmation de la comtesse de Mansfeld et de beaucoup d'autres personnes de la noblesse, « le docteur Martin Luther fut trouvé mort » par elles-mêmes; qu'on peut voir encore l'original du tableau dans la galerie de Dresde; qu'à première vue, tout homme compétent en recevra l'impression que la mort a été donnée à Luther par strangulation ; qu'une tache sombre y est imprimée au côté gauche de son cou ; que sa figure y est d'une laideur impossible à décrire, et suppose une tension des muscles du visage que ne produit pas l'apoplexie. Elle est muette aussi, lorsqu'elle devrait nous dire, pour être complète, le violent désespoir où tomba Jonas en voyant la bouche du mort convulsée et son côté droit tout noir; lorsqu'elle pourrait nous parler de l'odeur fétide qu'exhalait le cadavre, de l'impossibilité où l'on fut de le déposer dans l'église, de la voiture qu'on fut obligé de requérir pour le porter en terre, de l'essaim de corbeaux qui le suivirent à sa dernière demeure semblable à l'essaim de moucherons qui bourdon-

nèrent à la naissance de Calvin autour de son berceau dans la chambre de sa mère.

Les révélations de la peinture revêtent, si on veut le remarquer, un caractère de certitude exceptionnelle, quand on les confronte avec celles du Dr P. de Coster, professeur distingué de l'école de Cologne. S'étant rendu, vers 1570, à Heisligentald, il y apprit les véritables détails de la mort de Luther de la bouche d'une noble dame thuringienne qui les tenait de la comtesse de Mansfeld elle-même, témoin oculaire de la découverte du cadavre : « Vers « minuit, on appela les deux médecins, qui ne trou- « vèrent en lui aucun signe de vie. Ils virent la « bouche convulsée, le côté droit du visage noir, « le cou rouge et déformé comme s'il avait été « étranglé. Ces détails ont été avoués par une dame « de l'aristocratie d'Eisfeld, près de Thuringe. Les « médecins ne savaient que dire de cette mort. La « vérité, c'est que Luther fut étranglé par le Diable. »

Dans un de ses écrits, Luther, qui avait eu avec le Démon des entretiens fréquents et prolongés, décrit sa voix grave et forte, dont « le son, dit-il, est « si terrible, qu'il arrive que des hommes, après « un colloque nocturne avec le Démon, sont trou- « vés morts le lendemain : ce qui faillit souvent, « ajoute-t-il, lui arriver à lui-même. » — « C'est « même, ajoute le cardinal Hosius, évêque d'Erm- « land, ce qui finit par lui arriver. Un matin, il fut « trouvé mort, le lendemain d'une soirée, où il « avait bu largement et s'était montré fort joyeux. »

Le Diable, a écrit Luther dans ses *Tisch-Reden,* « le

« Diable conduit d'abord les hommes à la désobéis-
« sance et à la trahison comme Judas ; il les pousse
« ensuite au désespoir, de sorte qu'ils finissent par
« se pendre et s'étrangler. » Le docteur n'a-t-il pas fait son histoire anticipée ? Voici ce que répond le savant évêque français Claudius de Saintes. Après avoir raconté que Luther fut trouvé mort, le prélat communique ses propres impressions, et il croit lui aussi que, de même que le réformateur attribua au Diable la mort d'Œcolampade et d'Emser, il faut attribuer la sienne à la même cause, car « il s'était « couché, dit-il, après avoir bu, la veille au soir, « gaîment et largement, et le matin on le trouvait « mort, le visage noir, la langue pendante comme « un homme étranglé ».

Le Diable se manifeste parfois dans les fureurs et dans les agitations. C'est ainsi que l'ecclésiaste de Wittemberg le vit une dernière fois se manifester cruellement à lui-même sur la terre, au rapport d'un prêtre qui avait été apostat, du nom d'Ulemberg de Cologne, revenu du luthéranisme à l'Eglise romaine : « Luther, écrit-il, a été étranglé par le « Diable, et en cela ses désirs ont été comblés, car « il avait dit qu'il préférait être étranglé par le « Diable que par l'empereur, parce qu'il serait alors « expulsé de ce monde par un grand prince. »

Citer tous ces témoignages de Cochlée, d'Oldecop, de Coster, de Hosius, de Claudius et d'Ulemberg, de tous ces savants contemporains de Luther, de tous ces illustres écrivains que personne n'a le droit d'attaquer dans leur conduite, leur jugement et leur

autorité, c'est, nous paraît-il, faire un étalage superflu d'autorités historiques, quand on n'a pour tâche que d'infirmer le Mémoire de Justus Jonas, de Michel Cœlius et d'Aurifaber, et de prouver que ces panégyristes, parjures et par conséquent suspects, ont trompé le monde lorsqu'ils lui ont montré une mort édifiante dans la fin de leur maître. Néanmoins, il n'est pas bon de s'arrêter encore dans la voie des citations.

De ce qui précède, il ressort clairement, sans doute, malgré les conspirations mensongères de la secte, que la mort de Luther lui a été certainement donnée par strangulation. Mais est-ce le Diable qui l'étrangla ou s'étrangla-t-il lui-même? Question trop naïve pour plusieurs, qui ne croient pas aux influences diaboliques. En reconnaissant l'existence d'une mort violente dont les marques ne sauraient être écartées, ceux-ci préfèrent la parole réservée de Bellarmin, qui se contente de dire, dans un sermon qu'il prêche à Louvain en 1570, que « Martin Luther « vécut en épicurien et mourut aussi d'une manière « digne d'un disciple d'Epicure. Après avoir fait, « dans la soirée, un dîner plantureux comme tou- « jours et réjoui ses convives par ses propos facé- « tieux, quelques heures plus tard, la bouche con- « vulsée, il rendit son âme à Dieu. »

Ce langage ne canonise pas assurément le père de la Réforme, et les disciples ne peuvent y applaudir. Celui qui va suivre réjouira moins encore leur amour filial, parce qu'il va déchirer tous les voiles dont ils avaient caché la vérité. Thomas Boxio, dont

la célébrité comme historien n'est pas contestée, raconte ainsi, dans son ouvrage *De Signis Ecclesiæ*, le fait qui nous occupe :

« Luther, après un souper copieux, se livra gaî-
« ment au sommeil et mourut, dit-il, étouffé la nuit
« même. J'ai appris ce qu'on n'avait guère entendu
« jusqu'ici, par le témoignage du domestique qui le
« servait alors et qui, dans ses dernières années, est
« revenu à notre religion, que Luther s'était donné
« la mort la plus misérable en se pendant, mais
« qu'on avait aussitôt imposé à tous les familiers
« qui en eurent connaissance le serment de n'en rien
« dire pour l'amour de l'évangile. »

La certitude qu'on a de l'origine de la révélation ; l'autorité dont Boxio jouit, et même les éloges que son livre a reçus de la bouche non suspectée du protestant Zedler, avaient donné un crédit peu commun à cette découverte ; mais les détails du drame manquaient à l'histoire, qui s'affligeait de ce vide comme d'une pauvreté désolante. La critique se crut donc obligée à des efforts pour le combler. Elle fouilla dans les bibliothèques pour en exhumer, si possible, quelque document qui pût l'instruire, et de Fribourg, en Brislau, elle rapporta, par les mains du savant Sédulius, le trésor qu'elle souhaitait, la déposition intégrale et authentique qui demeurait depuis trop longtemps ensevelie dans la poussière. Témoin auriculaire, le valet de Luther fut terrassé par l'évènement sinistre ; la mort de l'hérésiarque lui apparut comme un châtiment du ciel, et, touché lui-même par le repentir, il retourna au Catholi-

cisme. L'aveuglement fit place, dans sa conscience, au sentiment du devoir, et il devint l'apôtre de la vérité contre le mensonge des conspirateurs luthériens, qui avaient obtenu par les menaces et l'habileté un silence de quarante-six ans, pour conserver à la tête du réformateur la couronne de grand saint que la publication de son dernier scandale ne pouvait manquer de faire tomber dans la boue.

Ecrite en beau langage, de la main du domestique lui-même, qui avait été un brillant élève de l'Université de Wittemberg, la déclaration parut donc, en 1606, à Anvers, sous le titre de : « Réponse « sincère et véridique aveu d'un domestique de Mar- « tin Luther à un pieux personnage qui l'interro- « geait, au nom de la religion, sur la mort de son « dit maître Martin. »

En voici la copie fidèlement traduite en français :

« Vos religieuses considérations et vos prières « m'encouragent, il est vrai, à braver l'indignation « des hommes et la crainte de les offenser, pour « rendre témoignage à la vérité ; mais je suis bien « plus vivement excité à l'accomplissement de ce « devoir par le respect de Dieu tout-puissant et de « tous les saints. Car je n'ignore pas qu'il faut tou- « jours rendre gloire aux œuvres merveilleuses de « Dieu, et que je dois obéir à ses commandements, « plutôt qu'aux injonctions humaines. C'est pour- « quoi, malgré les terribles menaces que m'ont faites « les seigneurs d'Allemagne pour m'empêcher de « révéler jamais à qui que ce fût l'épouvantable mort « de mon maître Martin Luther, je ne retiendrai

« point la vérité captive, mais, pour la gloire de Jésus-
« Christ et pour l'édification de toute la république
« chrétienne, je publierai ce que j'ai vu de mes yeux,
« ce que je sais mieux que personne, ce que j'ai an-
« noncé aux princes réunis à Eisleben, je le dirai
« sans haine contre personne, sans aucun désir de
« mériter l'amour ou la faveur de qui que ce soit.

« Voici donc ce qui arriva.

« Martin Luther se trouvant, un jour, à Eisleben,
« en compagnie des plus illustres seigneurs d'Alle-
« magne, se laissa vaincre par son intempérance ha-
« bituelle et but avec tant d'excès que nous fûmes
« obligés de l'emmener absolument accablé par
« l'ivresse et de le coucher dans son lit. Après lui
« avoir souhaité une bonne nuit, nous nous retirâ-
« mes dans notre chambre, et, sans rien présager
« ni soupçonner de fâcheux, nous nous livrâmes
« tranquillement au sommeil. Le lendemain, nous
« revînmes près de notre maître pour l'aider à se
« vêtir, selon notre habitude. Nous vîmes alors, ô
« douleur ! notre dit maître Martin pendu à son lit
« et misérablement étranglé.

« A cet horrible spectacle nous fûmes saisis d'une
« grande crainte. Cependant, nous courûmes, sans
« tarder, chez les princes, ses convives de la veille,
« et nous leur annonçâmes l'exécrable fin de Luther.

« Ceux-ci, frappés de terreur comme nous-mêmes,
« nous engagèrent aussitôt par mille promesses et
« par les plus solennelles adjurations à garder avant
« tout, sur cet évènement, un profond et éternel
« silence afin que rien ne fût divulgué ; ils nous

« demandèrent ensuite de détacher du licou l'hor-
« rible cadavre de Luther, de le mettre dans son
« lit et de répandre parmi le peuple que mon maître
« Martin avait subitement quitté la vie. Emus par
« les prières des princes, et, comme les gardiens du
« tombeau du Seigneur, séduits par leurs magnifi-
« ques promesses, nous étions décidés à faire ce
« qu'ils désiraient, si l'invincible puissance de la
« vérité ne nous eût persuadé le contraire. Car la
« crainte, le respect humain, l'espérance d'un lucre
« peuvent bien quelque temps opprimer la vérité,
« mais la voix de la religion et l'aiguillon de la
« conscience mettent fin tôt ou tard à cette oppres-
« sion. »

Le plus compétent des témoins a donc clairement parlé avec détail du sinistre mystère qui enveloppa si longtemps la mort de Martin Luther. Le réformateur a fini comme finissent les hérésiarques; Iscariote avait trahi son père, le nouveau Judas a trahi sa mère ; l'apôtre de Jésus s'était étranglé, l'apôtre de Lucifer s'est pendu. Ce n'est pas surprenant ! Le scepticisme et même l'incrédulité qui l'avaient envahi finirent par le jeter dans des abattements meurtriers et des prostrations mortelles : « J'ai, s'écriait-il, presque perdu mon Christ dans
« ces vagues de désespoir où je suis comme ense-
« veli ! Le monde est saoul de moi, et je suis saoul
« de lui », disait-il tristement ; « le divorce se fera
« bientôt. »

S'il est vrai que, lorsqu'on cherche la vérité au sujet des évènements et surtout des témoignages

contemporains, la valeur intellectuelle et morale des écrivains doit servir de règle et de mesure à la foi que nous devons à leurs informations, aucune certitude historique ne surpasse, à notre avis, la certitude des relations que nous venons de transcrire sous la consciencieuse dictée de Boxio et de Sédulius.

Et ce qui donne une grande raison à notre pensée, c'est que le docteur Majunke, savant Allemand de nos jours, n'est pas, depuis le temps où vivait Luther, le seul critique qui ait attaché à la parole de ces auteurs une créance inébranlable. Des hommes d'une autorité reconnue ont, au dix-septième et au dix-huitième siècles, parlé comme eux du dénouement tragique du moine de Wittemberg. Tels Cornélius à Lapide vers l'an 1600, Tympius en 1614, Martin Bécan en 1631, Thomas Malvenda en 1647, Théodore Pétréjus en 1629, Simon Manhart en 1639, Martin de Cochem en 1690, etc...

Qu'on nous permette, en raison de quelques particularités utiles à connaître, de citer encore les paroles de ces deux derniers historiens :

« Le 17 février, dit Manhart, après un splendide « souper, où il avait mangé beaucoup et bu davan- « tage, Luther, fort jovial comme de coutume et « plein de bonne humeur et de santé, alla se cou- « cher. Et ce fut pendant cette nuit même où, com- « me le débauché de l'évangile, il s'abandonnait « sans inquiétude au repos, qu'il rendit son âme « criminelle. Ses domestiques ont révélé depuis « qu'il s'était étranglé lui-même, et qu'on l'avait

« trouvé le lendemain pendu à son lit. A cette vue, « ses domestiques et les comtes de Mansfeld furent « frappés de terreur. Les seigneurs tinrent conseil « aussitôt sur les mesures à prendre pour empêcher « la divulgation de l'évènement. »

Manhart confirme Boxio et Sédulius ; mais, comme on le remarque, il y a eu, selon lui, plus d'un domestique révélateur.

Martin de Cochem, à son tour, fait cette description plus détaillée et puisée, dit-il, à des sources sûres :

« Je trouve dans des récits authentiques que, vers « minuit...., le comte de Mansfeld accompagna Lu- « ther dans sa chambre et lui servit un petit vin de « coucher. Là-dessus, Luther s'endormit et ne se leva « plus. Les uns prétendent qu'il mourut asphyxié « par le vin ; d'autres, qu'il avait succombé à une « attaque d'apoplexie ; d'autres, que le Diable lui « avait tordu le cou ; d'autres enfin, qu'il s'était « pendu à son lit. Parmi ces derniers, je compte le « cardinal Hosius, Jean Haren, Laurent Surius, Henri « Sédulius, Thomas Boxio et quelques autres. Le « lendemain matin, le comte ayant envoyé le do- « mestique voir pourquoi l'homme de Dieu prolon- « geait si tard son sommeil, le serviteur, en entrant « dans sa chambre, trouva Luther pendu à son lit. « A cette vue, le domestique pensa s'évanouir de « frayeur. Revenu à lui, il descendit pâle, effaré et « s'écria : Ah ! Seigneur, quel malheur est arrivé « cette nuit dans la maison ! Le comte, à son tour, « effrayé, demanda des explications, et le domesti-

« que reprit : venez, seigneur, et voyez vous-même ;
« ils revinrent ensemble dans la chambre, et trou-
« vèrent le saint homme pendu à son lit et le visage
« tout noir. Aucune expression ne pourrait rendre
« l'épouvante et le désespoir du comte. Après avoir
« quelque temps donné libre cours à sa douleur,
« il pria le domestique, en lui promettant une riche
« récompense, de détacher le cadavre, de le mettre
« dans le lit et de dire, pour l'honneur du pur évan-
« gile, que le saint homme était mort subitement.
« Il lui défendit, sous les peines les plus sévères, de
« jamais divulguer le secret de cette mort.

« Le domestique, cédant aux promesses et aux
« menaces, garda quelque temps le secret. Mais il
« finit par avouer à quelques personnes de confiance
« que Luther s'était pendu à son lit. La vérité ainsi
« divulguée causa un grand scandale. »

Il y a là deux fortes voix qu'on devait, ce nous semble, entendre malgré nos citations surabondantes. Elles aideront du moins à prouver qu'il n'y a point témérité à voir en Luther un misérable qui sema, pendant sa vie, la présomption dans le libertinage, pour récolter, à sa mort, le désespoir dans la débauche. L'heure de sa moisson fut celle où il venait de tracer sur une muraille (d'une main tremblante pourtant) ces paroles qui furent loin d'être prophétiques : « O Pape, vivant je fus pour toi la « peste ; mort, je serai ta mort. »

La malédiction tomba sur le blasphémateur : sa figure se couvrit d'une expression de terreur, et quelques heures après, il mourut comme on meurt

après les grands blasphèmes. Puisse ce spectacle effrayant rendre à l'Eglise tous les transfuges, et multiplier les imitateurs de Rudtfeld, le serviteur égaré que ramena le châtiment du réformateur (1) !

Cette mort fit perdre le plus grand de ses prédicateurs à la Réforme. Luther avait réellement les plus belles qualités de l'orateur : l'imagination riche et prompte, le style abondant et souple, la voix sonore, le geste ample et expressif, l'improvisation facile, l'extérieur plein de grâces, tout ce qu'il faut, en un mot, pour subjuguer un auditoire et l'entraîner.

Il prêcha beaucoup et il écrivit encore davantage : trois cents traités complets sortirent en trente ans de la fécondité de sa plume, et, si l'on voulait réunir toutes ses compositions, livres, brochures, pamphlets, discours de table et correspondance, on composerait une brillante bibliothèque où ne manquerait que la diversité des auteurs.

Nous ne voulons pas juger du mérite de l'écrivain. Nous ne nierions pas, sans doute, tous les beaux talents de Luther, mais nous n'aimons pas à aller dans la boue admirer les pierres précieuses, et nous dirions que ces talents ne furent point rehaussés par les insolences et les injures, les outrages et les pornographies dont le moine remplit la plupart de ses œuvres. Luther n'écrivit rien sans passion, et dans beaucoup de ses écrits, il répandit toute son âme. Or, l'âme de Luther ne fut pas toujours belle : nous

(1) Voir pour plus de détails *La fin de Luther d'après les dernières recherches historiques*, par L.-B. Lorrenz.

ne la trouvons pas telle, du moins, dans ses *Tisch-Reden*, où il s'est peint fidèlement. Il y a collectionné toutes les impiétés, toutes les ordures et toutes les insanités qu'un fou sur la terre peut jamais écrire sur les papes, sur les évêques, sur les prêtres, sur les moines, sur les femmes surtout, dont il parle sans aucune pudeur, comme un Salmonée ou un Anacréon. Ce sont les perles que le moine fit briller pendant quinze ans, chaque soir, à l'auberge de l'Aigle-Noir de Wittemberg, qui n'eut jamais de plus fidèle pratique que le père de la Réforme. Ce sont les diamants qui brillent encore, toujours du même éclat, dans le recueil dont Aurifaber fit présent aux villes impériales qui accueillirent le nouvel évangile.

La doctrine de Luther est contenue, sans doute, dans ses écrits ; mais, dans aucun de ses livres, on ne trouve la synthèse de ses croyances religieuses, parce que ce n'était que le besoin du jour qui lui dictait son enseignement : d'où la faute, où il tombait souvent, de nier le lendemain un dogme qu'il avait affirmé la veille.

Cependant, on arrive, en étudiant avec attention les œuvres du réformateur, à construire un système théologique qui est loin d'être la Confession d'Augsbourg, que pourtant Luther avait jurée. La grâce et la nature sont confondues par le docteur, et de cette confusion naissent ces conséquences désolantes :

1° Le péché originel a anéanti l'homme, l'a privé de sa raison, lui a enlevé sa volonté et ravi son libre arbitre. — 2° La rédemption n'a pas restauré

la créature humaine, qui est demeurée ce qu'elle était auparavant. — 3° La restauration de l'humanité, c'est-à-dire sa justification pour parler comme l'hérétique, ne s'opère que par la foi qui fait croire inébranlablement au coupable que les mérites du Christ lui sont imputés. — 4° Les bonnes œuvres sont inutiles, superflus les sacrements, le sacrifice et la prière, qui ne servent qu'à exciter la foi à l'imputation des mérites divins. — 5° Il n'y a pas de sacerdoce ni de hiérarchie catholique. Il n'existe de prêtre que dans les fidèles et dans chacun d'eux.

Ce ne fut qu'à l'aide d'heureuses inconséquences que Luther put bâtir une Eglise nouvelle, et créer un pontificat suprême, qu'il garda, bien entendu, pour sa seule personne. Il conserva quelques-uns des sept sacrements, avec la présence réelle sans transsubstantiation, et il rétablit la communion sous les deux espèces. La messe, dans la nouvelle religion, ne fut plus un sacrifice ; la liturgie romaine, le culte de la Sainte Vierge et des saints, le célibat des prêtres, la continence des clercs, les vœux des moines, les ordres religieux, le jeûne et l'abstinence furent, pour Luther, et sont encore pour les protestants, des créations humaines inspirées par l'enfer.

Ce fut, comme on le voit, la destruction méditée du christianisme, à laquelle on donnait le nom bénin de réformation. Luther ne fit donc qu'un amas sacrilège de ruines, avec les caprices de la raison, dont il avait fait la plus grande déesse, tout en l'appelant, dans son style rhétoriquement figuré, « la fiancée du Diable, une prostituée, une galeuse, « une abominable garce, une sale et dégoûtante p...,

« qu'il faut reléguer dans les latrines ». Ses légataires l'ont pourtant jugée digne des plus grands honneurs, et lui ont promis, pour régner, un trône trop élevé pour ne pas s'écrouler, et un sceptre trop dur pour n'être pas brisé !

A entendre les protestants, Luther fut un saint. Il nous semble pourtant qu'il leur suffirait de connaître la vie du réformateur pour changer leur croyance. Puisse cette courte histoire être mise sous leurs yeux et faire tomber l'épais bandeau qui les couvre !

Nous lisons dans le compte rendu de la mission du Diois cet intéressant récit : « Un pasteur protes-« tant d'Allemagne, fier de pouvoir présenter au « public une histoire digne de son patron, après « avoir écrit neuf gros volumes sur Luther, sentit « la nécessité de se faire papiste, tant il la trouva « ignoble. »

Notre petit volume lu attentivement suffira, nous l'espérons, pour faire sur les lecteurs une impression pareille. Faisons donc les vœux les plus ardents pour que beaucoup de réformés le connaissent et que les nombreux agneaux qui, par une erreur souvent innocente, quittèrent le bercail divin s'inspirent pour y rentrer de l'exemple de leur ministre, que rien, pas même les persécutions, n'ont pu détourner du chemin de la vérité par lui retrouvée !

FIN DU TOME SECOND

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER..... 1

Naissance de Luther. — Son enfance. — Son départ pour Magdebourg. — Il mendie en chantant. — Ursule Cotta le recueille. — Ses études à Erfurt. — Sa première maladie. — Son grave accident. — Mort de son ami Alexis. — Son entrée au couvent. — Opposition de son père. — Ses premières erreurs. — Sa justification par la foi. — Belle explication du système luthérien par Bossuet.

CHAPITRE II..... 14

Staupitz envoie Luther à Rome. — Impression de Luther en Italie, à Rome en particulier. — Ce qu'il raconte de la ville des Papes. — Réponse à ses contes.

CHAPITRE III..... 25

Luther est nommé professeur de philosophie par Frédéric II. — Le Sénat le fait prédicateur de la ville. — Succès de l'orateur. — Témérités doctrinales du moine. — Luther bachelier en théologie. — Luther docteur. — Staupitz le nomme visiteur.

CHAPITRE IV..... 29

Luther se propose d'attaquer les indulgences. — Son amour passager pour les vertus chrétiennes. — Calomnies de Luther et des protestants contre Tetzel. — Réfutation de ces calomnies. — Sermon et thèses de Luther.

CHAPITRE V..... 38

Manifeste ou sermon de Luther contre les indulgences. — Ses quatre-vingt-quinze thèses affichées. — Tetzel docteur. — Il répond à Luther. — Jean Eck-Emser et Prierias se mêlent à la lutte. — La tradition selon Eck.

CHAPITRE VI. 46

Griefs et ingratitude du peuple envers le clergé. — Noblesse et sacerdoce. — Scolastique et humanisme : leurs querelles et leurs écrits. — Reuchlin et Ulrich de Hütten. — Nécessité d'une réforme.

CHAPITRE VII. 56

Léon X apprend les erreurs de Luther. — Protestations de Luther contre ses prétendus calomniateurs. — Le pape charge Staupitz de ramener l'hérétique. — Le moine se fait des disciples. — Luther est cité à Rome. — Sa comparution à Augsbourg. — Ses conférences avec Cajetan. — Son refus de se rétracter. — Ses projets d'appel au pape, puis au concile.

CHAPITRE VIII. 71

La presse et les arts popularisent les idées nouvelles. — Luther prépare un second appel. — L'appel est imprimé et publié. — L'hérétique y doute de l'infaillibilité papale. — Repos de Luther à Wittemberg. — Visiteurs attirés par sa renommée. — Mort de l'empereur Maximilien. — Election de Charles-Quint. — Miltitz succède à Cajetan pour convertir Luther. — Mort de Tetzel. — Résultat négatif de la mission de Miltitz.

CHAPITRE IX. 89

Eck demande à Luther de fixer le jour de la discussion. — Capacité de Carlostadt. — Talents et titres de Eck. — Carlostadt débite une thèse de Luther contre le libre arbitre. — Mauvais accueil que font les Lypsiens à sa doctrine. — Victorieuse réplique de Eck. — Discussion sur la primauté papale. — Luther est vaincu.

CHAPITRE X. 99

Miltitz est trompé. — Ses rapports à Rome. — Lettre de Léon X à Luther. — Emotion passagère du docteur. — Il écrit à l'empereur. — Il publie de nouveaux livres. — Epigrammes du moine contre Rome et les Romains. — Epître de Luther au pape. — Le livre ascétique qu'il a dédié au Souverain Pontife. — Les doctrines de cet ouvrage.

CHAPITRE XI. 117

Eck à Rome. — Bulle qui condamne la doctrine et les livres de Luther. — Accolti est le rédacteur de cette bulle. — Antibulle de Luther. — Etrange urbanité des écrivains protestants. — Le moine brûle la bulle.

CHAPITRE XII. 127

Charles-Quint apprend en Espagne la révolte de Luther. — L'empereur se rend en Allemagne. — Diète de Worms. — Discours du monarque. — Discussion sur les annates. — Appel de Luther à César et à la nation. —

Son premier effet au vote des subsides demandés par le souverain. — Aléandro : sa célébrité, son discours à l'assemblée. — Luther est cité à la diète. — Son voyage.

CHAPITRE XIII. 142

Première comparution de Luther à la diète. — Ses premières impressions. — Son interrogatoire. — Sa réponse. — Sa deuxième comparution. — Sa deuxième réponse. — Réplique de Jean Eck, orateur impérial. — Levée de la séance. — Sentence de Charles-Quint. — Nouveaux efforts de l'archevêque de Trèves. — Signification du jugement impérial. — Enoncé des erreurs jusque-là professées par Luther. — Edit de Charles-Quint.

CHAPITRE XIV. 153

Luther quitte Worms pour retourner à Wittemberg. — Il compromet l'œuvre de la Réforme par ses prédications interdites. — Prudence de Frédéric de Saxe. — Le moine à la Wartbourg. — Ses tentations. — Ses pamphlets contre le célibat et l'archevêque de Mayence. — Sa conférence avec le Diable. — Sa guerre contre la messe. — Ses aides dans cette lutte. — Nouvelle condamnation de la Sorbonne. — Réponse de Mélanchthon et de Luther. — Carlostadt, Munzer, Storch devancent le réformateur et se font chefs de secte.

CHAPITRE XV. 175

L'anabaptisme procède du principe luthérien. — Frédéric de Saxe en est effrayé. — Mélanchthon ne veut pas qu'on le proscrive. — Retour de Luther. — Mesures qu'aurait dû prendre Charles Quint. — Luther contre les iconoclastes. — Sa primauté le préoccupe. — Sa guerre à l'anabaptisme. — Proscription de Carlostadt et de Munzer. — Discours du moine sur le mariage. — Apostasie des moines et des religieuses. — Progrès de la Réforme. — Traité de Luther contre le sacerdoce.

CHAPITRE XVI. 187

Adrien VI succède à Léon X. — Adrien VI fait appel à l'influence d'Erasme. — Concessions du pape. — Manifeste révolutionnaire de Luther contre la magistrature séculière. — Diète de Nuremberg. — Joie qu'éprouve Luther du jugement de l'assemblée. — Nouveau langage du réformateur sur la chasteté. — Retour du nonce Chérégat à Rome. — La papauté accepte la convocation d'un concile. — Luther, qui l'a demandée, refuse. — Douleur et mort d'Adrien VI. — Outrages de Luther au pontife. — Erasme juge la doctrine luthérienne.

CHAPITRE XVII. 198

Luther injurie le roi d'Angleterre. — Causes de ces injures. — Flatteries de Luther envers Henri VIII. — Nouveaux outrages à la papauté par la caricature.

CHAPITRE XVIII..... 211

Luther essaye de gagner Erasme à la Réforme. — Sa lettre au philosophe. — Caractère d'Erasme. — Ses hésitations. — Son réveil. — Son livre sur le libre arbitre. — Réponse de Luther. — Ses contradictions.

CHAPITRE XIX..... 223

Nouvelles audaces du luthéranisme. — 2e diète de Nuremberg. — Mécontentement de Luther. — Nouveaux progrès de l'hérésie. — Diète de Ratisbonne. — Calomnie d'Othon Pack. — Diète de Spire. — Guerre des chevaliers. — Guerre des paysans. — Luther responsable de la révolte. — Griefs des paysans. — Ecrits et langage incendiaire de Luther. — Arrivée de Munzer. — Discours séditieux de Luther à la noblesse. — Les succès de Munzer troublent le moine. — Les paysans abandonnés par Luther. — Bataille décisive.

CHAPITRE XX..... 251

Luther visite les villes pour combattre ses rivaux. — Le rationalisme et ses premières négations. — Mariage de Luther. — Sécularisation des couvents. — Profits qu'en retire la Réforme. — Spoliation des biens conventuels et cléricaux.

CHAPITRE XXI..... 267

Luther livre au pouvoir civil la puissance spirituelle. — Abrogation du culte. — Colloque convoqué à Marbourg par le landgrave de Hesse. — Condamnation par Luther du système protestant. — Contradictions de Zuingli et de Luther sur la valeur de la tradition. — Conclusion.

CHAPITRE XXII..... 276

Etat de l'Allemagne en 1530. — Charles-Quint à Augsbourg. — Son assistance à la procession du Saint-Sacrement. — Refus des princes protestants d'y assister. — Ouverture de la diète. — Lecture du symbole protestant. — La confession d'Augsbourg est l'antilogie des erreurs de Luther. — Déclarations orthodoxes de Mélanchthon. — Ses désirs de pacification. — Oppositions des princes. — Oppositions du réformateur.

CHAPITRE XXIII..... 292

Concessions de l'empereur. — Fureur de Luther. — Décret impérial. — Luther enseigne la révolte. — Il poursuit les anabaptistes. — Extravagances de l'anabaptisme à Munster. — Sa défaite. — La Réforme se réjouit de cette chute. — Nouveaux efforts de la papauté et de l'empire pour la pacification religieuse. — Autorisation de la bigamie par Luther et les théologiens de la Réforme.

CHAPITRE XXIV..... 313

Infirmités de Luther. — Ses chagrins. — Son voyage à Eisleben. — Sa mort. — Rumeurs publiques sur le genre de cette mort. — Réponse de Jonas et de Cœlius. — *Historia* ou Mémoire opposé à la persistance des rumeurs. — Historiens opposés à ce Mémoire. — Strangulation de Luther. — Luther orateur. — Luther écrivain. — Synthèse des doctrines de Luther.

Albi, Imp. HENRI AMALRIC, rue de l'Hôtel-de-Ville, 14.

BW1840 .M31 v.2
Le protestantisme au XVIe et au XIXe
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00079 1154